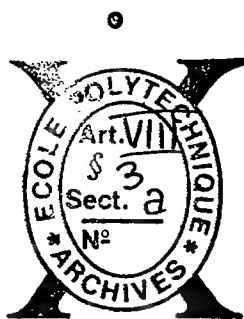


J A C Q U E S M A N T O U X



M E M O I R E S 1 9 3 9 - 1 9 4 5

V O L U M E I V

T A B L E D E S M A T I E R E S

<u>AVANT-PROPOS:</u>		
	Septembre 1939 - Poissac	... 1
	39-40 - Bordeaux	... 9
	En mer	... 11
VOL. 1	Casablanca	... 35
	Ferme Beaulieu	... 41
	Repli	... 50
	Visite à Fès	... 56
		... 62
<u>PROLOGUE I:</u>		
	1940-41 - Année de Lyon	..A- 1
	1941-42 - L'X	..A-11
	"Trial and Error"	..A- 43
	Qui a fait quoi ?	..A- 76
VOL. 2	La longue marche	..A- 80
	Barcelone en clandestin	..A-113
	Madrid en Canadien	..A-129
	Gibraltar en perplexité	..A-135
	L'Atlantique	..A-143
<u>PROLOGUE II:</u>		
VOL. 3	Londres et Camberley en 1943	L1 à 67
<u>PROLOGUE III:</u>		
	Adieu l'Angleterre	...B- 1
	Alger 1944	...B- 5
	Visite à Etienne Burnet	...B- 9
	Préparatifs	...B-27
VOL. 4	Départ pour l'Italie	...B-30
		...B-37
<u>GUERRE:</u>		
	Montée en ligne:	...G 1
	Guerre en Italie	...G 4
	Pause all'italiana	...G 24
	Postface à la campagne d'Italie	...G 36
	"Opération ANVIL"	...G 43
	Guerre en France	...G 49
	Lomontot	...G 71
	Ronchamp	...G 82
VOL. 5	Belfort... et Paris	...G 93
	La Rochelle	...G106
	Retour au front	...G114
	La défense de Strasbourg (vue de haut)	...G118
	Boofzheim	...G128
	Obenheim	...G133
	Sortie d'Alsace	...G152
	(Allemagne)	
	Limburg/Lahn	...G162
	Hammelburg I, II, III	...G177
VOL. 6	Dulag 5	...G223
	Evacuation	...G228
	Evasion	...G233
	Retour	...G259
	Sans titre	...G267

TROISIEME ACTE DU PROLOGUE

CAMBERLEY - RADES (Janvier-Mars 1944)

Nous voici début 1944, Rougé et moi avons fini vers septembre notre instruction, nous sommes, après bien des réclamations, nommés sous-lieutenants comme nos cocons engagés en Afrique du Nord l'étaient du premier jour, et on nous a accordé la rétroactivité depuis le jour où chacun a passé la frontière française.

Nous avons, consciencieusement et très motivés, pris en main à la fin de l'été le contingent de jeunes engagés sans grade - de 17 à 23 ans, qui marinait à Camberley dans une perspective fumeuse de devenir "élèves sous-officiers" ou "élèves officiers" d'artillerie. Faisant feu de tout bois et en courant partout pour avoir les moyens nécessaires, nous avons transformé en quelques semaines (à peine trois mois) presque tous ces 18 jeunes "cadets" en combattants instruits, performants et responsables, la plupart réussissant aux examens imposés par le commandement et passant maréchaux des logis (sergents) ou brigadiers-chefs (caporaux-chefs).

Nous leur sommes très attachés, et c'est réciproque. Comme pour nous deux, il n'est question pour eux, autour de Noël, que d'un transport sur l'Afrique du Nord pour trouver une affectation de combat. Car aucune formation terrestre française, à part quelques compagnies de commandos, n'est stationnée en Grande Bretagne.

(Un mot de reconnaissance ici envers quatre ou cinq sous-officiers de carrière qui nous ont admirablement secondés dans cette instruction, et surtout les maréchaux des logis Gau et Perriau, et le grand et taciturne Margis-chef Léger, entre les mains de qui tout incident mécanique fondait comme par miracle et conservant toujours en état des véhicules et des canons ultra-justes en nombre (1))

(1) Rougé a rencontré Léger au fort de la guerre de poursuite, en Italie, au printemps suivant, il représentait l'échelon de dépannage des chars affectés au déminage devant les premiers éléments blindés. Toujours imperturbable, avec sa longue figure couperosée et ses cils si pâles qu'il avait toujours l'air de cligner des yeux.

T R A W S F Y N Y D D

Courant décembre 43, le commandant du camp de Camberley reçoit une offre de stage de super-perfectionnement de combat pour des officiers et sous-officiers artilleurs parlant anglais couramment.

Nous décidons entre Rougé et moi que lui restera avec nos "cadets", paré à toute annonce de départ effectif pour Alger, mais j'irai à ce stage avec l'un des plus brillants des cadets, Serge Cany.

J'ai déjà l'expérience de trois stages de tir dans des camps spéciaux anglais, au champ de tir de Salisbury, vécus tous trois dans le rôle et avec les privilèges de l'officier (mess des officiers, en particulier, tout à fait unique dans son décor et son protocole !). Cany a été une fois à Salisbury comme simple canonnier.

En vérité nous voyageons avec un capitaine d'artillerie nommé Tinland, qui a une autorité sur le papier vis à vis de nous, mais qui s'est déjà révélé être une loque, petit bonhomme complètement aboulique et ayant peur de son ombre; nous le mettons entre parenthèses sans difficulté.

Le camp où on nous envoie est sur la côte ouest du pays de Galles, un peu en retrait de la petite baie de Harlech. L'accès, par des trains quasi omnibus le long de la côte nord et ouest du pays de Galles est triste à faire pleurer. Temps affreux, paysage désolé de région minière (charbon), à faire fuir.

Au camp, prise en mains par un de ces inimitables sergents-majors anglais, hauts comme des arbres, uniformes briqués comme pour la parade, ayant avalé leur parapluie et aboyant brièvement les indispensables renseignements dont ils ont la charge. Avec moi ça ne prend plus, j'ai même des produits spéciaux pour faire briller ceinturons et boutons d'uniforme, pour rendre à ces gens là la monnaie de leur pièce. Je crois que j'ai obtenu que Cany, bien que sous-officier, soit admis au mess des officiers, en tant qu'invité allié.

Ca vaut le coup ; comme à Salisbury Plains, la salle à manger n'a qu'une seule immense table en acajou (vingt mètres de long ?) polie comme un miroir, les couverts en argent à même dessus. Au centre, un "motif" décoratif : un attelage d'artillerie à cheval, lancé au galop, complet avec chevaux, cavaliers, timons, caisson, canon, socle, le tout en argent massif apparemment. Un coup de trente kilos au moins. Peuchère !

Debout très tôt en tenue de combat et casque (toujours le casque anglais "soup plate" que je garderai jusqu'à la fin des hostilités). Sur le terrain avec d'autres stagiaires et des instructeurs, à une allure accélérée; tous les commandements en anglais.

C'est le moment de dire que j'en suis arrivé à un stade de performance quasi absolu, qui me rend très sûr de moi. Cany et moi sommes d'abord dans le rôle de canonniers, servants de pièce, rôles ingrats mais précis à la seconde près, qu'il s'agisse de pointer le canon ou de manutentionner les obus et les charges de poudre etc ..

Les ordres viennent par téléphone d'un observatoire, loin en avant, où nous passerons à notre tour. Pour le moment, on nage dans la boue, on revient dégoûtants, et cela fait partie du jeu de tout nettoyer une fois rentrés, dans les courts temps libres.

Enfin me voici à l'observatoire, avec deux ou trois jeunes sous-lieutenants anglais, et des instructeurs secs comme trique. On se croirait sur le front de France en 1914-18. Nous sommes dans un trou protégé par un mur circulaire de sacs de sable, avec devant nous un terrain complètement lunaire, retourné par les obus dans tous les sens. Le ciel est noir et quand ce sera mon tour de diriger le tir, il pleut.

L'exercice est passionnant pour moi car il vient de m'apporter l'ultime complément manquant à mon entraînement. Il s'agit de couvrir un point déterminé du champ de tir par "coups fusants hauts".

Certains obus, depuis 1914, sont faits pour que le temps entre leur départ et leur explosion soit réglable. Au lieu de les faire simplement percuter et exploser au sol, on peut les faire exploser en l'air, avec un effet beaucoup plus meurtrier. Hélas! En 14-18 les vrais maîtres en la matière avaient été les Allemands. Et depuis 1939, ils ont gaillardement repris ce savoir-faire sur tous les fronts. Les Anglais heureusement semblent maintenant bien approvisionnés en fusées réglables. Et je connais la théorie sur le bout du doigt. Le reste est à faire, maintenant.

Les jeunes Anglais passent les premiers, ce qui me donne la clé du vocabulaire nécessaire pour donner les ordres successifs de réglage par téléphone aux équipes servant les canons, qui sont à quelques kilomètres derrière nous. Mais l'un après l'autre, ils s'égarèrent dans le réglage et se font "sortir" par les instructeurs.

Je prends mon tour et en un minimum de coups tirés, je déclenche, à faible distance devant nous, le plus parfait des tirs fusants, explosions noires sur ciel noir, le casque ruisselant autour de la tête, les mains rouges de froid. Victoire ! Maintenant il ne me manque plus "un bouton de guêtre"(1).

Si, il restait à s'exercer au tir antichars. Là nous devions tirer à vue sur des silhouettes traversant notre champ de vue à bonne allure, à environ un kilomètre. Derrière, la mer. Les obus antichars étaient munis d'une amorce lumineuse qui en faisaient des projectiles "traçants".

Le capitaine Tinland, très myope et affolé comme toujours, envoya un seul obus ... dans les nuages ! On passa au suivant. L'uniforme français avait souffert. Heureusement Cany et moi "eûmes" nos chars bien comme il faut. Quelle activité et quel vacarme dans cet exercice où plusieurs canons s'exerçaient sur plusieurs silhouettes à la fois!

(1) Vers février 1945 les Américains reçurent des munitions dont les fusées contenaient de minuscules radars mesureurs de distance au sol. Le premier venu put réaliser ces tirs.



*Villemain
Champetier*



Paris

Paris 20-1-1944

Janvier 1944, à Londres

ADIEU 1^{er} ANGLETERRE

Quand Cany et moi sommes revenus à Camberley, Rougé et tous les autres étaient partis et nous restions seuls au camp. En vérité, je voyais encore Etienne fréquemment le soir, mais ce voyage, et ses moments libres, avaient créé entre Cany et moi une amitié très forte, qui ne devait plus se desserrer malgré des séparations ultérieures. Les bagages une fois faits et ma cantine marquée suivant des instructions détaillées, les journées à Camberley n'étaient plus que de l'attente.

Avec l'aide d'Etienne, j'avais acheté à Londres, partie sur Regent Street, partie près de la gare de Victoria (à "Army and Navy Stores") divers équipements qui allaient se révéler d'une utilité incomparable. Particulièrement un lit de camp sur montants en alu, ultra léger et bas, entrant dans la plus petite tente individuelle ; un gilet en peau de mouton retournée, présentant à l'extérieur une couleur de peau entre rose et crème, veloutée, dont je n'ai jamais revu la pareille ; et surtout une boussole à bain d'huile, tenant dans la main mais relativement lourde, comportant un cadran gradué par demi-degrés et un système de visée à distance donnant la lecture de la graduation à lire, grâce à une réflexion du cadran dans une glace sans tain inclinée à 45°. Cet objet très digne d'envie était beaucoup plus destiné à la marine qu'à autre chose. Il m'a permis des records de vitesse de mise en direction de mes canons à chaque arrivée sur une position nouvelle en France comme en Italie. Mais ses services allaient bien au-delà.

Enfin, dans la cantine, j'avais emballé soigneusement mes disques préférés (une grosse vingtaine de 78 tours) et j'emportais aussi un phono "His Master's Voice", à remontage mécanique, bien sûr(1).

Je passe sur mes derniers moments avec Etienne à Camberley. Nous ressentions également le poids de cette séparation imminente, l'inconnu de ce qui surviendrait à l'un comme à l'autre. Etienne, encore cloué dans le contrôle aérien au sol et enragé de ne pas avoir été dirigé sur le personnel navigant, me donnait mission de tenter de dénouer la situation à Alger, soit auprès de personnages influents qui le con-

(1)il y avait déjà de bons électrophones, mais il n'en était pas question pour la période à venir !

naissaient assez pour se pencher sur une demande d'aide de cette sorte, soit en lui indiquant tout renseignement inédit pouvant l'amener au statut de navigant par un circuit court, - qui n'existait pas en Grande Bretagne.

Un train de nuit, depuis la gare de Paddington, nous amena, Gany et moi (toujours avec le capitaine Tinland), par des détours compliqués, à Liverpool. Le dock d'où nous avons embarqué était celui de la Cumard, le même où j'avais mis le pied dans ce pays, dix mois auparavant.

Que d'êtres exceptionnels, d'amis nouveaux rencontrés depuis !. Notre petit contingent de "cocoños" était maintenant évaporé : Jean Audibert sur une corvette des Forces Navales Françaises Libres affectée à l'Atlantique Nord, bientôt aux opérations de débarquement en Normandie. René Périneau, affecté d'abord à un petit navire de guerre croisant au large de l'Afrique Equatoriale (le "Président Houduce"), avait très justement rué dans les brancards, et avec un mal infini avait réussi à se faire envoyer en entraînement de pilotage d'Aéronavale, aux U.S.A. Francis Rougé, loin devant moi, allait certainement atterrir à la 1ère Division Française Libre. Il visait là l'unité d'artillerie du capitaine Morlon, X-33, camarade dès juin 1940^{de} son frère aîné Pierre Rougé(1) dans le courageux mouvement qui avait mis l'Afrique Equatoriale dans le camp de la France Libre.

Et moi, je courais après Francis Rougé, car j'avais des raisons assez solides de penser que je ne retrouverais que dans une unité de Français Libres l'esprit qui m'avait soutenu jusqu'ici. Et puis, une camaraderie intime s'était bien sûr établie entre Rougé et moi depuis le commencement de notre vie commune à Camberley.

De nos autres cocons, débarqués au Maroc en Avril 43, nous ne savions presque rien. La poste entre l'Angleterre et l'Afrique du Nord était absolument erratique. Une ou deux fois en dix mois, nous avons eu un faible contact, mais pas assez pour maintenir nos liens. Pour ce qui était de Brauer, Daubos, Gouffio, Thomas, Brunschwig, il fallait remettre à plus tard.

(1) Pierre Rougé, Saint Cyrien, tué devant Damas en Juin 41

Me voici à bord de l'"Ormonde", 17.000 tonnes, un paquebot de la fameuse Compagnie "Peninsular and Oriental", présenté dans tant de romans et nouvelles anglaises - de Kipling à Joseph Conrad. La vie à bord est organisée exactement comme sur l'Empire Pride ; principale différence : il y a un contingent américain appréciable à bord, c'est une compagnie théâtrale composée d'artistes mobilisés et qui passent d'un théâtre (d'opérations) à l'autre avec un spectacle de variétés : "This is the Army".

Je voyage toujours dans les dortoirs à hamac, mais ce coup-ci j'ai droit au luxe de la salle à manger de 1ère classe. Les boys sont toujours indiens et ceux-là aussi envoient à la mer, chaque jour à treize heures, la carte de visite du navire avec les reliefs des déjeuners, portant le nom du bateau, la date et l'heure. Incroyable!.

Le convoi est à peu près de la même taille qu'à l'aller (18 navires plus escorte). Il se forme en fait deux jours seulement après le départ de Liverpool, après une longue halte dans l'estuaire de la Clyde, en Ecosse. On en part donc le 21 février au soir, faisant route au nord-ouest à travers les plates îles Hébrides, puis vers l'ouest, les deux jours suivants.

Puis on prend la route du sud. Des classes de français sont organisées (une centaine d'auditeurs, Américains, très studieux).

Avec quelques autres militaires français, je me fais répétiteur bénévole, et fais ainsi connaissance avec deux Américains sympathiques. William (Bill) Roerick, new-yorkais, quelques années de plus que moi, acteur de théâtre, un peu écrivain, cultivé, un peu précieux ; dans son sillage Charlie Tate, un peu poids lourd, très jeune et débonnaire, originaire du Sud des Etats-Unis, exhibant un accent sudiste suave, inimitable. Par exemple pour "path" (chemin) où le a se prononce, partout ailleurs comme un â français, il dit le a comme dans "cat". Mais surtout, toute la langue glisse dans son élocution comme sans toucher terre. On devine là la vie des anciens maîtres des plantations, quand ils se la coulaient douce.

Nous sympathisons, et nous retrouvons souvent Serge Cany, autour d'un grand coffre à bouées de sauvetage qui orne un passage latéral du pont supérieur. Là-dessus on peut s'asseoir à plusieurs, les pieds ballants, dissertant de la comète et du reste. Bill, un soir, baptise cette caisse notre "boîte de nuit". Nous nous donnerons presque tous nos rendez-vous à la "boîte de nuit".

Le temps passe, il y a des exercices de tirs des canons, on est une fois en alerte à cause d'un avion non identifié, qui se révèle ami.

Une loterie est organisée, dans laquelle les participants doivent indiquer sur leur billet l'heure et la minute du passage au droit du phare de Gibraltar. Le 29(1) nous apprenons que ça s'est passé à 3 h 47 du matin. J'avais voulu veiller sur le pont, mais m'étais endormi avant minuit.

J'ai tiré mon phono et divers disques, et passe quelques bons moments d'audition de classique avec d'autres amateurs (concerto pour piano en ré mineur de Bach, Petrouchka de Stravinsky ...)

Dans l'Atlantique, l'eau était d'un bleu profond. En Méditerranée, contre toute attente, elle est verte. Inattendu. Dans la journée, on passe Oran. Le soir du 29, qui sera le dernier du voyage, notre petite bande franco-américaine se réunit en pique-nique informel au clair de lune, au pied de la grande cheminée arrière. Passe un des Noirs du groupe américain, surnommé "Spoons" qui s'est distingué le jour même par sa force herculéenne, en assurant à l'équipe de "This is the Army" la victoire dans un match défi contre l'équipe (déjà) victorieuse d'un tournoi réservé aux Anglais dans un tournoi de lutte de traction à la corde (Cause d'un sentiment "Shocking" chez les Anglais).

Spoons nous fait en privé un numéro étourdissant de claquettes et de castagnettes avec des couverts de table.

La mer est phosphorescente ...

Le 1er Mars vers dix heures, par un temps à giboulées, nous entrons dans le port d'Alger avec un seul autre navire, cependant que le reste du convoi poursuit sa route vers l'est ...

ALGER 1944

Les Américains débarquent en ordre, attendus le long du bord par une file de superbes limousines Studebaker. Les Anglais ensuite, à pied, en ordre impeccable, laissent leurs bagages au passage sur des camions "ad hoc".

Restent les Français, que personne n'attend. Comme on peut s'y attendre, la suite sera une pagaïe typique, bien de chez nous. Pendant notre longue attente, on voit le long de la jetée extérieure du port, en immenses majuscules blanches, face au centre ville, cette inscription : "N'OUBLIONS PAS L'INDOCHINE - Général GIRAUD"

Et si on commençait par ne pas oublier les militaires français ? Au bout d'une heure et demie pointe à l'horizon une minuscule camionnette type 1935, avec deux ou trois fellahs crasseux et un adjudant-chef aviateur, qui offre d'emporter d'abord nos bagages (l'ensemble des Français doit représenter une quinzaine de types de tous grades jusqu'à capitaine ; il y a aussi deux prisonniers français qui ont fait la traversée en cellule et qui demeurent à titre précaire sous ma garde- d'ordre du cap. Tinland). La camionnette fait trois aller et retour en une heure mais nos demandes qu'on vienne nous délivrer des prisonniers restent lettre morte. Je trouve un téléphone d'où je tente quinze fois d'obtenir le central militaire d'Alger. Sans réponse. Finalement des gendarmes tombent du ciel et nous sommes délivrés.

J'arrive en ville (Ô souvenirs de septembre 1940 : rien n'a changé ! toujours la même foule grouillante - sûrement moins bien nourrie par contre - les pauvres !). J'arrive à joindre un certain M. Jacquinet, cousin de Rougé dont j'ai les coordonnées: c'est notre contact convenu. Hélas ! Rougé est parti hier matin sans laisser d'adresse ; il est affecté à la 1ère Division Motorisée d'Infanterie(1). Un point c'est tout. Surprise et déception.

Je suis logé avec Tinland à une certaine caserne d'Orléans, pendant que par erreur nos bagages ont été emportés ailleurs. Fureur. Puis dîner tranquille en petit comité sur place, avec une poignée d'officiers isolés, d'unités dissoutes : mauvais moral, jalousies, rancunes, méfiances ...

(1) je ne saurai pas tout de suite que c'est le nouveau nom dont on a affublé la 1ère Division Française Libre, nom que tout son effectif rejettera jusqu'à la fin de la guerre.

Impressions très mélangées sur l'aspect des militaires français croisés. Equipement incohérent, : quelques troupes sénégalaises très bien habillées (tenues américaines) pour le reste un peu de tout, par ci par là de vieux képis grasseyés. Seuls les noirs d'Afrique marquent un sens de discipline (saluts corrects dans la rue, on en prend des crampes au bras). Le matériel auto français est à bout de souffle. Dans les bus, odeurs corporelles excessives, mains qui paraissent fouiller dans vos poches.

La nuit, froid (pas assez de couvertures), cafard.

Le lendemain, café noir sans sucre en ville, toujours pas de bagages, reconnaissance au "Centre Liquidateur des ex- Forces Françaises Libres"(1) à la caserne Valée, au pied de la Casbah; j'y récupère Cany, l'emmène chez Jacquinet où il se confirme qu'avant de recevoir une affectation Rougé a conduit tous nos cadets à Fès où il y a un centre d'instruction pour eux, - qui mènera les meilleurs à devenir aspirants : c'est ce dont nous rêvions pour eux.

Je garde Cany avec moi dans le but de m'assurer de lui faire rejoindre ses camarades. A la grande poste où nous avons des télégrammes à envoyer, chacun doit apporter son propre papier, sinon pas de télégramme, mais quand nous disons d'où nous arrivons, on nous en trouve par miracle.

Dans la journée, récupération des bagages, après une soirée intéressante au mess de la caserne d'Orléans avec un capitaine dont j'échange la chambre. J'ai récupéré mes couvertures, je dors, le moral remonte.

Le 3, je découvre un colonel Vialard, en ville dans un hôtel, qui m'assure que c'est un certain colonel Masson qui a fait affecter Rougé à la 1ère DMI (qui est la D.F.L., cf note précédente)

Avant midi, j'arrive à voir ce colonel Masson qui est un sous-chef de l'Etat Major de l'Armée ; il se souvient très bien du passage récent de Rougé et m'écoute attentivement, lorsque soudain s'ouvre derrière lui une porte où apparaît le général Koenig "yeux bleus assez durs, plus vieux que je ne pensais, figure intelligente et franche"(2). Il se souvient aussi de Rougé et dit à Masson : "Affectez-le à la 1ère D.M.I."

(1)une trouvaille de l'Etat Major d'Alger, celle là !!

(2)Mon carnet de notes

Epatant ! je sors de là avec un mot pour le 1er Bureau de l'Etat Major (Bureau du Personnel). Trop tard pour y être reçu ce matin. Je retrouve dans une cantine militaire en ville une foule de connaissances de ces derniers temps, bois un peu trop ... Que va t-il s'ensuivre dans une démarche essentielle de tout à l'heure ?

Au 1er Bureau, attente indéfinie. Masson m'a dit ce matin : "revenez me voir à 15 heures si ce n'est pas arrangé" Aussi je monte chez lui (c'est le même bâtiment), et avant d'arriver à sa porte, me voilà accroché dans la salle d'attente, par Koenig en personne. J'ai le réflexe de lui dire un mot en faveur de Serge Cany et aussitôt il met un aspirant à ma disposition pour faire faire le nécessaire pour lui (affectation à Fès et mise en route).

Finalement je suis quand même reçu au 1er Bureau par un certain capitaine Bouletreau à l'intention de qui Masson m'a muni d'un message manuscrit :

"B : Gl. K. d'accord. A affecter d'urgence à la 1ère DMI et mettre en route dare-dare à 1ère occasion".

L'insigne de la France Libre, aux deux ailes bleues, sur mon blouson, -Koenig et Masson le portent aussi, - m'aura bien secouru aujourd'hui dans la jungle d'Alger.

Je cours annoncer à Cany la bonne nouvelle le concernant, et laisse le papier, établi pour lui à l'Etat-Major, au chef du "centre-liquidateur-etc." à sa caserne Valée .

Nous déambulerons encore ensemble dans Alger avant son départ, qui a lieu le lendemain. Dans les beaux quartiers dominant le port, l'Hôtel Aletti -classique du grand standing algérois,-est inabordable ; grouillant d'officiers en tenue n°1 et de notabilités diverses, c'est tout juste si on peut s'approcher du bar sur la pointe des pieds pour un modeste jus de fruits. Plus haut, le St-Georges, réservé au "top" militaire et civil, inabordable. Le train qui l'emmène vers Fès est lamentable : "les Troisièmes sont des wagons à bestiaux, les Premières, des wagons de Troisième, et les Secondes, d'autres wagons de Troisième classe mais sans un seul carreau ! Il faut 24 heures pour atteindre Oran, et trois à quatre jours pour Fès !!"

Je vais lui dire au revoir et le trouve installé dans un wagon "de Seconde". On lui a volé à la caserne plus des trois quarts de ses affaires. Malgré cela il a le moral.

Au départ du train, je ressens ma solitude ...

J'ai pourtant croisé ce matin dans la rue Jean-Mathieu Boris, un copain de Janson, qui était passé chez moi à Bordeaux en juin 40 juste après mon départ. Il était, lui, passé aussitôt en Angleterre ; devenu aspirant d'artillerie (comme Jean Paul Slyper), il a participé à Bir Hakeim où il a été blessé. Après une longue convalescence, il est sur le point de rejoindre à Londres le Service Central de Contre espionnage, le fameux B.C.R.A. du colonel Passy(1).

J'ai pourtant aussi plusieurs rendez-vous amicaux avec Bill Roerick, l'Américain de la traversée. Une fois nous allons en jeep dîner dans son camp américain, près de l'aéroport de Maison Blanche, voyant en route des dépôts énormes de chars d'assaut. Nous sommes servis à table par des prisonniers italiens ; chère surabondante et variée. Le lendemain je lui fais les honneurs, en nocturne, d'un coin miraculeux que j'ai découvert - de nuit aussi - en errant sur les hauts d'Alger. C'est un ancien fort arabe qui domine à pic la Casbah en premier plan, puis tout Alger et son immense baie. Il y a de vieux canons en bronze dans les angles. Je suis entré par le haut comme dans un château de la Belle au Bois Dormant; de là on descend par des escaliers déserts de niveau en niveau, dans des cours ravissantes, silencieuses, ombreuses, dont plantes grimpantes, bougainvillées en cascade, font une sorte de lieu enchanté. De là on découvre une lumière isolée, il y a dans la cour la plus basse l'entrée d'un mess d'officiers discret, accueillant, spacieux, silencieux.

Bill Roerick, c'est le premier Américain avec qui j'échange plus de quatre mots depuis que je suis sorti de France. C'est un garçon très fin, blasé, cultivé, un peu fin de race, qui parle de la vie du "tout New-York", qui va aux premières des pièces de théâtres et autres "Musicals" sur Broadway, qui parle de romans, de retours à la vie de la nature dans les grandes forêts dont les Etats Unis sont généreusement pourvus. Là, près d'un village perdu du Massachussets, Tyringham, il a un petit chalet, une cheminée, des livres, ça s'appelle "Lost Farm" : tout un programme.

Cany se meut dans un autre monde ; un monde un peu indéfinissable d'adolescence finissante avec un goût de nulle part. Il a passé toute sa jeunesse à Madagascar, où son père, ingénieur, a été dirigeant de la Compagnie d'électricité locale, après bien d'autres expériences, puisque, tout jeune, il dirigeait un chantier (français) à Trébizonde, -en terre ottomane, avant 1914. Là, ledit père, tombé amoureux d'une jeune fille d'une beauté irrésistible⁽²⁾, à la veille de la Grande Guerre, et devant les hésitations du père de celle-ci, enlève littéralement sa belle et la ramène en France

(1) Finalement il opérera en France dans les commandos, se distinguant à nouveau dans les Vosges.

(2) Russe, fille du consul de Russie.

dans une course haletante à travers des frontières que la guerre commençante ferme sur leur passage.. De ce mariage d'amour fou naissent deux fils : Serge, le second, a hérité de la beauté de sa mère, avec une figure que seule pérénnise sa "copie" la merveilleuse tête de la reine égyptienne Néfertiti.

Grand "ado" athlétique, il a été la coqueluche des filles dans une bande de jeunes, dont il égrène les souvenirs paradisiaques dans la grande île, et surtout sur ses plages ... Mais c'est aussi le gars qui a su s'engager à peine obtenu son Bac, en demandant les Forces Françaises Libres, peu après un "ralliement" tardif et tumultueux de Madagascar .. Et ainsi il s'est retrouvé parmi ces dix huit abandonnés du sort, prétendument cadets d'artillerie, que Rougé et moi avons pu obtenir de prendre en mains, sûrs que beaucoup d'entre eux feraient rapidement de jeunes officiers de qualité.

- "Je suis rrrusse par ma mère" me rappelle Cany quand il s'amuse, sous ce prétexte, à quelque énorme enfantillage, ou enjambement efficace et drôle d'une discipline militaire punitive, rencontrée à Alger.

Dans notre peloton d'instruction, Francis Rougé et moi n'avons ni pu, ni voulu, départager quatre ou cinq des meilleurs, leur faisant obtenir des notes finales identiques. C'étaient Philippe Aymard, Serge Cany, Lucien Léaufer, Patrick Weissweiler et si cinquième il y eut, Georges Esquier.

Tous devinrent aspirants. Deux furent tués, Weissweiler en France dans les blindés, Esquier le dernier jour de la guerre, dans mon régiment près de Nice.

Ils étaient aussi différents que possible. Certains étaient peut-être doués d'une intelligence plus étendue, d'autres d'une présence et d'une lucidité travaillant à la vitesse de l'éclair.

Serge Cany était à la croisée des deux qualités, avec en outre une sensibilité aigüe, - un "sens des autres", qui l'ont fait aimer partout où il est passé. Des moments enivrants et aussi une expérience terrible, l'attendaient avant la fin de la guerre ; mais son ressort extrême laissait présager pour lui une carrière et une vie personnelle épanouie. Sa longue et paradoxale descente dans les ténèbres et dans l'autodestruction finale après la guerre, demeure une douleur poignante pour tous ceux qui l'ont connu.

Le 8 mars, je déjeune à la table familiale (très nombreuse : sept enfants) du pasteur Raymond Leenhardt. Fils d'un pasteur beaucoup plus illustre de l'Eglise réformée de France et frère de Roselène, la jeune épouse de mon cousin Henri Hatzfeld, c'est lui-même qui les a unis selon le rite protestant, au Château de Poissac, dans les premiers jours de septembre 1939. J'avais déjà frappé à sa porte en septembre 40, et me souvenais d'une réception chaleureuse. Deux ans de disette et de déchirures nationales aggravées ont altéré cet accueil. Je repartirai sans percer à jour les causes de sa froideur et de celle de sa femme, tout en m'étonnant de la vivacité d'esprit de leurs aînés.

Dans l'après-midi, je suis reçu par René Pléven, compagnon du premier jour de De Gaulle, dont Etienne a fait la connaissance aux U.S.A. dès 1941 et à qui il a tenu à me présenter à Londres, dès après mon arrivée. Il est Ministre du Gouvernement Provisoire. Etienne m'a chargé d'une lettre pour lui et d'une requête : aider à le faire passer dans le personnel navigant, ce à quoi les autorités des Forces Aériennes en Grande Bretagne continuent à faire obstacle. Pléven me reçoit dans un immense bureau de cette grande résidence, la Villa des Oliviers, séjour du Gouvernement Provisoire sur les hauts d'Alger, face à la mer. Il fera ce qu'il pourra pour Etienne; - puis il me retient, pendant qu'entre un barbier, qui l'installe dans un drap blanc, au milieu de la pièce et le couvre de mousse avant de le raser. Pléven me demande de lui situer ce que je fais là moi-même, et me propose de rester en correspondance avec lui, de le considérer un peu comme mon parrain de guerre. Très intimidé, je lui dis que je ne voudrais pas le déranger ... et pour couvrir un silence embarrassé, je me lance, je ne sais pourquoi, à lui raconter comment Rougé et moi, seuls de notre petite bande à avoir choisi les Forces Françaises Libres, avons mariné longtemps dans le grade d'aspirant, pendant que nos copains engagés au Maroc s'étaient vu bombardés sous-lieutenants tout de suite, et sans coup fourré,

"Ca ne fait rien, conclut Pléven, vous ne regretterez tout de même pas d'être avec nous". Phrase qui indique bien comme la fracture était encore présente dans le haut personnel politique comme dans l'armée, plusieurs mois après la fusion théorique des deux factions.

Les jours passent, je suis sur la branche mais non encore sur le départ, avec beaucoup de moments libres. Je revois encore le général Koenig dans une présentation officielle (??) d'officiers, - visite sans doute superflue. Je retrouve mes cousins Lehmann, moins Louis, le père, qui malgré ses cinquante ans sonnés s'est engagé, et a été dirigé sur Londres où il fait une formation d'officier français de liaison auprès des armées alliées. Ma cousine Hélène, sa femme, gagne dans un ministère la vie de ses trois filles et la sienne. Elles me reçoivent, comme tant de fois auparavant, de grand coeur; je passe une nuit sous leur toit.

Dans des moments creux à ma caserne d'Orléans, je me joue une Symphonie Héroïque ou les Ballades de Chopin, j'écris à Jean Audibert qui croise dans les mers du nord sur sa corvette, l'Aconit ... Je vois défiler de nouveaux voisins de chambre, l'un qui a signé son engagement pour le B.C.R.A. de Londres et qui, plutôt franc-maçon, s'inquiète de tomber dans un organisme qu'on dit dominé par des officiers d'extrême-droite...

Dans la rue, à cause de ma tenue de campagne anglaise (le "battle-dress") les petits cireurs algérois m'apostrophent en anglais. J'en attrape un d'un air faussement offensé : - "Mais je suis français, tu ne vois pas !!!" et l'autre, au bord des larmes : - "Mais j't'avais dit : "Cirré, M'sié?"

Dans les jours qui m'amèneront au 17 et à mon départ, beaucoup de dépense évitable d'énergie, pour le simple résultat de m'assurer d'être transporté vers Tunis, c'est-à-dire là où j'ai ordre d'aller. Je dois payer le transport de mes (gros) bagages : toujours la masse de disques et le phono dans ma cantine, en plus du reste.

Trajet de jour dans un train exclusivement militaire, jusqu'à Constantine. Beaucoup d'arrêts, où des indigènes de 10 à 30 ans se démènent du côté à contrevoie pour faire du marché noir avec les soldats alliés, brandissent des billets de cent et de mille francs, pour attirer l'attention. Le cri favori: "ho ! Djo' Business ?" On propose des oeufs durs, des figues, des oranges ... Sur le parcours, bel aperçu de la chaîne du Djurdjura encore sous la neige, sur premier plan d'orangers et d'oliviers. Cela me rappelle les Pyrénées vues des oliveraies de Figueras, l'an passé.

De Constantine à Tunis, en autorail, très serrés les uns contre les autres. La frontière à Ghardimaou, au matin : drôle de frontière, avec des douaniers français, pantalon bleu à bande rouge, des deux côtés !!!

De là on descend dans la plaine de la Médjerda, encore couverte des débris éclatés des armements allemands et américains, témoins des âpres combats d'il y a un an ici : voitures, chars Sherman, canons anglais de 76 mm, allemands de 88 mm long (DCA), avions allemands de divers modèles, grands dépôts de matériels, petits camps épars de prisonniers. Vision stupéfiante, sur le quai d'une petite gare, d'un officier italien en uniforme de campagne, avec galons et tout, une cravache à la main.

A Tunis je prends en gare même un train en partance pour Nabeul, c'est là le siège de l'Etat Major de la 1ère DFL. Il y a un centre d'accueil, chaleureux, où je retrouve toute une bande de contemporains, aspirants d'infanterie formés dans les FFL en Angleterre et qui ont passé un long moment fin 43 à Camberley : Schloesing, Lemarinel, Beadle...(1) Ils me confirment la présence de Rougé au 1er RA. Je n'en doutais guère, mais c'est quand même bienvenu.

Le lendemain 19 mars, c'est le vide à l'Etat Major; on m'explique que la Division est en manoeuvres. J'erre sur la plage, je tue le temps en lisant "Pilote de Guerre", le nouveau livre de Saint-Exupéry. Tout un quartier résidentiel à l'écart de la petite ville côtière, a été délimité zone militaire, c'est un ensemble de belles villas blanches aux jardins éclatants de floraison printanière, sous la forte lumière méditerranéenne. Là se trouve tout l'appareil de commandement de la 1ère DFL. Au centre, au haut d'un grand mât, un drapeau français à croix de Lorraine flotte dans une brise légère. Ce mât, c'est mon poteau d'arrivée. Dans le silence du lieu, déserté pour un bref moment, je le ressens intensément.

Le 20, le chef d'E.M. de la Division, lieutenant colonel de Saint Hillier, me reçoit brièvement et m'affecte au 1er régiment d'Artillerie, celui de la Division (évidemment). On me fait conduire en jeep à l'état-major de l'Artillerie Divisionnaire, qui se confond avec celui du régiment, c'est plus qu'à mi-chemin sur la route de Tunis, au delà de Grombalia, au lieu-dit Saint-Germain. Je suis introduit brièvement devant le lieutenant colonel Laurent-Champrosay, commandant le 1er R.A. Figure virile, dure, la parole rare, contact impressionnant, je vois le ruban de la

(1) Tous versés dans l'infanterie de la 1ère DFL : Schloesing, frère cadet du très jeune Cdt Schloesing, tué en combat aérien, à qui une rue est consacrée près du Trocadéro à Paris ; Lemarinel, tué en Italie, Beadle, survivant, s'est fixé en Normandie.

Croix de la Libération, vert et noir, en tête de ses décorations, je sais que c'est lui qui commandait l'artillerie à Bir Hakeim : la légende est devant moi. Toute le monde est en battledress à la Division, les insignes d'armes, de grades, les décorations, sont français et réglementaires, - écussons rouges à ancres de marine pour l'artillerie coloniale, je suis déjà habillé comme eux à 100%, il ne me manque que le calot bleu marine à liséré rouge et l'insigne de régiment ; on me les donne à l'instant.

Champrosay m'affecte à la 5ème Batterie, qui fait partie du 2ème Groupe (1), Rougé est à la 4ème !! Hourrah !

Le soir on me mène au 2ème Groupe près de Hamman-Lif, en revenant sur Tunis, où je suis reçu par le commandant Jonas, parisien, réserviste, très "homme du monde", ancien combattant de 14-18, moustache poivre et sel, fort accueillant, qui convoque le capitaine Benoist, de la 5ème Batterie, pour me prendre en charge.

Benoist (28 ans, parisien de la meilleure société, FFL de 1940 (parti comme lieutenant de Port Gentil et entré au 1er RA (5ème Batterie) en Octobre 42, en Egypte, plutôt gouailleur à son heure, excellent soldat au total), m'amène aussitôt à son P.C., plus exactement à sa table, car il est l'heure de dîner. C'est à Maxulla Radès, une sorte de mini-station balnéaire, à 6 km à peine à l'est de Tunis, avec une plage déserte bordée de palmiers.

A table, nous sommes quatre : Benoist, le sous-lieutenant que je viens remplacer, un joyeux drille, Schorestène, (Il ressemble à s'y méprendre à l'acteur russe Georges Pitoëff, qui avec sa femme Ludmilla a fait de la scène au Théâtre des Mathurins, entre les deux guerres, une des gloires du théâtre parisien. Schorestène, dit "Clo-Clo", restera comme un hôte d'honneur de la 5ème Batterie, y revenant souvent, notamment en Italie où nous sortirons ensemble à Naples. La famille Schorestène (je l'appris) était propriétaire de la fabrique de camions lourds Willème, du côté de Suresnes). Ensuite, un grand aspirant blond, peu disert, mais d'emblée très direct : Guy Louboutin. Et moi.

Une seule pensée : "Voilà, je suis arrivé. Ici, c'est chez moi."

(1) avec la 3ème et la 4ème ; chaque Groupe = 3 batteries, sous les ordres d'un commandant ; chaque batterie (4 canons) sous ceux d'un capitaine. Pour des raisons sacro-saintes d'historique, le 1er groupe comprenait les 1ère, 2ème et 9ème batteries.

Dès les premiers mots j'apprends de Louboutin qu'il est sorti de l'école d'officiers de Cherchell (petite ville loin à l'ouest d'Alger : le Saint-Cyr de ce temps là) où il a fait ses classes en même temps qu'Abel Thomas et Georges Brauer.

Par la suite, j'apprendrai que Louboutin, parti en 40 de Vannes où son père est dans les PTT, a atterri comme moi à Casablanca, où nous ne nous sommes pas rencontrés, mais il a fait, lui, tout le nécessaire pour y rester, a réussi à s'y faire recruter comme maître enseignant auxiliaire, y a vécu jusqu'en 1942 avant de contracter un engagement dès après le débarquement allié. Sa "vision" de la situation l'a conduit à rechercher de son mieux une affectation (rare..!) à la 1ère DFL.

Mon amitié avec Louboutin s'est édifiée à la fois vite et lentement. Vite, parce que passé un très court moment où j'ai craint que mon galon entier de sous-lieutenant - dû à ma qualité d'X - mette de la distance entre nous, j'ai compris aussitôt que j'avais la chance de faire équipe avec un garçon totalement désintéressé, solide comme du roc, n'ayant sur toutes choses qu'une seule parole, et qui a dû vite voir que je ne demandais qu'à tenir la place qu'on me donnait, sans chercher à grignoter celle de quiconque.

Lentement, parce que nos rôles étant complémentaires, nous allions être le plus souvent, l'un au four, l'autre au moulin : ça marchait d'emblée très bien, mais il allait falloir du temps pour que nous nous connaissions mieux que superficiellement. Nous y sommes bien arrivés ... quand même.

Le soir même de cette arrivée, j'ai le temps de courir jusqu'à la 4ème batterie, un peu plus haut dans Radès, y trouver Rougé, et nous nous racontons l'un et l'autre tout ce qui a jalonné ces deux mois de séparation. Des visites réciproques suivront.

Dès le lendemain, premier effet (pour moi) de la vitalité prodigieuse de cette formidable unité qu'est le 1er RA. Le régiment entier part avant le lever du jour pour une école à feu(1) dans le Cap Bon, par la côte occidentale. J'y découvre tout à la fois que tout le régiment (y compris ma batterie) est déjà hautement performant dans tous les domaines : déplacements, rapidité et précision de manoeuvre et de tir; que ma batterie est encadrée par des adjudants et sous-officiers de qualité, que nous sommes équipés du même matériel anglais (canons anglais courts, dits "25 pounders" qui tirent des obus de 25 livres, environ 11 kg jusqu'à 10 kilomètres) avec lequel j'ai fait toute mon instruction en Angleterre ; ça facilite les choses, - et ça n'a rien d'étonnant puisque c'est le matériel passe-partout de l'armée anglaise en campagne, qui a donc équipé le 1er RA depuis sa dotation en Egypte(2).

Je découvre aussi que le colonel Laurent-Champrosay et son équipe, habitués à manoeuvrer dans les déserts, ont pris l'habitude d'aller tirer là où il leur prend fantaisie, sans nécessairement respecter les règlements français de sécurité qui commandent de solliciter, d'avance, une autorisation précise et d'obtenir le concours de la gendarmerie pour la sécurité des populations ...

Le Cap Bon, montagneux, est peu peuplé, il est vrai, mais j'apprendrai le lendemain que personne n'y avait été prévenu ni aucune population déplacée, et qu'on a vu, des observatoires, de malheureux indigènes, pris sous nos tirs, qui agitaient désespérément de grandes pièces de tissu (leurs djellabas ?) en signe de détresse. Singulier ... bien singulier ! Il y a eu aussi des remontrances de la "Place" de Tunis et un rapport de gendarmerie, dont les officiers du régiment parlent avec dérision : la dérision des combattants envers les planqués de l'arrière, sans doute .. Mais dans ce cas ??

Le 23 mars, à une réunion chez le colonel, je retrouve au moins 4 jeunes officiers connus à Camberley et quoi sont donc arrivés ici, avant moi, isolément. Compain est un X.38, Brassaud(3) un X.39, qui ont été, brièvement et successivement mes instructeurs, Neufville, un inénarrable esthète, qui participa à une de nos rares excursions "en liberté", un dimanche, à Chichester et sur les plages voisines du Sussex. Il y a aussi Daniel Dreyfous-Ducas, maintenant prestigieux ancien de Bir Hakeim, celui que j'ai vu à Bordeaux dans les moments les plus sombres de la débâcle de 1940, animé d'une véritable rage de revanche.

(1)exercices de tirs réels en situation de combat

(2)Jusqu'à Bir-Hakeim, il avait utilisé des vieux "75" français

(3)Brassaud et son camarade de promo 39 Kemlin étaient venus de Bretagne en Angleterre en barque.

J'ai mon baptême de l'air sur un Piper-Club de l'Artillerie Divisionnaire, entre la côte et le mont Boukournine, sorte de chameau à 2 bosses posé sur la plaine de Tunis. Ça chahute un peu, on me demande de reconnaître quelques points sur la carte, - la présence de cette énorme masse de relief fait que c'est enfantin, je trouve un peu ridicule que le pilote (un aspirant sympathique, De Testa) me complimente pour le résultat.

La petite maisonnette que j'occupe avec Benoist et Louboutin n'a quasiment pas de meubles. J'entreprends des transformations, utilisant en particulier des caisses anglaises de munitions, en bois, qui servent à tout. Par chance, mon initiative paraît incitative et Benoist lui-même s'affaire à son tour. Notre maison devient presque luxueuse.

Tout se succède très vite.

Etant officier en second dans la batterie, je suis responsable de la discipline ordinaire et fais connaissance avec notre personnel, qui habite "en cantonnement" dans les petites maisonnettes du bord de mer.

D'abord les deux adjudants.

André Lespèce, adjudant-chef, a laissé sa femme et ses enfants à Condé sur Escaut en zone interdite avec des moyens précaires d'existence. Sous-officier de carrière, décidé à rejoindre les FFL, il s'est engagé volontairement dans les troupes de relève des contingents français stationnés au Liban sous l'autorité de Vichy et que le général Dentz, commandant sur place, a ordre de tenir hors de la guerre. Le convoi de cette relève militaire française est conspué en traversant l'Allemagne par des contingents de prisonniers français l'apercevant dans les haltes du train. Au Liban, Lespèce trouve les contacts nécessaires, passe en Palestine et rejoint les FFL.

René Briquet, adjudant, fait prisonnier en 1940, s'est trouvé dans un camp proche de la frontière (déplacée) de l'URSS, demeurée neutre. Comme beaucoup d'autres, il la traverse et est aussitôt jeté en prison comme suspect. L'initiative courageuse de l'un d'eux, le capitaine Billotte (plus tard général) facilitera leur recensement. Après de laborieuses tractations menées de Londres après l'entrée en guerre de l'URSS, cela aboutira à leur libération : 185 hommes de tout grade sont ramenés en Angleterre, via Arkhangelsk et l'Arctique. La plupart sont réexpédiés sur le Caire en faisant le tour de l'Afrique. Briquet et plusieurs autres arrivent au 1er RA à temps pour participer à la bataille victorieuse d'El Alamein, septembre 1942)(1)

Les autres sous-officiers, sont principalement métropolitains, et engagés depuis longtemps. Lucien Jauffret est d'Alexandrie ; André Certa, de Tunisie. La moitié des hommes de troupe est "européenne", tout en comprenant un petit groupe de Tunisiens (Jacob, Naïm, Taouss), un Pondichérien (Mariannie), deux Mauriciens (Sidney Lorquet et Luc Comarmond), sujets anglais d'origine indienne, mais francophones et francophiles. L'engagement de ces Mauriciens, - un contingent notable au 1er RA même, - me paraît particulièrement touchant.

Selon la logique du règlement de notre armée coloniale, qui n'est pas "européen" est indigène. C'est ainsi que sur cette terre de Tunisie, nous comptons dans notre effectif de 105 humains, environ 55 africains de toute provenance : Saras du Tchad en grand nombre d'abord, les grands anciens de la troupe FFL, pour qui j'ai aussitôt un respect particulier ; mais aussi un cuisinier somalien, Issa, musulman pratiquant ; un gradé du Congo ou de l'Oubangui-Chari, Digui N'Dolo, un jeune camerounais aux dents d'or, Adjim Kounda ; une dizaine de soudanais (on dit aujourd'hui "maliens") sénégalais et guinéens tout jeunes (Classe 1942) nous arrivent en renfort au dernier moment.

Et il y a encore François Bandeira, un enfant naturel de père portugais et de mère camerounaise, qui a toutes les connaissances et la qualité de langue d'un Français métropolitain ayant fait ses classes en France, mais que le règlement rejette dans les "indigènes". Les "indigènes" mangent et couchent entre eux, c'est-à-dire toutes ethnies réunies. C'est le règlement ! et voilà. Cela pose des problèmes

(1)De ces 185, il y avait encore à ma batterie, Sudre, coiffeur de son état, maréchal des logis qui combattit à Bir Hakeim, et fait prisonnier, s'évada d'Italie et nous rejoignit avant Lyon ; Jean Le Walter, Margis-Chef ; André Verrier, Margis, qui m'a adressé ses Mémoires sur ces événements ; Meleton, Brigadier, conducteur d'attelage de canon.

et crée des tensions que nous imaginons peu, et mal, entre des groupes, voire des individus isolés, que tout sépare : langue, moeurs, religion (certains sont musulmans, d'autres animistes, mais de plusieurs sortes), habitudes alimentaires ou d'hygiène ... Leur cohabitation, en général harmonieuse en dépit de tout cela, relève du prodige. Leur uniforme (casque compris) est identique à celui des européens sauf qu'en service ordinaire, ils portent une chéchia rouge au lieu du calot bleu des européens.

Ces "indigènes" sont affectés à des équipes précises de la batterie, par exemple à la n^{ième} pièce (d'artillerie), à raison de 4 pour une équipe de 8 sous le commandement d'un sous-officier français ; ou à la "pièce" de transport des munitions, etc .. Dans l'artillerie, il n'y a pas d'équipes, il y a des "pièces" pour tout, même quand elles n'ont pas de canons. Mais le repos venu, ils sont repris sous l'autorité d'un sous-officier indigène ; chez nous, c'est le "margis"(1) tchadien Gambor, géant d'ethnie Sara, aux grandes rangées de cicatrices rituelles sur les deux joues : sous-officier de carrière, âge (? - quel est l'âge d'un Africain, selon les brumes des états civils ? celui-ci a peut-être quarante ans !), taciturne, grand et massif ; d'une conscience minutieuse vis à vis du règlement militaire (que ne faut-il pas savoir par coeur pour devenir sous-officier indigène dans notre bonne vieille armée !!) - parlant un français acceptable, - remarquablement fin psychologue quand il s'agit de s'imposer aux individus et groupes allogènes ; et ce n'est pas un mince talent pour un Tchadien, d'éducation modeste. Benoist lui manifeste ouvertement sa confiance et celle-ci est réciproque.

Ce monde entièrement nouveau est étrange et fascinant.

Benoist le considère un peu comme on considère un jardin d'enfants, s'amusant de leurs "mots", comme de ceux des "pseudo-européens" : Ainsi tel Mauricien (pas des nôtres) s'était plaint, selon Benoist, d'une nourriture trop monotone, dans son parler "créole".

"Du 'iz ; toujou' du 'iz ; c'est pa un' nou'itu' pou' nous aut'Eu-opéens !"

Mais Benoist commande fermement. Il mettra un "indigène" noir "au tombeau" pour une faute sérieuse : le délinquant creuse lui-même une fosse de la taille de son corps couché et y passe la journée allongé, avec une simple toile de tente tendue sur des piquets pour lui épargner le pire de la rigueur du soleil ; et une sentinelle en armes (un camarade, en fait) veille, immobile, devant "la tombe".

(1) Maréchal des Logis : sergent, dans l'artillerie et la cavalerie

Plus tard, en Italie, Digui N'Dolo est surpris en état d'ivresse sur notre position de tir ; scandale général : c'est un musulman. Benoist invente la punition libératrice : le fautif devra gravir et redescendre la pente qui nous domine, plusieurs fois de suite, en portant une caisse d'obus (au moins trente kilos), en plein soleil. Ni récrimination, ni murmure. Digui N'Dolo revient exténué, mais dégrisé. La peine exécutée, l'honneur est intact, c'est la règle. Digui N'Dolo, brigadier chef, et maillon de la chaîne de commandement, a sauvé son autorité.

Les "Européens" ont aussi leurs particularités folkloriques, ne seraient-ce que chacune des aventures qui les ont amenés un à un, à rejoindre les Forces Françaises Libres et ce régiment en particulier. Il y en a dont l'engagement remonte aux premiers jours de l'Appel de De Gaulle : ainsi du cap. Benoist lui-même, jeune officier d'A.E.F., du maréchal des logis Gugenheim, jeune toupin arrivé de France en Angleterre et passé par le même peloton d'artillerie que mon ami Slyper ; j'ai déjà parlé de plusieurs aventures des autres sous-officiers ; il y a des évadés de France, mais aussi des jeunes qui servaient dans l'armée d'armistice en Algérie ou en Tunisie au moment du débarquement allié de novembre 42 et qui, - choqués et écoeurés par la mentalité de leur encadrement, - ont littéralement déserté pour s'engager dans une unité gaulliste(1).

Il y a enfin plusieurs soldats tunisiens, engagés sur place (l'un d'eux est un jeune ancien combattant de 39-40). Benoist garde auprès de lui deux d'entre-eux : André Ghilès comme chauffeur et cuistot, Joseph Attard comme ordonnance. Mais il constitue avec les autres, Jacob, Naïm, Taouss, qui sont israélites, le noyau d'une "équipe téléphonique", renforcée par deux autres israélites de Métropole, Moatti et Raymond Cohen ; et il place le tout sous les ordres d'un brigadier-chef Dulucq, grand garçon osseux et taciturne, possiblement breton (?) mais à coup sûr antisémite.

Et Benoist nous explique, à Louboutin et à moi, d'un air humoristique : "Comme ça ils marcheront droit et puis, comme ce sont tous des froussards par nature, ça leur apprendra ce que c'est que le danger ..." (!)

Il faut savoir que jusque là et comme en 1914-1918, les liaisons internes des unités en campagne dépendaient essentiellement de téléphones, nécessitant des quantités immenses de fils téléphoniques déroulés et surtout réparés en cas de rupture, par "l'équipe téléphonique". Ce travail, déjà un casse-tête lorsque de nombreuses unités entrecroisaient leurs fils le long des routes et des chemins etc . devenait très dangereux dans les zones de combat. Evidemment ! fils arrachés par les

(1) Ces cas étaient devenus assez nombreux en 1943 pour aggraver les vives tensions qui existaient déjà entre les deux parties de l'armée.

explosions d'obus ennemis, - à réparer impérativement de nuit comme de jour sur des emplacements repérés et parfois harcelés par de nouveaux tirs, - au prix de tâtonnements et de recherches propres à défier les plus intrépides...

Ce système vivait ses derniers moments : en effet, la radio à ondes courtes faisait des progrès rapides, les postes émetteurs récepteurs à réglage précis de longueur d'onde, par éléments à quartz, équipaient tous les types de véhicules, jusqu'aux petites "jeeps" elles-mêmes ; ils étaient même portatifs, passant alors du "secteur" de la voiture aux batteries. Tout cela allait se révéler si efficace dans une guerre de poursuite rapide, que le téléphone passerait au second plan. Mais au début de la campagne d'Italie, le téléphone fut encore roi et les téléphonistes furent extrêmement exposés.

Bien entendu, les nôtres se comportèrent aussi bravement que n'importe lesquels de leurs camarades des autres unités, mais Benoist avait donné là une des preuves les plus flagrantes de son antisémitisme, un antisémitisme qui apparemment, pour lui, ne déparaît pas sa qualité de bon paroissien de Saint Philippe du Roule, habitant les beaux quartiers du 8ème arrondissement(1), et de petit fils d'un historien assez connu, Charles Benoist, royaliste bon teint.

Il fallait "faire avec", et l'entendre à l'occasion lancer des insinuations déplaisantes contre mon lointain cousin Daniel Dreyfous Ducas, capitaine comme lui, et contre mon copain de lycée, J.M. Boris ; l'un et l'autre engagés du premier jour en juin 40 ; (comme lui) ; l'un et l'autre anciens du Régiment à Bir Hakeim (pas lui) ; l'un et l'autre Compagnons de la Libération (pas lui).

Je notai aussitôt que Guy Louboutin, auditeur obligé comme moi des sorties de Benoist sur ces sujets, ne relevait jamais aucun de ses propos et restait de marbre...

Malgré ce point négatif, Benoist était un jeune entraînant (28 ans), et ses excellentes relations avec ses deux voisins (Guy Morlon à la 4ème batterie, Rivié à la 3ème), avec tous les officiers de l'état-major du Groupe, avec qui nous coopérions étroitement, contribuaient sensiblement à nous procurer une efficacité globale remarquable.

(1)5, rue du Cirque, près des Champs Elysées

Cette efficacité globale, je ne demandais qu'à y croire d'avance. L'occasion d'une réunion générale des officiers du régiment à "Saint-Germain" (peut-être celle du 23 mars déjà citée) me la fit sentir physiquement. Je revois la sortie de la réunion, la nuée d'officiers en battle-dress britanniques, l'insigne à croix de Lorraine de la Division cousu au bras gauche et celui du régiment sur la poitrine, les galons d'or aux épaules, les calots bleus à liséré rouge de l'artillerie et la fourragère de la croix de guerre à l'épaule, montant fièrement dans leurs voitures de commandement aux côtés de leurs chauffeurs et s'égaillant dans toutes les directions: la quasi totalité des officiers d'artillerie survivants de Bir Hakeim, et la relève des autres ... Le régiment avait bien grandi, depuis, passant de 4 à 12 batteries entretemps...

Dès le soir de mon arrivée, Benoist avait voulu aller reconnaître un site où nous devions aller faire un exercice de mise en batterie, de nuit. Il m'emmena après dîner, dans le noir, vers un parc de nos véhicules, coupant à travers champs. On démarre vers la sortie, aux phares, et arrivés devant, ~~voici~~ que surgit ~~de la~~ nuit complète un de nos Noirs, fusil en main et baïonnette au canon, qui fait un grand pas transversal en s'immobilisant devant notre capot, croisant la baïonnette, une jambe en avant, dans une pose de statue. Benoist descend et donne le mot de passe de la nuit. L'homme se remet au garde à vous : il avait parfaitement reconnu le capitaine dans le noir, bien sûr. Mais il ne s'était pas laissé prendre.

Benoist est enchanté ; il a testé la vigilance de la sentinelle et son éducation. - "C'est bien, Demba Sow" (ou Mamadou Dia, ou Nioré Traoré ...) dit Benoist, "toi bon canonnier". L'homme ne sourit pas, il est devant son capitaine, tout est sérieux. La nuit est silencieuse. J'admire.

Lors de l'exercice de nuit, je prends le volant d'un véhicule tous terrains semi-léger et, avec mon manque de pratique depuis mon permis passé l'été dernier en Angleterre, je fais une fausse manoeuvre qui amène mon avant-train à mordre dans une sorte de cuvette naturelle où Benoist lui-même, à pied, est justement en train de surveiller l'arrivée finale d'un de nos canons. Une mauvaise manoeuvre de plus en essayant de faire marche arrière et je fais 50 cm vers l'avant avant de freiner à mort ; mon pare-choc touche la main de Benoist.

Affreux ! Benoist est hors de lui, m'invective devant toute la batterie en plein travail, m'ordonne de quitter mon siège immédiatement et m'interdit de reprendre le volant sous quelque forme que ce soit ! Terrible humiliation, dont je vais avoir à me dépêtrer par mes propres moyens si je veux rester à la place où on vient de me mettre.

Heureusement Benoist fait plusieurs parts des choses et ne modifiera pas son attitude envers moi sur quoi que ce soit d'autre. Curieux, non?

Et voici qu'arrive la nouvelle que ma cantine "lourde" (phono, disques) est restée à Ghardimaou, à la frontière algérienne, parce que "bagage enregistré", elle était fermée à clé, ... sans clés disponibles pour la douane "tunisienne". Je dois aller à Tunis remettre ces clés à la douane pour qu'on en finisse (Ça finira bien et tous mes disques arriveront à Maxulla-Radès en bon état).



Vers février 44, le 2ème Groupe du 1er R.A. défile devant le Général d'Armée de Lattre de Tassigny (qui salue); en tête le commandant Jonas; (plaine entre Tunis et Grombalia).



Le colonel Laurent-Champrosay, commandant le 1er R.A., passe en revue les troupes du 2ème Groupe avec le commandant Jonas.

(Photos: coll. Jonas)



Guy Louboutin, Aspirant, et André Lespèce, Adjudant-Chef à la 5ème Batterie, photo de 1944 ou 45. (Louboutin passa à la 3ème Bie. fin 44; Lespèce tint le commandement de la 5ème durant l'attaque allemande devant Strasbourg, dans les conditions indiquées dans ce récit.

(Photo: coll. Louboutin)

VISITE A ETIENNE BURNET

Mais cette virée à Tunis me permet une visite d'amitié exceptionnelle au Docteur Etienne Burnet, et à sa femme.

Etienne Burnet est Directeur de l'Institut Pasteur de Tunis où il travaille depuis plus de dix ans, et a succédé à Charles Nicolle. C'est un des camarades de promotion de Normale Lettres de mon père, et l'un des plus chers à son cœur. Les visites du ménage Burnet chez nous ne se comptent pas. Dès ma petite enfance, on l'y voyait, à Genève, où il venait, comme expert et chargé de mission de la Section d'Hygiène de la Société des Nations, dirigeant des recherches notamment sur la lèpre dans les pays défavorisés d'Afrique et d'Asie.

Car ce philosophe, auteur de plusieurs essais philosophiques et de plusieurs romans, s'est tourné tôt vers la médecine, et la médecine, pour son tempérament généreux, c'est l'aide au Tiers-Monde souffrant. Sa figure, plissée et spirituelle, sa voix, mesurée et tonique, pourraient être celles d'un bénédictin. C'est en tous cas un humaniste et un homme d'un cœur brûlant sous des dehors simples. Sa femme, Lydia, russe émigrée, le vénère littéralement et l'unité de leur couple, à la soixantaine passée, est touchante. J'ai échangé un courrier unique avec Burnet depuis mon arrivée à Londres ; réponse chaleureuse à souhait ; comment en serait-il autrement pour le petit dernier de son ami Paul. Je me suis annoncé par téléphone. L'Institut Pasteur occupe un emplacement de choix dans le Tunis européen, entouré d'un beau jardin. Un gardien me mène à l'appartement des Burnet, à l'étage du bâtiment de direction. Les Burnet m'accueillent à leur porte, vieilliss, souriants, émus. Ils me tutoient. Ils sont les seuls de ce pays - armée exceptée - à me tutoyer.

J'entre dans un monde oublié : l'appartement de fonction est immense, son salon d'abord, au sol couvert des plus beaux tapis tunisiens, aux grandes baies lumineuses, aux grandes bibliothèques, aux objets rares d'Afrique et d'Asie moissonnés au cours de toute une carrière.

Echange de nouvelles. J'apprends que Burnet relève tout juste, et avec peine, d'une agression effroyable. Voici pourquoi et comment.

Il y a eu, en Tunisie de tout temps, des mouvements nationalistes, le Destour (plus tard le Néo-Destour), chaque fois en lutte contre le protectorat français, chaque fois décapité de ses chefs, emprisonnés ou interdits de séjour, - mais le principe d'une aspiration à l'indépendance ne s'est jamais éteint dans ce pays.

La colonie française, très minoritaire, le sait bien, et la situation s'est de nouveau tendue(1) - depuis ce qu'il faut bien appeler la défaite française de 1940.

Il y a bel et bien une intelligentsia tunisienne, et les Burnet, par tempéramment inné, ont été portés à l'écoute et à la compréhension de celle-ci.

Cela remonte loin. Dès 1935-37, Burnet et sa femme avaient pris intérêt, fait et cause pour une jeune étudiante en médecine, musulmane, que sa famille, traditionnaliste, voulait retirer de l'Université, parce que sa présence n'y était "pas convenable".

Avec l'aide d'un de ses oncles, les Burnet ont réussi à l'embarquer sur un paquebot allant sur Marseille et à la faire inscrire à la Fac de Paris. Ils nous avaient raconté l'épisode dramatique de l'embarquement, les parents prévenus au dernier moment se précipitant jusqu'au quai du port, s'agrippant à leur fille en tempêtant, en hurlant, assistés par leur parenté et même par un cadî.

Boursière, elle est devenue médecin, la première femme médecin tunisienne, et plus tard, après l'indépendance, la doyenne des femmes médecins tunisiennes(2).

Les Burnet sont donc pour l'émancipation des femmes, bref, ils ont des amitiés sûres dans les milieux "progressistes" tunisiens et ceci est naturellement d'autant plus saillant, vu du côté "français", du fait de la situation sociale élevée d'Etienne Burnet.

Est-ce que la prépondérance des armées anglaise et américaine dans le nettoyage de la Tunisie depuis 43 a encore affaibli, raidi, la position française ? Les Burnet ont-ils commis des déclarations qui ont fait perdre la tête à certains ultras ?

Toujours est-il que, la paix revenue en Tunisie (mai 43) il s'est effectivement constitué une faction violente de jeunes ultras français, cherchant leur défoulement dans une affirmation dure de la souveraineté française.

(1) de même avec variantes en Algérie et au Maroc

(2) je l'ai vue ainsi une fois, de Paris, à la télévision.

Après diverses menaces anonymes, les Burnet ont vu surgir un jour dans leur appartement même (malgré la présence d'un gardien et d'une clôture complète de grilles élevées, autour du domaine) trois jeunes gens qui les ont sauvagement battus, les jetant à terre, les frappant à coups de matraque, au point qu'Etienne Burnet lui-même a été laissé inconscient, avec une fracture du crâne.

Il me raconte tout ceci avec l'indignation qu'on pense. Il est remis - heureusement - mais que de traces, morales au moins, pour un tel homme ... et sa femme ...!

Il me désigne avec une ferme assurance deux de ses agresseurs : deux jeunes fils d'un certain général Aumeran. J'ai vénéré Burnet et je vénère son souvenir. C'est pour moi un pieux devoir envers sa mémoire que de conserver les noms de ses lâches agresseurs et de les dénoncer à nouveau ici.

Ils jouissaient, dans le contexte nationaliste français d'alors, d'une complète impunité. Les dépôts de plaintes de Burnet pour cette affaire furent purement et simplement enterrés.

Ainsi fonctionnait notre pauvre France d'outre Méditerranée.

Je n'ai plus jamais revu Burnet, après que lui et sa femme m'aient serré sur leur coeur ce jour là.

Le président Bourguiba l'avait honoré de manière insigne et avait présidé la cérémonie de son inhumation dans un tombeau édifié dans le jardin même de l'Institut Pasteur. La rue de la villa où il s'était retiré et où j'ai rendu visite après la guerre, deux fois, à sa veuve, avait été rebaptisée à son nom.

Elle le porte encore.

PREPARATIFS

Je ne visiterai pas autrement Tunis. Il y a trop à faire à la batterie, et je n'ai pas de permission à proprement parler, venant d'arriver. Du reste, dans le court temps de ce séjour tunisien je n'entendrai parler de vraies permissions - évasions qu'au niveau de certains capitaines et du colonel lui-même. Selon Benoist, (qui est dans le même cas) celui-ci aurait une douce et tendre à La Marsa ou à Sidi Bou Saïd, localité tout juste visible, dans sa blancheur, à la limite opposée de la baie de Tunis, vers le nord-ouest. Là se trouverait le lieu de tous les délices, ... le paradis sur terre. Reste donc à en rêver ... Plus tard, je découvrirai Sidi Bou Saïd avec Monique. La légende n'avait pas menti.

J'apprends bien vite que plusieurs de nos chauffeurs, et un ou deux gradés, sont partis pour Casablanca parmi un détachement recruté dans toutes les unités du régiment, il y a un moment déjà, chercher notre dotation réglementaire en matériel américain.

Il faudrait un chapitre rien que pour situer l'énormité du dispositif de conception, construction, regroupement, expédition, et répartition de matériel par les Américains, qui a permis que tant de divisions, dont une dizaine de divisions françaises, les unes motorisées, les autres blindées, soient équipées de pied en cap de TOUT, exactement TOUT ce qu'il faut pour vivre, se déplacer et combattre.

Même dans ces quelques mots il faut trouver ce que cela comporte de véritablement vertigineux, si on se rappelle que les Américains n'avaient pas combattu depuis 1918 (où ils étaient équipés en partie par la France et l'Angleterre réunies !!!) et qu'ils ont créé en temps de paix un ensemble de matériels des plus remarquablement performants, les plaçant aussitôt au niveau de pays en guerre depuis trois ans. Bien sûr, il n'y a pas de miracle, il faut des renseignements, beaucoup d'argent etc mais les Américains ont aussi perfectionné magistralement ce qui permet de planifier des problèmes géants et en chemin ils ont baptisé cette sorte de discipline "la logistique" : mot nouveau...

Et donc, un beau jour arrive en bon ordre, ayant traversé toute l'Afrique du Nord, une interminable procession de véhicules américains de tous calibres, et de canons, et ces véhicules contiennent tout : l'habillement, (les vêtements d'été comme d'hiver, les sous-vêtements, chaussures, rechanges, casques, masques à gaz) : les armes individuelles, les armes antiaériennes, les postes de radio de tout format depuis le petit individuel jusqu'au gros standard d'état major, les tentes-abri, les filets de camouflage, la cuisinière à butane et le butane, les ustensiles de cuisine, les troussees individuelles de première urgence, les téléphones et les enrouleurs de câbles pour des kilomètres de lignes, du matériel de réparation pour les véhicules, les manuels pour chaque type de matériel livré (auto, canon, cuisinière, radio etc. etc.).

En un moment tout est exploré, distribué, garé, revêtu. Des ordres nous arrivent: on prend les tenues américaines et on largue tous les vêtements anglais, mais on garde le casque anglais, signe distinctif de la Division issue des premiers éléments armés par les Anglais, qui s'est battue au sein de la VIII^e Armée de Montgomery, et qui en est fière.

Malgré des injonctions réitérées du haut commandement Français, la Division resta inébranlable là-dessus jusqu'à la victoire, en 1945. Cela créait une solidarité de plus d'un bout à l'autre de cette Division déjà supérieurement soudée, et cela proclamait: "autres nous étions, autres nous demeurons". Pourtant le casque américain protégeait mieux la tête ! Mais ceci est une autre histoire. On la verra en son temps.

Nous avons maintenant deux équipements entiers de véhicules et de canons : Anglais pour les "25 pounders" venus d'Egypte, et les 105 ^{MM} tout neufs de la nouvelle dotation américaine.

Les Américains voyaient large pour tout, aussi nous eûmes tout de suite abondance de munitions de 105 à tirer en exercice réel ; mais la guerre du désert avait laissé le long des pistes du sud tunisien des dépôts de munitions britanniques dans lesquels l'esprit débrouillard du commandement du 1er RA fit des approvisionnements aussi considérables que non déclarés, pour nos "25 pounders".

Alors qu'en Angleterre, un exercice où on tirait peut-être 36 obus était un évènement, en Tunisie nous partions désormais en exercice deux à trois fois par semaine, faisant retentir le pays de cataractes d'explosions tantôt ici, tantôt là.

J'étais dès ce moment lieutenant de tir, responsable de la position de tir de nos 4 canons et, en l'absence du capitaine, de tout notre effectif, moins lui-même, Louboutin, leurs deux chauffeurs et deux gradés, qui formaient ensemble notre échelon d'observation et m'envoyaient les ordres de tir et de mouvement.

Une fois nous étions au sud du lac de Sedjoui, vaste dépression sablonneuse de plusieurs kilomètres de long et d'un bon kilomètre de large (nord-sud), - où il y avait selon la saison, un mince fond d'eau salée.

J'avais la carte montrant à la fois notre position et la zone où nous tirions : c'était cette dépression, c'est-à-dire - heureusement - loin de toute région habitée (Tunis et sa banlieue étant suffisamment plus loin, au nord).

Nous avons eu, à un moment à tirer très vite une quantité de coups, et c'étaient ces fameuses munitions anglaises ramassées à la sauvette dans le grand sud. Soudain, un obus éclata sous mes yeux à peut-être cinquante mètres du canon qui l'avait tiré, avec un fracas pesant, un vilain nuage noir, et la retombée de beaucoup d'éclats. Heureusement, personne ne fut touché.

Je crois que cet incident n'était pas isolé et dut contribuer à la mise à l'écart définitive de notre matériel anglais, tout chargé de gloire qu'il était.

Lors de l'exercice suivant, je fus pris malencontreusement dans l'engrenage d'un incident beaucoup plus désagréable.

J'avais été désigné pour placer sur le terrain "l'objectif" de l'exercice de tir de tout le régiment, fixé au lendemain, toujours autour de ce lac.

Un assez jeune collègue de l'Etat Major du régiment (je ne vois plus qui) où j'allai prendre mes consignes, me dit qu'il fallait disposer douze grands fûts à essence (des fûts de 200 litres sauf erreur) en un rectangle, couvrant à peu près un hectare, sur le sable, mais bien en vue de l'observatoire. Le colonel Laurent Champrosay assisterait en personne à tout l'exercice.

L'après-midi, je pars avec un camion GMC chargé de mes 12 bidons et d'une équipe de canonniers noirs, athlétiques et de bonne composition. Débouchant sur la rive sud, près de l'endroit sur lequel on avait tiré récemment, je constate que cette rive était bordée sur toute sa longueur d'une légère levée du terrain ; où que le colonel choisisse de se mettre, il verra très bien.

Le sable étant très ferme partout, j'amène mon camion assez loin du bord (on verra mieux, et puis, dans les réglages, il faut de la place pour les coups trop courts, n'est-ce pas ?) mais sans aller jusqu'à une petite île de terre gazonnée plantée en plein milieu de la dépression. Bien sûr : si je la dépassais, avec un peu de malchance, elle ferait obstacle à la vue, selon l'emplacement de l'observatoire, qu'on avait oublié de me préciser sur la carte.

N'importe. Les batteries devaient être loin au sud. L'observatoire serait forcément devant les batteries, mais entre les batteries et les bidons (figurant l'ennemi).

Voici mon rectangle planté, parfait (pour ma première prestation destinée au colonel, il faut faire les choses recta).

Je rentre avec mes types, la conscience pure, et je la garde jusqu'au lendemain où Benoist me dit : "- Bien sûr, vous venez à l'observatoire".

Une file de jeeps s'y rend, et, malheur de moi, s'engage sur ... la rive NORD du lac !!

Quand nous débarquons à "l'observatoire", où grésillent déjà des postes radio, j'aperçois l'étendue du désastre.

L'île, la fameuse île, cache en partie mon rectangle, qui est planté plus au sud ... Oh ! pas complètement, mais au moins un gros quart. Mais aussi, quelle idée de cochon malade, d'installer un observatoire en plein "chez l'ennemi" pour voir arriver les tirs vers soi. Dans aucun exercice antérieur je n'avais vu ni imaginé cela. Et cela commence bien sûr à faire jaser. Arrive Laurent-Champrosay, altier, la parole rare et dure. Révérencieusement l'entourage se tait, il parcourt le large horizon du regard, voit, et s'écrie sans perdre de temps :

- "Quel est le con qui a disposé l'objectif ?"

Un quart de seconde de suspense, mais un de deux qui sont au courant me fait un signe qui veut dire : "Mon pauvre vieux, il faut avaler ça".

Je m'avance, regrettant de ne pas être sous terre, et avoue que c'est moi. Brève question du genre : "Expliquez-vous" - Il faudrait expliquer en quelques mots, sans que ça retombe sur personne, qu'on ne m'avait pas dit que l'observatoire serait placé à un endroit aussi idiot, alors qu'il y en avait abondance d'autres qui ne l'auraient pas été. L'éloquence me manque. Je bafouille. Alors Champrosay, me regardant droit dans les yeux : - "C'est bon : Mantoux, foiré une fois !"

Je m'éclipse dans le petit paquet des officiers présents, où une bonne âme m'explique qu'en doctrine champrosiennne, "foiré deux fois", c'est la porte. Et Champrosay a une mémoire d'éléphant.

Redoutable.

En fait, si je suis sorti de là un peu coïncé, la tonicité de chaque moment vécu dans cette ambiance de pré-combat m'a vite changé les idées. Et je n'ai pas foiré deux fois. Du reste, dans celle-ci, il y avait sûrement un foireux plus foireux que moi.

On nous a annoncé que nous allions embarquer.

Pour où ? silence. Mais tout le monde pensait que c'était pour l'Italie. A vrai dire, le régiment, la division piaffaient depuis longtemps. Après avoir poursuivi l'Afrika Korps de Rommel depuis la lointaine Egypte, après avoir durement combattu dans le sud tunisien, y faisant 23 000 prisonniers dont 12 000 officiers (!!), après avoir participé au défilé de la victoire de Tunis, ils avaient été renvoyés en Libye!!. C'était le temps où Giraud gouvernait seul avec tout le poids des généraux de l'armée d'armistice autour de lui. Il traitait avec les Alliés de toutes choses françaises, et la lère DFL, c'était De Gaulle, c'était le loup dans la bergerie. La victoire en Tunisie (aux côtés des Alliés beaucoup mieux équipés), ces gens là la voulaient pour eux tout seuls.

Ainsi, après que son stationnement dans la Tunisie libérée ait été quand même accepté par Alger, le mouvement de désertion de jeunes officiers, sous-officiers et hommes de troupe vers cette Division déjà légendaire, fut-il si considérable, qu'on l'expulsa de Tunisie (!!).

Elle dut mariner à 100 km de Tripoli, capitale libyenne, à Zouara, dans une longue et humiliante quarantaine. Ce n'est qu'en septembre qu'elle fut réintégrée en Tunisie après le remaniement de l'Etat Major de l'Armée de De Gaulle. Mon propre passage à Alger m'avait à lui seul montré quels miasmes y restaient encore dans les fonds de bureaux et de casernes, plusieurs mois plus tard.

Depuis, un Corps Expéditionnaire Français avait été formé à partir des troupes françaises du Maroc et de l'Algérie, le général Juin avait été nommé à sa tête en Novembre 43, et depuis l'automne 43 cette très grosse formation tenait avec grand mérite une partie du nouveau front italien, créé par les débarquements américains du général Eisenhower, et qui était arrêté alors dans une région montagneuse, au quart du chemin entre Naples et Rome.

Le "C.E.F." comportait alors trois Divisions, une algérienne et deux marocaines, plus une formation très particulière de combattants marocains montagnards et muletiers, les "tabors". Leur secteur était plus proche de la mer Tyrrhénienne que de l'Adriatique. A leur gauche, jusqu'à la mer, ils avaient la 5ème Armée américaine du Général Clark. A leur droite, la VIIIème Armée britannique, victorieuse en Afrique, toujours sous Montgomery, et comprenant les divisions polonaises du général Anders, successeur de Sikorski. Celles-ci étaient arrêtées devant une petite ville, Cassino, célèbre déjà par son monastère, et le souvenir de son fondateur, Saint Thomas d'Aquin(1), et une seconde fois célèbre par les combats terribles qui s'y livrèrent durant des mois, sans résultat.

La 1ère DFL devait enfin retourner en opération, après près d'un an d'éloignement, et prendre place dans le dispositif du "Corps Expéditionnaire".

Le soir précédant notre mise en route, je fus préposé à visiter les paquetages de la troupe, dans les divers petits immeubles où ses cantonnements étaient répartis le long de la plage. Tâche désolante. Chaque homme attendait debout, toutes ses possessions personnelles disposées devant lui à ses pieds. Les ordres étaient : éliminer tout ce qui excède le paquetage réglementaire. Fallait-il vraiment priver celui-ci d'un sous-vêtement chaud, celui-là d'un couteau ou d'un livre, et ainsi de

(1) Aquino

suite ? Mais la plus grave était ceci : de nos Noirs, beaucoup étaient animistes et gardaient avec eux des objets magiques, des gris-gris. Leur seule vue par un profane était un sacrilège. J'ai été heureusement averti à temps par un sous-officier intelligent et nous avons été, en bonne entente, ostensiblement discrets, laissant ceci et détournant les yeux ailleurs. Je crois que ce moment là a été important dans l'établissement de mes rapports avec tous ces hommes, dont beaucoup étaient de mon âge ou plus jeunes. Je ne me rappelle pas un cas où, par la suite, l'un ou l'autre d'entre-eux ait omis de me regarder très droit dans les yeux. Il est vrai que c'étaient des gens simples, et qu'ils étaient traités très humainement en toutes choses.

Sous-lieutenant, je devais avoir un ordonnance. L'un des deux adjudants, peut-être le plus gradé, Lespèce, fit une enquête et me conseilla de désigner un jeune Malien (nous disions : Soudanais), Faman Diaora.

Prévenu, il vient se présenter, assez ému de cette "dignité". En fait, elle représentait un avantage : la dispense de corvées diverses aux heures où il s'occuperait de mon café matinal, de monter ou démonter ma tente, ou mon lit de camp (un lit très léger en tubes d'aluminium), ou de faire la lessive de mon linge : il est vrai que c'étaient des corvées aussi ... mais peu contraignantes.

Nous avions une dizaine de ses compatriotes très bien instruits, un envoi des casernes de l'armée en A.O.F., des jeunes de la "classe 42". Comment était-on recruté alors au Soudan ? tous les jeunes hommes faisaient-ils un service militaire ? Mystère pour moi. Faman Diaora paraissait en tout cas très heureux de son sort, - la plupart de ses camarades aussi -, très intimidé près de moi, mais joyeux en général. Nous tutoyions (obligatoirement) nos Noirs, ils nous le rendaient, dans un français souvent maladroit, ce qui incitait à les traiter un peu comme des enfants, qu'ils n'étaient pas. Seul le port du casque plat anglais leur donnait des airs de petits anges, disait Benoist. J'appris au bout de quelque temps que mon Farman Diaora était une sacrée ficelle, jouant de sa "position" pour s'imposer en position de force (comment diable ?) dans son petit monde de compatriotes. Malgré cela, je l'aimais bien et s'il ne me le rendait pas, il faisait au moins semblant, avec vraisemblance.

DEPART POUR L'ITALIE

Début avril nous sommes occupés à des travaux de peinture et de marquage de nos véhicules, qui vont se révéler d'une efficacité étourdissante pour la circulation complexe dans les zones d'opération. Cette circulation était réglée par une compagnie spécialisée, responsable des fléchages nécessaires pour toutes les unités, fléchages à base de couleurs et de numéros repérés reprenant ceux de nos véhicules. Nous recevons des équipements complémentaires : mitrailleuses lourdes, équipements de bivouac excellents.

Le 12 notre envoi s'ébranle, c'est toute la Division qui chemine via Tunis et Medjez-el-Bab, des femmes et des jeunes filles françaises se sont portées sur notre parcours et nous font au-revoir. C'est le seul moment pénible. On se sent déjà sous la dalle du Soldat Inconnu (fleurs comprises).

Par La Calle, nous arrivons près de Bône (maintenant Annaba) qui sera notre port d'embarquement. Le lieudit s'appelle Hippône (pour les Français du moins), c'est la patrie de Saint-Augustin : un des sites gréco-romains de l'Algérie, (pas eu le temps de visiter ...).

Nous y montons les tentes et restons sur place jusqu'au 18. On occupe les soldats comme on peut. Je conseille aux jeunes Noirs de chanter par groupes de même langue, comme le font les jeunes Gabonais d'à côté. Résultat : le lendemain matin, ils reviennent de la gymnastique, en rangs et au pas, en chantant tous une chanson Sara !

On s'attend à partir pour l'Italie, Naples peut-être (le front est maintenant assez au nord de Naples). Il se confirme que le 1er Groupe du régiment (nous sommes du 2ème Groupe) a reçu des Lires ce matin avant de partir. Je note : "si ce n'était pas l'intendance française, on serait sûr d'avance que c'est une feinte calculée, mais ...!".

Pas loin, il y a un camp de prisonniers italiens. J'ai été "de service" à une messe à la chapelle voisine, où un service leur était réservé. Rougé me dit qu'ils avaient un drapeau italien dans leur camp, et qu'il l'a fait arracher.

Je devinais en Faman Diaora un animateur et après avoir suggéré aux soudanais de se défouler dans une soirée de chants chez eux, je ne fus pas étonné de voir, le lendemain, que non seulement ils s'y mettaient à plein, mais que mon Faman Diaora se révélait un danseur effréné ; les refrains bambara (langue du Mali actuel), étaient repris du reste dans la gaîté par l'ensemble des Noirs. Un de ces refrains rythmés m'est resté dans l'oreille. C'était superbe.

Cette nuit là on avait démonté les tentes pour gagner du temps, et tout le monde couchait à la belle étoile. Au petit matin, j'étendis ma main vers ma lampe pour voir l'heure, mais l'objet, aussitôt saisi fit un grand bond pour se dégager. C'était un crapaud. Il faisait encore noir, le feu mourait.

On est allé de là à pied au port (4 kms), car nos véhicules étaient partis s'embarquer sur un cargo, à part. Dans la matinée, nous avons embarqué sur le "Ranchi", un paquebot anglais d'environ 20 000 tonnes encore, - de la P & O, comme l'Ormonde. Nous allons bien en Italie, cette fois c'était sûr.

C'était le 18 Avril

Dans la journée, notre paquebot se regroupe dans la baie avec le Christian Huyghens (hollandais) et d'autres. Dans les entreponts, le soir, je trouve nos Noirs, à qui on a oublié d'expliquer l'usage des hamacs, dans une situation piteuse. Ils en ont fait des espèces de V dans lesquels ils essaient de dormir assis, les pieds reposant par terre à gauche et à droite. On les aide à remettre ça en ordre : bientôt tout s'arrange dans un remue-ménage actif.

Je suis "officier de black-out" de minuit à 2 heures. On vient de partir, notre convoi se joint à un autre venu de nulle part; mer plate, temps serein.

Je retrouve d'anciennes connaissances : deux camarades de Janson, l'un aspirant-médecin (Chimène), l'autre aspirant d'infanterie (de Barbeau, perdu de vue en 6ème : c'est lui qui me reconnaît).

Aussi un des jeunes embarqués sur le Kilissi en juin 40 (le plus jeune des trois frères Fortin). Et encore, un capitaine anglais avec qui j'étais venu de Liverpool à Alger, il y a deux mois. Et encore, cinq des aspirants d'infanterie fraîchement émoulus l'été dernier de l'Ecole des Cadets de Ribbesford, et avec qui Rougé et moi fraternisions à Camberley à l'automne.

Au matin nous sommes encore en vue de la Tunisie, mais dans la matinée, nous sommes en pleine mer. A midi on nous distribue des Lires, puis nous défilons devant les îles Aegates, un archipel rocheux prolongeant la pointe occidentale de la Sicile.

Pendant l'exercice de rassemblement pour abandon du navire, j'avise un nord-africain marchant en sens contraire du flot de nos indigènes, dans un passage étroit:

- "Qu'est-ce que vous foutez là ?"

- "Mon lieutenant, je vais au bordel, je suis de service" (!)

Il y a, effectivement une "formation" nord-africaine de ce type, à bord ; elle a été parquée à l'extrême avant d'un certain entrepont ; tout à fait isolée ... pour la durée de la traversée, du moins.

Le convoi marche bien, il y a un soleil d'été qui prend des reflets éblouissants sur la mer derrière nous, parmi les longs sillages rectilignes. Je me grille sur le pont, lisant "A History of Europe" d'H.A.L. Fisher, un cadeau d'Etienne en Angleterre.

Soudain, un de nos escorteurs se met à zigzaguer, et brusquement jaillissent derrière lui de hautes gerbes étincelantes, et l'explosion des grenades anti-sous-marins frappe sèchement notre coque. Deux minutes plus tard, même chose de l'autre côté. Toute l'escorte manoeuvre rapidement pour se reformer en laissant sur place quatre corvettes, loin derrière nous, sur les emplacements grenadés.

Le soir après souper, l'horizon est si pur que je regarde le soleil y plonger - un peu sceptique - pour le cas où ... le "rayon vert" existerait vraiment. Et, tout ébahi, je le vois là pour la première fois.

Le 20, monté sur le pont très tôt pour jouir du spectacle de l'arrivée. Il vaut le voyage : à bâbord, les îles d'Ischia, Procida, et droit devant, le Vésuve, fumant (la nuit, nous verrons la coulée de lave rougeoyante sur son flanc), le tout sur fond de lever du soleil.

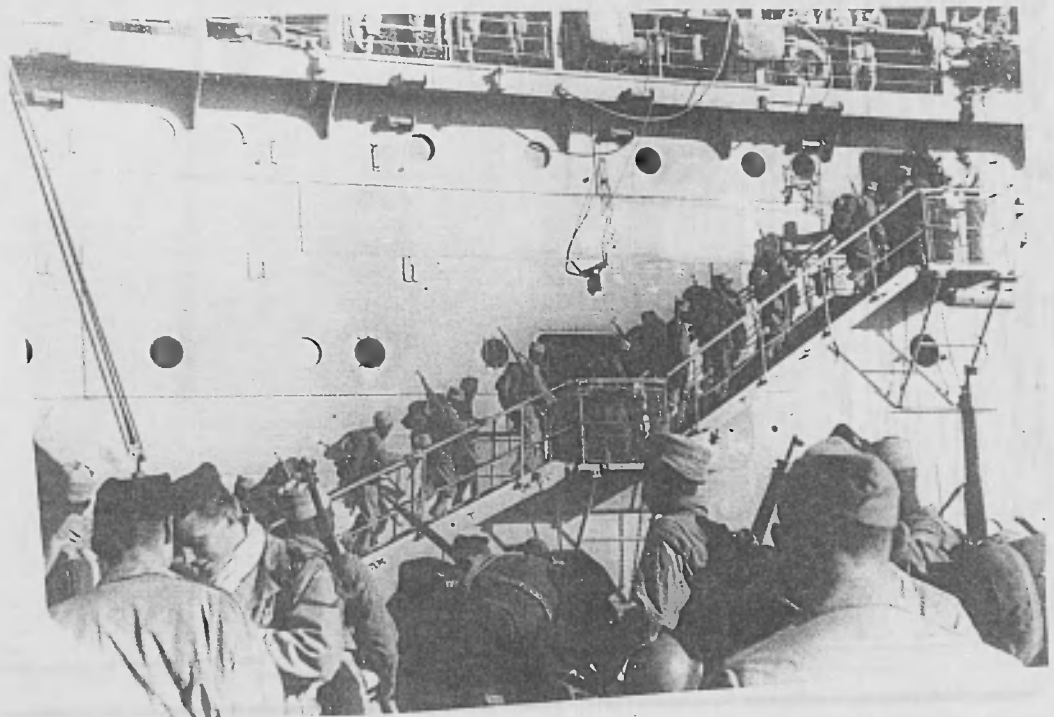
L'attelage se fait rapidement.

La photo est une de celles de mon commandant de Groupe, Paul Jonas. J'étais à côté de lui quand il l'a prise.

FIN DU PROLOGUE



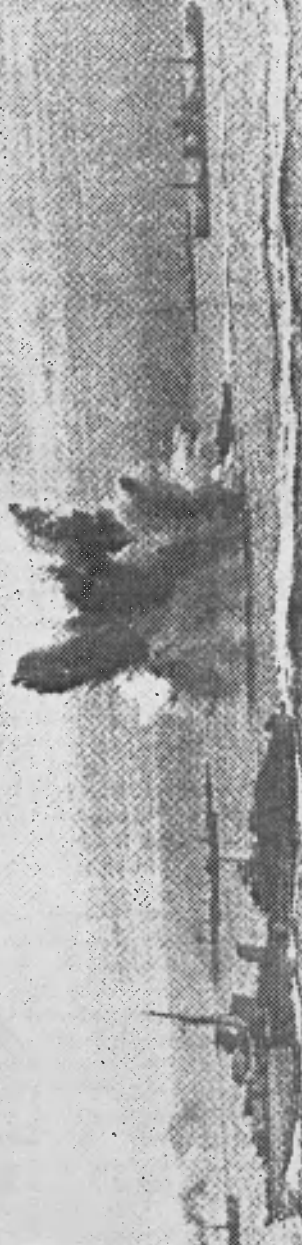
Dernière inspection des paquetages au bivouac d'Hippône, avant l'embarquement à Bône (Annaba) pour l'Italie.



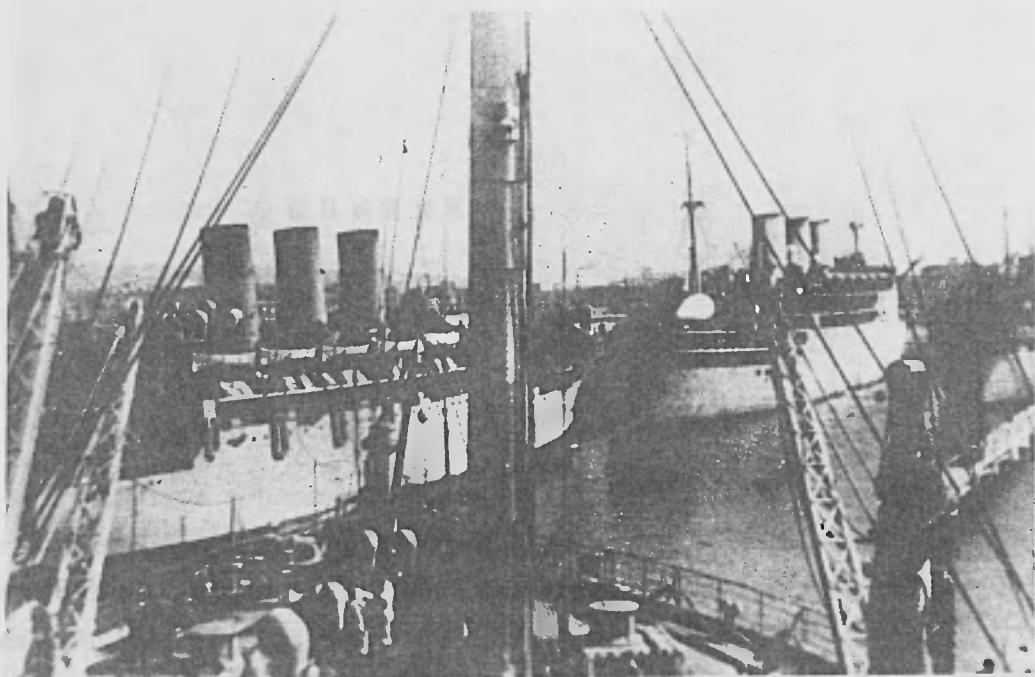
Embarquement à Bône du 2ème Groupe, le 18 avril 1944, sur le paquebot transport de troupes "Ranchi", des P. & O.

(Photos Jonas)

THE CONVOY GOES THROUGH.



Explosion sous-marine en convoi



20 Avril 1944: Naples. Le "Ranchi" manoeuvre pour accoster.



Id.: Débarquement du 2ème Groupe; ici la Section d'Ori-
entation de l'Etat-major du Groupe, avec en tête son
chef, le Lt. Hérenger (noter les casques "soup plate"
britanniques seuls admis dans la 1ère D.F.L.)

(Photos Jonas)

GUERRE

Montée en ligne

Notre matériel ayant navigué séparément, nous formons d'abord une vulgaire troupe à pied pour traverser Naples (les quartiers du port sont très atteints par des bombardements répétés). Nous sommes sans arme mais chacun porte en bandoulière son masque à gaz (On les conservera jusqu'après le débarquement en France, par la suite le commandement fermera un peu les yeux sur leur disparition ...) Hors de la ville, des camions nous transportent à une dizaine de kilomètres au nord, passé le gros bourg d'Albanova, nous débarquant, suivant des fléchages précis près d'Aversa, dans des champs qui s'étendent dans tous les sens, à perte de vue : champs réellement, mais plantés à intervalles réguliers de grands peupliers, entre lesquels, à quelque six mètres du sol, on a fait pousser des vignes grimpantes qui forment de larges festons verdoyants, continus. Dans ce décor accueillant, nous passons une première nuit inconfortable. Rougé, moi et nos deux capitaines couchés sur une vaste toile de tente qu'on n'a pas pu monter, faute de piquets ... Nous nous réveillons couverts de rosée. Dans la nuit, éclairs sur l'horizon, au nord; on n'entend rien, mais on sait: c'est le front.

Le lendemain, 21 Avril, l'installation s'arrange avec l'arrivée de tout notre matériel, on jalonne des pistes pour la circulation, cette immensité paysagée devient une sorte de ville à la campagne, bref un campement. On fait des visites aux voisins, Rougé rapporte qu'il a vu notre ami fantassin Middleton, logé dans une ferme voisine où il a mis la main sur un piano, et donne des récitals à des grappes de filles du crû, extasiées. Ce soir là, embrasement de DCA sur Naples, qui reçoit des bombes allemandes. Un avion est pris dans un faisceau de projecteurs qui ne le lâchent plus, malgré des acrobaties de toute sorte, et les tirs de balles traçantes s'accumulent autour de lui ... il arrive cependant à échapper.

La vie se stabilise dans ce campement jusqu'au 2 Mai. Ce jour là je suis désigné pour le compte de la 5ème batterie, pour accompagner notre commandant de groupe JONAS, qui opère comme ses trois collègues une reconnaissance de nos futures positions de combat. C'est une petite colonne de jeeps qui reprend la route vers le nord, pour arriver après le village de Mignano à une ligne d'escarpements où nous débarquons de nos véhicules, tout près d'une sorte de col dans la crête.

De l'autre côté, nous dominons une très grande longueur de la vallée du Garigliano qui est la ligne de front depuis avant l'hiver. Vision impressionnante : en face de nous, le terrain remonte de l'autre rive à plusieurs centaines de mètres de haut, sur toute l'étendue visible : tout ce terrain est occupé par les Allemands, qui en ont fait une défense redoutée : la "ligne Gustav". A gauche, des nappes de fumée artificielle épaisse couvrent sans interruption la rive "amie" et le fleuve : c'est un secteur de notre Division, où visiblement, on fait des choses qu'on ne veut pas laisser voir d'en face : on construit le pont de bateaux sur lequel passera toute l'offensive ; dispositif crucial, qui fut baptisé le pont du Tigre. A droite, en remontant le cours du Garigliano, c'est une campagne à perte de vue, verdoyante, semée de villages, mais là et à nos pieds les villages sont en ruines, et tout semble mort : le pays entier est mort. Instinctivement on retient son souffle, on marche en silence, suivant un large sentier qui descend en biais vers la droite, et vers un village à flanc de coteau, misérable, abandonné et à l'état de décombres, Cocuruzzo.

Et pendant que je dévore des yeux ce paysage traitreusement calme, une sorte de chou-fleur blanc s'épanouit lentement près du fleuve, loin et en bas devant moi, et après quelques secondes la déflagration, grave et sourde, arrive sur nous. C'est un tir de réglage allemand : la première explosion de projectile que je vois autrement que dans les écoles. Finie, l'école ... "No Sir, we have had plenty of exercise !!!(1)"

Notre petit groupe traverse le village, où je vois un tirailleur africain en train de fourrager dans une maison éventrée : pas beau, ça. Et nous arrivons à une sorte de ressaut du relief, encore très haut au-dessus du fond de vallée, mais protégé de la vue adverse par un mouvement de terrain d'une vingtaine de mètres de haut, sur une grande longueur : emplacement idéal pour des canons. Jonas distribue les emplacements des batteries, on plante quelques piquets de repérage.

Je reviendrai peu après avec toute la batterie dont je laisse les canons près de Mignano derrière la crête en question, pour continuer avec un fort détachement, à pied ; chaque détachement de batterie va préparer les positions avant l'arrivée des munitions et des canons. Nous creusons des emplacements pour ceux-ci, édifiant en demi-cercle d'épais murs de sacs de terre et couvrant le tout de vastes filets de camouflage. Pendant la nuit, la vallée s'emplit d'un vacarme inquiétant derrière et au-dessus de nous : ce sont des bulldozers qui créent de toutes pièces des pistes depuis le col vers tous les emplacements (dont le nôtre) pour l'arrivée imminente du matériel. J'imagine sans peine que les Allemands sont à l'écoute à peu de distance. Réagiront-ils ? Non. Pas cette fois.

(1) voir ci-dessus : arrivée à Londres

Je suis chargé, un soir, dans cette courte période, de relever la position exacte du futur observatoire de mon capitaine et d'en porter la position exacte au Colonel de Champrosay, que je n'ai plus revu depuis mon incident tunisien. Sa tente de commandement est plantée pratiquement au col, il y règne une activité vive et efficace : je n'aurai que quelques mots à dire en laissant mon pli. Champrosay m'a reconnu, mais tout se passe comme si nous n'avions eu que des contacts normaux de service. En sortant de la tente, je pense que les chefs de guerre ont commandé à peu près dans les mêmes décors, depuis des siècles.

Les pistes faites, le soir suivant un ronronnement de moteurs s'enfle, venant des hauteurs, et nous voyons sortir de l'obscurité des camions surchargés de caisses de munitions, il en arrive encore et encore, et nous formons des empilements de ces caisses, qui ébahissent même les anciens du régiment.

De nuit aussi arrivent "nos pièces", attelées derrière leurs camions GMC, descendant au pas avec des sous-officiers à pied devant chaque camion, guidant les conducteurs (nos conducteurs sont des as, ils sont rois dans le tout-terrain). A la fin de la nuit, Champrosay, infatigable, vient inspecter chaque batterie.

Enfin, tout le processus le plus complet d'une installation parfaite se parachève : lignes téléphoniques, communications doublées par radio, visite du médecin du Groupe dont l'ambulance restera toujours toute proche, réunions d'officiers pour prises de consignes. Et commence l'accoutumance aux rations de guerres américaines, admirablement étudiées mais un peu monotones ... les rations C, qu'on peut à la rigueur manger froides (le prototype étant la boîte de "Meat and Beans", une sorte de cassoulet made in U.S.A.).

Et le 11 Mai, au matin, Turmel, un sympathique aspirant de l'Etat-Major du Groupe, convoque tous les lieutenants de tir (dont je suis) pour leur remettre un document considérable, où sont inscrites une quantité de coordonnées de tirs différents devant se succéder les uns automatiquement, d'autres sur ordre, à partir d'une heure "H" qui reste seule à connaître. Nous étudions ce document avec les adjudants et sous-officiers ; j'ai naturellement des cartes d'Etat-Major (américaines) de tout le secteur, admirablement précises, et tout un attirail personnel me facilitant la transformation d'un ordre de tir sur un point donné en ordres d'exécution pour chaque canon, selon beaucoup de données : direction, distance, altitude, vitesse et direction du vent, (température de l'air) etc ...

Dans la journée, un de nos jeunes qui était allé explorer un peu plus bas dans les pentes nous ramène deux soldats allemands qu'il a trouvés à moins de trois cents mètres de nos positions ! Heureusement que c'étaient des candidats à la reddition ! Mais cela nous donne des idées sur ce que pourrait être un coup de main ennemi à travers le Garigliano. Nous nous étonnons que deux soldats en feldgrau aient pu faire plus d'un kilomètre à partir du fleuve sans avoir été vus par les fantassins ... car tout de même, nous pensons qu'ils sont devant nous, plus bas ...

On déballe des obus, des cartouches d'obus, en quantité, auprès de chaque pièce; le plan de tir représente une sérieuse consommation. Ultime convocation pour apprendre que l'heure H sera 23 heures.

GUERRE EN ITALIE

Peu avant 23 heures, tout est prêt, tout le monde est grave, tendu, il y a une sorte de super silence, les canons sont chargés, pointés sur le premier objectif A 23 heures, l'ordre passe par téléphone (nous sommes à l'écoute en permanence).

Je le relaie, en criant - "Feu !" et au même moment, une fraction de seconde avant que partent nos quatre premiers obus, j'entends passer en sifflant, très haut dans le ciel, des obus qui viennent, par dessus la haute crête devant laquelle nous sommes installés, de très loin à l'arrière ...

Et dans la fraction de seconde suivante, le bruit de mes quatre canons est noyé dans un tonnerre de fin du monde : quelque deux mille sept cents canons ont tiré en même temps d'un bout à l'autre de l'horizon, le ciel s'emplit de lueurs de départ, et peu à peu de fumée qui nous recouvre, qui remplit nos poumons, cependant que nous tirons, tirons, tirons à toute allure des centaines et des centaines d'obus, sur les points préétablis de notre plan, et que nous vivons la bouche ouverte pour ne pas avoir les tympans crevés, et qu'il n'y a pas une seconde d'arrêt, moi suivant mon plan et hurlant mes ordres dans le fracas inimaginable ambiant, relayé à la voix par les deux adjudants ; ou vérifiant un point sur ma carte ou recevant des ordres nouveaux par téléphone. Des heures, la nuit entière passent ainsi, et toute la journée du 12 et la nuit encore, et on nous ravitaille en munitions sans cesse, et les gens ont les yeux rouges de fumée de poudre et d'insomnie, et les membres gourds de porter sans cesse de nouvelles caisses, de nouveaux obus, et lentement, lentement, je vois se matérialiser le commencement de l'avance de notre infanterie par des tirs

plus éloignés, quoique par moments on revienne en arrière comme si les Allemands reprenaient du terrain perdu. En face de nous, dominant le fouillis de reliefs tourmentés de ce morceau d'Apennins, il y a plusieurs sommets principaux, dont le Monte Maio, Faito, Rotondo et le Monte Girolamo. La troisième nuit, alors que la batterie exécute une longue série de tirs déterminés d'avance, je n'y tiens plus et j'escalade les 20 mètres de butte qui nous masquent, les canons tirant (haut !) au-dessus de moi; arrivé en haut, j'ai une vision d'une sombre et terrible fascination : les monts en question sont en feu, ils sont rouges et la fumée de toutes les explosions qui les écrasent forme sur l'ensemble un nuage éclairé par la fournaise du sol : on dirait un énorme volcan en éruption. Mais ce n'est pas tout : je vois l'équivalent sur tout l'horizon, et si possible davantage à l'extrême de ma vue dans la vallée à droite : pas de doute, c'est Cassino, enjeu de combats dramatiques tout l'hiver passé, qui reçoit une pluie de feu infernale. Alors je vois la dimension de cette opération, une offensive générale interalliée pour enfoncer le front sur toute sa largeur : Américains à l'Ouest, Français à leur droite, puis Anglais, Canadiens et Polonais, jusqu'à l'Adriatique.

Et bien sûr, c'était ça, et loin au-dessus de nous il y avait notre général Brosset, et au-dessus de lui le commandant en chef français, général Juin, et plus haut les généraux d'Armée, Clark commandant la 5ème Armée américaine depuis la mer à gauche, jusqu'à notre droite, et au-delà Montgomery commandant la 8ème Armée britannique, victorieuse de Rommel en Afrique ; et au-dessus de ces gens là un général en chef pour tout le front italien, l'Anglais Sir Maitland WILSON et encore plus haut

Mais cela nous ne le savions guère ou pas du tout, au-delà des noms de Juin et de Clark (que je ne devais jamais apercevoir).

Dès le 13, nos blindés avançaient le long de Garigliano sur la rive d'en face. Deux pauvres villages, San Andrea et San Apollinare, jalonnaient leur route en remontant la vallée.

Nous devons suivre cette route deux jours plus tard, après avoir piétiné dans un encombrement énorme de véhicules, attendant leur tour pour franchir le Garigliano

sur l'unique pont jeté par le Génie sur la rivière, et surnommé "Pont du Tigre". La circulation était cependant admirablement orchestrée et ce n'est que l'étroitesse des routes qui ralentissait l'écoulement des masses de véhicules des divisions qui avaient à entreprendre la poursuite.

C'est pas à pas que nous remontions vers San Andrea, puis San Apollinare, dont il ne restait que des pans de mur éclaboussés d'éclats.

Entre les deux villages, je vis pour la première fois un soldat allemand mort. Il était étendu à même l'accotement sur notre droite, et contre mon espérance, mon véhicule, où j'étais à droite du conducteur, s'arrêta longuement à son niveau. Il avait la face tournée vers le ciel, une affreuse blessure à la tête, et une lèvre arrachée lui donnait un rictus terrifiant. Il était roux, avec des sourcils roux, mais tout le reste, visage, mains, uniforme, était vert ...ou plutôt non, gris : c'est cela, je découvrais en même temps que nous voguions, depuis la traversée du fleuve, noyés dans une poussière grise, impalpable, couvrant tout, s'infiltrant partout : poussière de routes en terre, malaxée et brassée par des milliers de roues et de chenilles, relancées par les tuyaux d'échappement, dans la chaleur d'un printemps brûlant et sans nuage. Ce mort était une statue couchée de poudre grise à un mètre de mon marchepied.

Ce gris recouvrait tout ce qui entourait les routes d'Italie où nous avons cheminé pendant des semaines : haies, feuillages d'arbres, fils téléphoniques lancés en paquets d'arbre en arbre, véhicules, combattants, et bien sûr, les malheureux corps des victimes, les chars éventrés, les canons antichars allemands culbutés dans les fossés et les cratères d'obus.

Après San Apollinare, nous arrivions à un élargissement de la vallée ; en fait le confluent du Garigliano, venant de Cassino, avec un affluent le Liri, qui ouvrait sa vallée vers le nord, vers la poursuite des Allemands, déjà bien entreprise, et plus loin, vers Rome.

Pour l'instant, j'avais ordre d'évacuer la route, immédiatement. Devant moi, un vaste, vaste pré, couvert d'herbes folles et de fleurs (marguerites, coquelicots en masse) jusqu'à hauteur de ceinture. Bien sûr, rien n'avait pu être cultivé depuis l'automne... Pour guider ma batterie (une quinzaine de véhicules, dont huit lourds camions attelés de canons ou de grandes remorques), je marche dans ces hautes herbes où on ne voit rien du sol devant soi, tâtant le terrain pour m'assurer qu'il n'y ait pas de trou important. Et je me dis : c'est si près de la rivière, qui a été le front pendant six à huit mois ! ça pourrait bien être même ici ! et si c'est miné, je saute ; si c'est miné, je saute Et d'avancer en même temps, décrivant un immense

cercle que suivaient derrière moi mes quelques quinze véhicules, pour les replacer l'avant vers la route.

Je n'ai pas sauté, ni personne. Il y avait pourtant d'autres endroits de ce front si récemment percé où les Allemands avaient déployé bien des engins de défense meurtriers : réseaux de barbelés dans les pentes, lance-flammes fixes enterrés qui crachaient du feu sur les assaillants, mines aussi, bien sûr, que les spécialistes du déminage essayaient de détecter avec des appareils portatifs munis d'écouteurs ... Pourquoi ne pas le dire tout de suite : l'artillerie, la plupart du temps, c'était beaucoup moins dangereux, bien sûr, que les chars et surtout l'infanterie. Mais même en temps d'offensive, ceux qui tenaient les postes d'observatoires étaient très exposés, ainsi que ceux chargés de réparer les lignes téléphoniques. Je ne détaillerai pas ici ces pertes, mais je citerai un seul fait : sur douze capitaines commandant nos douze batteries, quatre furent tués en Italie (3 étaient des X), et au moins un autre fut blessé : tous en position d'observateurs à l'avant

A ma 5ème batterie, la fonction d'observateur était tenue, en pool par Benoist, notre capitaine, et par Louboutin (alors aspirant). Heureusement, ils sortirent de cette campagne indemnes tous deux.

A la quatrième batterie toujours très voisine, c'était Francis Rougé qui opérait aux côtés du Capitaine Morlon. Morlon avait pour ses deux jeunes lieutenants une affection évidente, née de l'ancienneté de ses liens avec l'un (Michel Faul, mon contemporain, engagé de 1940) et par le souvenir précieux de sa camaraderie de combat avec le frère aîné de l'autre (Pierre Rougé, co-auteur du ralliement de l'Afrique Equatoriale avec Morlon lui-même et quelques autres, puis tué devant Damas en 1941).

A la troisième batterie (j'ai dit déjà que notre 2ème Groupe avait les batteries n°3, 4, 5 par un accident historique) mon homologue était Laurent Ravix (contemporain aussi, engagé de 1940 aussi).

Michel Faul et Laurent Ravix, combattants de Bir Hakeim, étaient deux des parcelles vivantes de la légende du régiment. Je ne voyais guère Ravix dans les débuts mais sa légende personnelle s'accompagnait d'une réputation de cabochard qui rendait son abord peut-être plus difficile. Nous allions faire connaissance sous peu.

Le rôle d'"observateur" était devenu, avec la leçon des campagnes précédentes, un rôle double ; l'observation directe du front mais surtout la liaison intime avec les bataillons d'infanterie, chaque bataillon étant accompagné d'un officier d'une batterie déterminée. En général, les batteries du 2ème Groupe étaient en appui des bataillons de la 2ème brigade (il y avait beaucoup de variantes).

La route reprise, par San Giorgio, autre village écroulé et désert, nous tournons à angle droit vers la gauche (le Nord-Ouest), avec toujours ce décor saupoudré de gris jusqu'à dix mètres en l'air, une route effondrée, des arrêts brusques ; une colonne de véhicules finit généralement par marcher en accordéon, avec des moments de rattrapage fou et d'autres d'arrêts en catastrophe la fatigue aidant. Nous sommes en train de remonter la vallée de Liri, laissant sur notre droite le Garigliano, qui continuait la ligne Gustav jusqu'au delà de Cassino. Dans les champs et les vignes à gauche de cette route, nous prenons en trois jours plusieurs positions de tir successives, déployant toujours les filets de camouflage des canons et munitions, cachant les véhicules au mieux sous les épaisses frondaisons voisines, abattant parfois un ou deux arbres qui pourraient se trouver dans la trajectoire de nos obus à leur départ, selon la direction de l'intervention. Nous continuons à tirer beaucoup. Je dispose d'une petite tente basse dans laquelle Faman Diaora installe le soir et remballé le matin mon lit extra-surbaissé de montants d'aluminium et de toile tendue. - "Café, mo'dieu t'nan ?" me dit-il au matin quand la nuit a été calme, en écartant les toiles d'extrémité de la tente pour présenter mon quart en tôle émaillée, fumant devant sa figure respirant l'innocence enfantine et la confiance dévouée. Dans le même temps on se réveille dans chaque grande gaitoune abritant les servants d'une même pièce avec leur chef, un sous-officier. A la 2ème pièce il y a, parmi plusieurs jeunes métropolitains, un titi parisien achevé, toujours debout le premier, il sort ébouriffé et poitrine au vent pour s'étirer et crie invariablement : "la justice sociale !" A ce signal, tout le monde se remue et la vie reprend ...

Nous avons conservé de l'ancien matériel "British", outre les casques "soup plate", un micro et deux grands hauts-parleurs, reliés par fils, qui facilitent la transmission des ordres aux deux chefs de section, Lespèce et Briquet, qui sont souvent à quarante mètres à ma gauche et à ma droite. Mon compas de marine, à bain d'huile, toujours dans une poche, me permet d'orienter les tubes de mes 4 canons à un demi degré près dès leur décrochage des tracteurs, ce qui raccourcit des deux tiers la mise en direction finale. C'est très souvent nous qui passons sur le réseau radio, les premiers le signal ; "Batterie prête" attendu par le commandement. Les secondes comptent toujours.

Un peu après San Giorgio, lors d'un mouvement en avant vers 11 heures du soir, nous restons immobilisés, tout près du Liri, pendant un temps qui me paraît long, ... car on nous a prévenu que de l'autre côté, les Canadiens de la VIIIème Armée n'ont pas encore avancé et que nous sommes en avance d'un bon kilomètre sur leurs premières lignes. C'est donc terrain ennemi tout à côté, et on a fait une impasse hardie (mais

on en fait toujours à la guerre) sur une contre-attaque de flanc. Nous avons malgré tout des mitrailleuses lourdes et des fusils pour ce cas là. Les chauffeurs sont remarquables, car nous roulons tous feux éteints, avec le plus faible possible des susurrements de moteurs. Malgré toutes précautions, notre 4ème pièce tamponne la 3ème et on doit l'abandonner avec ses hommes en armes, trois heures durant sur ce parcours exposé. D'embouteillage en embouteillage, nous atteignons notre première position depuis l'offensive, à 5 heures du matin, n'ayant avancé que de huit kilomètres.

Sur cette position là, nous avons encore juste derrière nous une concentration d'artillerie lourde : le fracas de ses départs est assourdissant.

Nous voyons devant et un peu à droite le Monte Cairo (1600 m) attaqué de la gauche par les Canadiens (revenus !) et de la droite par les Polonais, tout récents vainqueurs de Cassino. Vers 7 heures la 4ème pièce rejoint.

Nous restons là deux jours et demi puis un nouveau bond nous mène au nord-est d'Espéria, au pied du Monte d'Oro ; nouvelle prairie, beaucoup de fleurs, odeur chaude du foin ; pas loin, des abris abandonnés, de petits dépôts de munitions, deux ou trois mitrailleuses, et un Allemand qu'on est en train d'enterrer, à cent mètres. Nous participons à un nouveau déluge d'artillerie, tirs de nuit ; la Division attaque Pontecorvo. Le capitaine Benoist, à un observatoire, reçoit sans être blessé une pluie de tirs de mortier allemand. Notre ravitaillement étant trop monotone, - avec ces boîtes de conserves U.S.- des chapardages inévitables s'organisent sur lesquels il faut bien fermer les yeux. Une des grosses prises est un beau cochon gras, que ses "chasseurs" viennent enfermer vivant dans le camion "cuisine", où voyage, avec son matériel, notre cuistot Issa, un grand musulman Somalien de Djibouti. Sacrilège pour Issa, qui se terre à un bout du camion et repousse l'animal à coups de pied quand celui-ci, pourtant attaché, glisse sur le plancher vers lui selon les cahots de la route ...

La nuit du 20 au 21, plusieurs alertes aériennes, grosse intervention de DCA alliée autour de nous, bombardement aérien, heureusement éloigné. Le 21, ma batterie avance en tête, rejointe par le reste du Groupe sur la nouvelle position le lendemain seulement. Benoist est en observation aux fenêtres du monastère (de Capucins ?) Monte Capuccini, où son collègue, Rivié, commandant la 3ème batterie, est blessé. Du fait

de notre position avancée, nous recevons nos ordres (par radio) directement du P.C. du régiment, et il me revient de retransmettre les ordres de tir aux batteries voisines - heureux d'apprendre en retour que ces tirs (au nord de Pontecorvo) sont tombés juste. Par la suite, activité décriée, peut-être par suite de liaisons défectueuses avec l'infanterie (deux autres de nos groupes, situés pas loin, paraissent tirer bien davantage).

Le 25 nous apprenons que la tête de pont américaine d'Anzio, encerclée depuis des mois dans les Marais Pontins très en avant du front, a été rejointe par les Américains de notre flanc gauche, tandis que devant nous une autre division du Corps Expéditionnaire Français, la 3ème D.I.A. (Division d'Infanterie Algérienne) a fait sa jonction avec les Canadiens venant de la droite. La 1ère D.F.L. a été fort à l'ouvrage, ses pertes sont sensibles et on a apparemment choisi de la mettre brièvement en réserve.

Le 27, un dépôt de munitions de la 3ème batterie, à 400 m de nous et de l'autre côté d'une colline, prend feu. Obus et douilles explosent de minute en minute. Le commandant Jonas et plusieurs des officiers de son état major de groupe se joignent au personnel de cette batterie pour transporter le maximum de munitions restantes ; il y a un mort et un blessé. La 4ème batterie, elle, a eu un de ses pointeurs tué par l'explosion d'un de ses obus au départ, dans un arbre. Ma position de batterie a reçu de son côté des tirs de mortier, heureusement à 200 m des canons, sur la position de stationnement des tracteurs, et sans dégât.

Le 26, l'activité étant au plus bas, j'avais escaladé le Monte Santa Maria au pied duquel nous sommes déployés, et je vois Pontecorvo, en ruines au bord du Liri, et le front loin au-delà, marqué par des explosions espacées.

Le 28, Benoist me "permet" d'aller voir en avant ce qui se passe au Monte Leucio, assez au-delà de Pontecorvo. Arrivé là je vois que le front est déjà loin à l'ouest, je pose quelques questions à un capitaine de la 3ème D.I.A., en traversant le village de Pico, ce qui m'incite à pousser jusqu'à Pastena et de grimper sur une autre bosse, le Monte Solo, d'où on découvre le front réel dans la plaine, devant le village suivant de Pofi. On voit 20 km de profondeur de plaine et sur une grande largeur, jusque vers Frosinone cachée dans la buée. Enormes explosions d'artillerie lourde dans Pofi et autour, subites colonnes de fumée sombre, hautes de cent mètres et plus, qui développent leurs sinistres champignons mouvants.

Puis traversant la plaine, je regrimpe sur une cote 334 qui domine Falvaterra. De Postena montent sans arrêt vers l'avant chars, artillerie et ravitaillements. Devant Falvaterra, des Marocains (le CEF comportait deux Divisions marocaines(1)) observent du haut d'un piton. Le bataillon voisin du leur a avancé de 10 kilomètres en un jour, via Ceprano. Tout autour, cratères sur les rochers, quelques tombes fraîches avec des casques allemands, beaucoup de mouches ... Retour avec de l'essence donnée par un échelon du Train de la 3ème D.I.A.. Sur ma route, des chars allemands Panther, des 105 courts allemands, et encore des 50 mm antichars.

Je note des "impressions diverses".

Pour moi, je me sens plus au courant du "travail" mais constate encore une certaine ignorance des "secrets de la vie militaire" (surtout détenus par les sous-officiers de carrière !). Entre hommes de troupe, camaraderies évidentes et sincères. Les "indigènes" s'entendent très bien malgré la diversité des ethnies. Ils ne communiquent le plus souvent qu'en français approximatif (le "petit nègre"). L'un d'eux, sénégalais, Demba Sow, écrit un français convenable. Plusieurs jeunes "soudanais" (maliens donc) apprennent ensemble à lire en français dans des "Livres de l'Ecolier Noir" tout chiffonnés, qu'ils ont conservés précieusement dans leurs paquetages. Pour moi c'est extrêmement touchant.

Entre officiers, la camaraderie que je constate comme la plus ouverte et la plus dénuée de réserves mentales est celle qui règne entre lieutenants, sous-lieutenants et aspirants. Au niveau au-dessus, on se marque davantage, on s'est connu longtemps dans des circonstances diverses, et il y a pas mal de remarques pointues à côté de camaraderies solides : il semble y avoir aussi un endurcissement sensible vis à vis des pertes : blessés et morts (Hélas !) .. Je n'en suis pas encore là. Justement, je viens d'apprendre la mort de deux excellents camarades fantassins, aspirants de la dernière promotion FFL de Ribbesford connus depuis Camberley. Jehanne (ami intime de Middleton) et Lemarinel.

Le 29 au soir remise en mouvement. Longue étape de nuit, commençant par la vision de Pontecorvo détruit, dans un demi-clair de lune. Puis Pico, Lenola, Vallecorsa, Amasena. Vers 3 heures du matin mise en batterie dans un champ, au milieu d'une foule de canons lourds (155 long). Le long de la route, odeurs de putréfaction,

(1) la 2ème Division d'Infanterie et la 4ème Division de Montagne, plus les "Tabors"

on voit les formes de plusieurs chevaux. On croise des civils, hommes et femmes qui fuient vers nos arrières avec de pauvres ballots à la main. Au moment de mettre en batterie, survol d'avions allemands et tirs lointains de DCA. Nous manquons de place, la lune s'est couchée et dans le noir un de nos camions écrase la jambe d'un canonnier qui s'était endormi de fatigue, isolément et à découvert.

Le 30, réveil avant 6 heures. A huit heures on nous fait tirer sur un piton qui est en pleine vue à 10 kilomètres. De grosses colonnes défilent tout près : chars chasseurs de chars ("tank-destroyers") infanterie portée, etc ..

Dans l'après-midi nouveau bond en avant au nord de Prossedi. Très beau temps, vue splendide. En réponse à nos tirs, pour une fois l'artillerie allemande semble nous avoir trouvés. Elle tire sur un passage déjà presque effondré de la route à 1 km derrière nous puis raccourcit son tir : un obus tombe tout près à notre droite sans éclater, un autre éclate au milieu de la 4ème batterie sans blesser personne. Les sifflements des arrivées sont tout de même très désagréables. Nous participons dans la nuit à un gros tir d'encagement d'un sommet tenu par notre infanterie, et qui subit une contre-attaque allemande.

Tout cela a été demandé au 1er R.A. en soutien d'unités d'infanterie des Divisions voisines, pendant que la nôtre a été mise au repos. Maintenant on nous laisse à notre tour souffler : le 31 et le 1er juin, inaction.

Le Capitaine Morlon a noté que le 1er R.A. a tiré 120 000 obus du 11 au 31 Mai. Or il comprend 12 batteries (4, équipées de canons lourds, ont dû tirer proportionnellement moins). On peut donc estimer à 10 000 le nombre d'obus que j'ai fait tirer dans cette période. A 11 kg par obus, cela fait 110 tonnes de munitions...

Le 2 juin on signale du vin laissé par les Allemands (?) à Patricia; Louboutin et moi y courons en jeep. Le site, une éminence au milieu d'une très large vallée agricole, est magnifique. Le village là-haut est intact ... ça fait bizarre ... on y entre sous une antique porte en maçonnerie ocre, mais devant le château, il y a un grouillement de militaires français et américains armés de jerricanes. Le Capitaine Wybot (6ème batterie, 3ème Groupe) a remarqué ici une citerne de 1500 litres (allemande, récupérée paraît-il en Tunisie !) et doit la défendre contre deux soldats

U.S. qui veulent lui expliquer que le matériel allemand revient d'office à l'armée américaine et que quand on est habillé et armé par les Américains il ne faut pas essayer de jouer aux "big boys". Je suis sur le point de me jeter dans la bagarre, mais un capitaine américain survient providentiellement et l'incident est clos.

Le 4 juin, départ à l'aube, direction nord-ouest - celle de la vallée et de Rome-fausse mise en batterie près de Segni, redémarrage, on longe Valmontone dans une cohue terrible, les civils mendient de la nourriture, se battent pour quelques cigarettes sur notre passage. Après des crochets inutiles vers des positions qui se révèlent inutilisables (pentes), mise en batterie le long même de notre route près de Palestrina. Au matin du 5, à l'aube, direction ouest et nouvelle position près d'un petit pont. On nous commande des tirs curieusement variés entre 7 km et 1 km de distance seulement ! Dans l'après-midi, défilé inouï, à quelques mètres, de chars Sherman, de tank destroyers et de canons automoteurs chenillés se dirigeant vers Rome, qui serait tombé hier, 4 juin (1). Le soir nous allons vers le nord à quelques kilomètres de Tivoli, où nous mettons en batterie une fois de plus, par clair de lune, avec une bonne falaise devant nous (au nord). Cette fois, nous savons que nous appuyons à nouveau un de nos propres bataillons, le B.M.5. Nous tirons à moins de 3 km et entendons les mitrailleuses de notre position.

A côté de nous il y a encore un cadavre allemand, que nous enterrons. Il devait avoir des jumelles dans les mains, mais elles ont disparu. C'est un éclat d'obus qui l'a tué. Il s'appelait Joseph Voss, brigadier d'artillerie ; il avait 20 ans ; en avril il avait été chez lui, à Munich ; ses titres de permission sont là. A la tombée de la nuit, nous recevons soudain ordre de tirer à à peine plus d'1 kilomètre presque derrière nous. Je vérifie l'ordre sur le champ car il ne s'agit pas de traîner une seconde si c'est bien ça et pourtant ...! je n'en crois pas mes oreilles. Le tir est

(1) c'était exact

(2) je renonce à raconter l'historique, très attachant, des unités de la 1ère DFL, les B.M. (bataillons de marche) étaient formés suivant les règlements de l'armée coloniale d'avant guerre.

exécuté, je commence à me concerter avec les deux adjudants, Lespèce et Briquet, pour une éventuelle mise en autodéfense. Mais l'alerte en restera là.

Le 6 vers 9 heures du matin, sur notre réseau radio, quelqu'un hurle la fantastique nouvelle : les Alliés ont débarqué tout à l'heure en Normandie. On se le crie d'un bout à l'autre du champ : c'est un éclatement d'enthousiasme : aux quatre coins de notre champ, nous chantons tous spontanément la Marseillaise. C'est fou.

Et à l'horizon nord-ouest, au bout d'une plaine en légère déclivité, nous apercevons maintenant Rome, et au-dessus des toits, le dôme caractéristique du Vatican.

(Par la suite je sus que deux épisodes de combat extrêmement âpres avaient eu lieu devant Tivoli et dans le site romain de la Villa Hadriana, un des joyaux des environs de Rome).

Toute la journée défilent sur la route derrière nous des unités blindées et motorisées anglaises, françaises et une brigade de la Légion Juive constituée au sein de l'armée anglaise avec des volontaires de Palestine, qui font flotter un fanion bleu ciel et blanc les couleurs du futur Etat d'Israël.

Après la guerre, j'ai su que c'était déjà une unité de la Jewish Légion que la 1ère Brigade Française libre du Général Koenig avait été relever, en prenant position en Mai 1942 à Bir Hakeim. Cette fraternité d'armes explique que le Général Koenig ait longtemps présidé, à Paris, le Comité France Israël ; il siégeait dans l'immeuble où la Cie des Freins Westinghouse avait ses bureaux, 18 rue Volney, près de l'Opéra. J'y ai parlé plusieurs fois avec le général Koenig, et lui ai rapporté cette rencontre supplémentaire italienne, qu'il ne connaissait pas(1).

Le soir du 6, une unité⁽²⁾ d'artillerie lourde s'installe près de nous : je peux donner à son capitaine un point exact sur la carte et une mise en direction précise pour ses tubes.

Le 7 au matin, Guy Louboutin fait partie d'un détachement (un officier par batterie) autorisé à aller voir comment ça se passe à Rome. Revenu, il raconte qu'il y a là bas à manger, et même à acheter (cher !), - que tout le monde s'accroche aux Français dans la rue et se découvre un parent français ou vivant en France ... Le grand amour, quoi !

(1) Le général BROSSET lui avait succédé, en Tunisie

(2) britannique

Benoist qui est presque tout le temps en position d'observateur auprès de l'infanterie, réapparaît, et c'est l'accalmie : Tivoli est pris, nous sommes hors de portée de tir. Pourtant cette nuit encore nous avons été harcelés par le hululement de tirs allemands de 88, le canon standard (et redoutable) de leur artillerie de campagne.

Nous empruntons un poste à ondes courtes et entendons Radio Monte-Carlo, Londres et Alger, épiant les nouvelles du nouveau front.

Le 8, on nous distribue des cartes couvrant toute une région au nord-ouest de Rome. J'ai reçu un "airgraph" d'Etienne daté du 19 Mai, de Londres ; il dit que nos parents savent que je suis passé en Afrique du Nord.

Anecdote :

L'autre jour, Amasi, l'ordonnance noire (Ethnie Peul, très réservé, collier de barbe) du capitaine Morlon, est interrogé, durant son service à table.

-"Combien ça fait, un mouton et deux moutons ?" Un temps, Amasi fait deux pas comme pour s'en aller, revient et dit, d'un air fûté : "Ca fait douze pattes !"

Je pose la même question à Faman Diaora le lendemain, mais sans résultat. Ca ne fait rien, je l'aime bien quand même

Le 9 à midi, nous repartons en poursuite, je prends enfin résolument le volant de mon véhicule, une grosse camionnette 3/4 de tonne que nous appelons "Dodge" de son nom de marque d'ailleurs, simplement ... Nous ne faisons qu'écorner Rome par les boulevards extérieurs, côté est, avant de foncer vers le nord par la Nationale 2. Ca ne fait rien, les canonnières écriront quand même chez eux que c'est une ville superbe ... du moins ceux d'Afrique du Nord, qui ont un "chez soi" joignable !

A ce propos je suis à "la 5", l'officier de sécurité : à moi la censure des lettres remises ouvertes avant le départ. Il s'agit de refouler toute allusion à nos positions, nos routes, etc .. Rôle ennuyeux que je m'efforce de jouer avec quelque tact, et de façon à ce que ça se sache. J'ai un canonnier tunisien qui écrit une lettre par jour à sa femme, enceinte, ... chaque jour les mêmes mots : "j'espère que tu ne souffres pas trop de la chaleur et que le petit ne te fait pas trop souffrir". Le 3ème jour, je ferme sans lire.

La N. 2 nous mène à tombeau ouvert jusqu'à l'entrée de Vetralla, premier gros bourg. Là, la police routière de la Division, d'une efficacité superbe en toutes occasions, nous plaque à droite et nous allons voir nous dépasser des colonnes et des colonnes d'unités blindées alliées, avant de nous remettre en route. Sur ce parcours, ce ne sont dans les bas-côtés que véhicules ennemis détruits, brûlés, y compris des chars. Travail d'aviation de chasse, peut-être. Car au fond, s'il y a de l'aviation, c'est presque uniquement de notre côté. Bien sûr, nous devons cet immense privilège aux priorités allemandes sur le front de l'Est surtout, et maintenant pour la défense désespérée du front français et du ciel allemand. Ça fait beaucoup.

Ce soir là, commence le puanteur des cadavres de chevaux d'artillerie, qui va se poursuivre pendant 15 jours.

Nous atteignons Viterbo vers 8 heures du soir (il fait grand jour) et on nous fait entrer dans une immense et curieuse oliveraie, plantée entre de hauts murs qui la divisent en rectangles de peut-être un demi-hectare. Là, on nous fait mettre en batterie, ce qui paraît incompréhensible, car la hauteur des murs tout proches interdit de tirer autrement que très en hauteur. Manque d'information. Grogne. mauvaise et courte nuit.

Le 10 traversée pénible de Viterbo, avec un nouveau parage dans la grande rue pour laisser passer une fois de plus une unité blindée anglaise ...
La ville est en ruines.

Dans la journée, nous occupons deux positions peu à l'écart de la N.2 en vue du grand dôme de l'église de Montefiascone, qui domine une colline fermant notre horizon, devant. La seconde position est à quelques centaines de mètres à peine de ce dôme. De l'autre côté, la carte situe le lac de Bolsena, à 3 km environ. Il pleut, nous apprenons que le capitaine de frégate Amyot d'Inville, commandant le 1er Régiment de Fusilliers Marins, régiment de reconnaissance et mascotte de la 1ère DFL,

seul équipé de chars légers, - vient de sauter sur une mine. Amyot d'Inville, Compagnon de la Libération, ancien de Bir Hakeim, est un des quelques grands seigneurs de la 1ère DFL. Sa perte est vivement ressentie, même par ceux comme moi qui ne l'ont jamais rencontré.

Je note que Francis Rougé est en liaison avec le 1er RFM ce jour là.

Le 11 au matin, un de mes sous-officiers, le margis SCHALL, découvre tout près de nous deux Allemands et les ramène sur la position de batterie, au bluff, alors qu'il n'est pas armé : ce sont un adjudant (sans arme) et un jeune soldat (18 ans ?) armé, lui, d'un fusil. Egarés, visiblement soulagés de la façon dont ça se termine pour eux.

Nous changeons de position en traversant Montefiascone (1) au pas (6 morts de notre BM.5 sont alignés sous le narthex de l'église) et nous nous retrouvons directement sous l'église, par une sente très pentue, dans un champ de blé. Un malheureux vieillard italien gît, tué par un éclat d'obus à la tête, le long de la petite sente. Dans l'après-midi nous retraversons le village, et un peu avant Bolsena trouvons une route de terre à droite et une position abritée, derrière une futaie assez étendue. Nous y restons jusqu'au 14, Louboutin est "à l'observatoire". Je me revois sous une petite tente, tenu éveillé par les tirs de harcèlement lents et réguliers d'une batterie amie à quelques kilomètres plus à droite, vers Orvieto. Dans un moment de détente je pénètre dans le sous bois devant nous, où tout est silencieux et sombre.

Je note que sur cette position "on a tiré plus qu'à aucune position antérieure": la première mise à part, je crois !

Le 14 est calme, on entend pour la seconde fois des rumeurs de mise en réserve en vue de départ pour la France, mais finalement on repart et on occupe une position entre Bolsena et le lac de même nom, non loin d'une ferme où nos sous-officiers vont se servir (sans ordre de moi) un peu lourdement de victuailles et de vin. Arrive alors vers moi le patron de la ferme, un homme grisonnant, habillé de noir, en larmes

(1) Les malins trouvent quelques bouteilles du vin blanc local nommé "Est ! Est ! Est" en raison d'une amusante tradition locale.

Il a supplié mes sous-offs et me supplie maintenant de lui faire rendre un peu de son propre vin : "lasciate mi una dami-giana ! una dami-giana !" (la dame Jeanne est aussi chez nous un vieux nom pour une très grande bonbonne) ... et dans notre pauvreté de compréhension nous déchiffrons le drame qu'il nous amène : sa fille de seize ans gît à la ferme, morte, tuée par accident par lui-même, d'un coup de feu ... (??) Nos hommes ont pris deux bonbonnes, une de cent litres et l'autre de cinquante, tout ce qu'il avait pour recevoir dignement "les condoléances des voisins comme il sied". Nous nous sentons soudain honteux. Le drame est attesté par ceux qui sont entrés à la ferme. Je fais rendre le vin immédiatement...

Le 15 nous sommes un peu à droite de San Lorenzo, près de l'ex-P.C. d'un escadron de chars de la 3ème Panzer division. Louboutin y trouve de nombreuses cartes d'état-major et des plans d'opérations datant de fin mai ... et quelque peu périmés. Le soir même nous nous redéployons un peu au sud d'Acquapendente, où le 16 au matin, un canonier noir, Oussman, fait encore deux prisonniers, des attardés perdus, comme les précédents : ils se déclarent l'un tchèque et l'autre polonais - c'est peut-être bien diplomatique et ça ne changera rien du reste. Nous les remettons à des Fantassins de passage, pour les retrouver, quand nous traversons Acquapendente, en train de trotter devant une jeep de la Légion Etrangère (la 1ère brigade comprenant une "13ème demi-brigade de Légion Etrangère", issue des combats de Narvik en avril 1940 !!!), sous la menace d'une mitrailleuse, l'air légitimement affolé.

De là nous remontons jusque près de Centeno, traversant à gué un cours d'eau plat dans un large lit de galets, sous le feu intermittent d'obus de 88 allemands qui soulèvent des gerbes en éclatant. On espace les véhicules et chacun passe rapidement. (Ouf ! nous sommes tous passés) Nous reprenons position dans un petit ravin à à peine plus de 2 km de la ligne de feu. Les 88 continuent à nous passer sur la tête en sifflements brefs, visant toujours le gué derrière nous.

Le 17 juin au matin, arrivée inopinée sur ma position du colonel Laurent Champrosay, debout dans son command-car, impérial, au moment où nous allions nous déplacer à nouveau. Il a l'air satisfait, mais fatigué et pâle. Il reconnaît un des anciens de la "5", un grand Mauricien de couleur, Sydney Lorquet(1), et s'entretient un instant familièrement avec lui.

(1) Note de 1990 : retraité à Paris, après naturalisation et carrière dans un emploi réservé. Nous avons un second Mauricien, Luc Comarmond, et un Pondichérien, Alexandre Mariannie

Après son départ, nous occupons en succession rapide deux nouvelles positions ; la seconde atteinte le 18 au matin, se présente au fond d'une très profonde coupure du terrain, dans le fond de laquelle on accède par une route en terre, d'abord sur une crête, puis descendant par des lacets extrêmement serrés. La manoeuvre paraît quasiment impossible pour les lourds attelages des canons. J'admire sans réserve Melleton, l'impassible chauffeur de ma première pièce quand il réussit le passage du premier virage. C'est un défi lancé aux autres, qui se surpassent pour le suivre. Peu de temps après, mes quatre canons sont déployés sur une centaine de mètres derrière un petit cours d'eau bordé de hauts peupliers. Nous faisons abattre ceux-ci sur un large front pour pouvoir opérer. Il y a encore un haut versant de colline devant nous.

L'objectif de la Division, toujours sur la N.2, est Radicofani, une localité fortifiée avec une grosse tour médiévale, posée sur la crête de la haute ligne de partage des eaux et des provinces du Latium et de la Toscane. Au-delà de Radicofani, la première ville est Sienne (qui sera prise un peu plus tard par la 3ème D.I.A.).

Nous balayons, potentiellement, jusque très au-delà de Radicofani qui n'est éloigné que de 3 ou 4 km, et sommes en appui direct des bataillons qui progressent vers le bourg.

Mais aussitôt installés, nous recevons une nouvelle désastreuse : Laurent-Champrosay et sa voiture viennent de sauter sur une mine, en se portant très à l'avant. C'est la consternation dans tout le régiment. Officier de carrière, Saint-Cyrien, parti de Dakar et ralliant tôt les Free French, Laurent-Champrosay commandait l'artillerie (4 batteries) à Bir Hakeim. Il a indiscutablement forgé ensuite l'outil de choc qu'est devenu le 1er R.A. actuel. Commandeur de la Légion d'Honneur, Croix de la Libération, lieutenant-colonel commandant un régiment à 36 ans, c'est encore une figure légendaire, comme Amyot d'Inville l'autre jour, comme à Bir Hakeim le colonel Amilakvari, commandant la Légion, qui est fauché.

Vers midi, ce même jour, on nous ordonne subitement un tir de toute la batterie sur un point extrêmement excentré, à droite de notre champ de tir prévu. La demande est urgente. Mes ordres partent, à mon commandement de "feu", les quatre pièces tirent d'un seul coup et je reçois un violent coup de poing dans la poitrine. Stupéfait, j'y porte la main et je touche un petit morceau d'acier brûlant, fiché dans la fermeture éclair de mon blouson, en bas du sternum. Au même instant je perçois des flammes et de la fumée devant moi et à gauche, le filet de camouflage de ma 2ème pièce brûle comme de l'amadou, on crie au feu, des explosions se succèdent, - une agitation frénétique.

Il est difficile de raconter ce qui se passe dans ces secondes. Je me dis : j'ai failli être tué. Que se passe t-il ? Je crie "Halte au feu !" car les 3 autres pièces ne se sont aperçues de rien et tirent encore. Je cours vers la pièce où le feu s'est déclaré, - ce faisant je jette l'éclat d'obus, que je gardais à la main pour comprendre plus tard ce qui m'est arrivé ; une nouvelle explosion : une peur animale me fait courir quelques pas dans l'autre sens, j'ai honte et je me reprends, et arrive en courant à la pièce accidentée.

Mais là, l'équipe de la 2ème pièce, avec un courage résolu, a fait face sans perdre un instant, et dispersé à toute vitesse des caisses et des caisses d'obus et de douilles chargées. Des renforts sont arrivés des pièces voisines, et Lespèce, l'adjudant chef, chef de la section concernée (1ère et 2ème pièce) est là parmi les premiers. Tout a été si vite que j'arrive pour aider à porter les dernières caisses, pendant qu'on éteint ce qui brûle encore en pelletant à toute force pour enterrer le tas critique.

Un de nos Noirs de la 1ère pièce, M'Baidjji, grand et beau, est au sol, à demi-couché, le genou gauche traversé de part en part. On s'occupe de lui et on l'évacue rapidement en jeep.

Mais que s'est-il passé ? Nous trouvons. Le premier coup, tiré par la 2ème pièce a heurté un des quelques peupliers restés debout, sur notre extrême droite ; en explosant, un éclat est revenu littéralement sur sa trajectoire et est tombé, brûlant, dans une douille chargée, prête à être enfournée dans le canon ; celle-ci a fusé et mis le feu autour d'elle et jusqu'au filet de camouflage couvrant toute la pièce et ses servants. Un autre éclat (probablement du même obus) a blessé M'Baidjji à plusieurs mètres de là. Apparemment, seules des douilles chargées ont explosé, non des obus. Nous avons encore eu de la chance.

Mais mon éclat à moi ? Naturellement, je le recherche en vain dans l'herbe.

Je raconte mon histoire, qui explique seule mon retard à diriger les secours. C'est un peu comme si je racontais une fable ... mais tout à coup, je vois que ma fermeture-éclair est enfoncée à l'endroit en question, elle est hors d'usage. Ouf ! On regarde, et je sens dans l'instant que nous sommes de nouveau tous ensemble. Cette union soudaine, je la conserverai désormais sans faille.

Dans l'après-midi, sous une pluie diluvienne, je fais équipe avec Ravix, mon homologue de la 3ème batterie, pour aller à l'enterrement du colonel. Ravix vient me chercher en jeep. Je revois exactement sa conduite, rapide, serrée, exacte, dans la foule des virages qui nous ramène à la N.2, et nous bavardons pour la première fois comme deux copains, en fonçant vers San Lorenzo. Là, sur la place, l'hôpital divi-

sionnaire, "l'Ambulance Spears" - entièrement composée de Britanniques volontaires, et constituée par souscription en Angleterre - a monté sur la place centrale ses grandes tentes kaki. Tout dégoutte de pluie. Ravix et moi, boutonnés jusqu'au col, ruisselants, sommes conduits dans une tente où sont alignés bien des cercueils, hélas. Nous nous recueillons devant celui de Laurent-Champrosay, où se poursuit un défilé d'officiers venus comme nous des quatre coins du front de la Division. Puis nous pénétrons dans l'église, toute sombre et humide, dont la cloche sonne le glas, sans désespérer, avec un son sinistre. Deux cercueils sont introduits; un autre officier du régiment, le lieutenant de Quinsac, vient d'être tué en liaison auprès de l'infanterie.

L'office des morts est célébré par le père Dagorn, aumônier du régiment, un Breton noir de poils, sec comme trique et de petite taille, à l'allure maladroite et disgracieuse, presque fruste, mais Free French ancien et comme tel partout respecté. Il dit l'office en latin, d'une voix un peu grinçante, dans la pénombre de cette église éclairée par son seul portail grand ouvert derrière nous, qui laisse entrer le ruissellement de la pluie, le froid, et la canonnade lointaine.

Quand il entonne, seul, le Dies Irae, devant l'assistance saisie, c'est vraiment la colère de Dieu qui m'entre dans les os avec le froid ambiant. Jamais je n'ai senti dans ce chant une telle profondeur de déchirement.

L'étendard que Laurent-Champrosay a récemment offert au régiment se déplace pour la première fois pour saluer la dépouille du chef, qui aura été le dernier mort du régiment en Italie. Le jeune général Brosset, commandant la 1ère DFL, les généraux de Larminat(1) et Chaillet sont présents.

L'inhumation a lieu dans la terre nue d'un cimetière du front, à 1 km à l'ouest de San Lorenzo, sous un ciel noir, dans la boue, pendant que des civils embauchés hâtivement creusent des fosses nouvelles (2).

Le 20 on s'approche davantage de Radicofani dans un nouveau pli de terrain, nous tirons quelques salves ; je monte sur la colline qui nous masque et arrive en haut pour voir tomber les derniers coups du 2ème Groupe à la limite de la Toscane. Radicofani est presque atteinte, nos tank destroyers embusqués dans les derniers lacets de la montée vers la ville tirent de près sur son entrée. A gauche, une autre haute colline, le Monte Amiata : nous savons qu'elle est tenue par deux brigades

(1) Commandant le Corps d'Armée, un des premiers généraux ralliés à De Gaulle

(2) Après des regroupements, il en reste une grande stèle commémorative surmontée d'une croix de Lorraine.

italiennes formées de volontaires filtrés ... et récemment insérées dans le dispositif allié. (Bien des années plus tard, vers 1960, j'apprendrai que mon ami Leone Fontana était un des jeunes engagés de ces brigades là).

Le 21 nous sommes rattrapés en arrière. La longue colonne suit en descente, vers le sud, la Nationale 2 maintenant libre. Je prends le volant de mon Dodge, mettant le chauffeur Goudon à ma droite. Tout va très bien quand Benoist, descendu sur le côté de la route pour voir passer son unité, m'aperçoit au volant. Un coup de folie vraiment pénible le saisit. Il arrête mon Dodge et me passe un savon invraisemblable pour m'être mis au volant sans sa permission...! Devant toute la batterie, je suis obligé de changer de place avec Goudon. Je ronge mon frein. Cet incident détestable sera presque le dernier que j'éprouverai de sa part, heureusement !!

Nous échouons sur la rive sud du lac de Bolsena, un lac provenant sans doute (comme plusieurs autres au nord et au sud de Rome) de cratères volcaniques. Il est très beau, à peu près circulaire, peut-être 3 à 4 km de diamètre, - des eaux très calmes, abritées par les hautes pentes qui l'entourent. Près de notre rive se trouve une île boisée, silhouette élégante agrémentant la vue. Nous sommes un peu à l'ouest de Monte Fiascone, entre ce village et Marta. La batterie campe près de la berge ; on se baigne abondamment.

Mes disques qui m'ont toujours suivi dans ma cantine, à bord du Dodge, vont m'aider à me détendre. Pour ne pas incommoder les non-amateurs, j'emporte mon phono un peu plus haut dans la pente ; au coucher du soleil, la vue du lac, et du campement tranquille à mes pieds, est belle est calmante. J'ai le concerto n°4 pour piano de Beethoven avec Giesecking, celui pour violon, en ré, joué par Menuhin (je lui en ai fait cadeau en 1988, à Grenoble, en lui expliquant l'itinéraire : il a été très intéressé et m'a récrit, de Londres, une lettre à ce sujet !), l'Héroïque par Weingartner ..les Ballades de Chopin par Cortot; je me régale. Nous restons là, ... farniente, quatre jours. Par une lettre, j'apprends de Cany qu'il est enfin passé aspirant en Algérie avec plusieurs des anciens cadets de notre peloton, mais qu'il n'arrive pas à nous rejoindre malgré sa grande envie et de nombreux conseils (de ma part et de celle de Rougé, sans doute).

On nous annonce notre départ pour Salerne, au sud de Naples, en deux ou trois étapes, pour y faire des exercices de débarquement. Forte excitation ambiante : tout le monde pense qu'il s'agit de débarquer en France.

Bien sûr, je rencontre Francis Rougé à toute occasion mais en pratique on est amené à vivre au fil des heures au milieu de sa propre petite unité : Lui comme moi, comme tous ...

Je note :

"Je suis abruti. Pas de doute. J'ai écrit ce qu'il y avait de moins intéressant, juste un ~~canon~~ des déplacements. Le reste, je l'écrirai plus tard, tout ce que j'ai vu, entendu ou ressenti et qui manque ici. Pas le courage maintenant. Récupérer. Pas au physique, mais au moral malgré toutes les apparences. Benoist n'est-il pas venu me dire hier que "certains" trouvent que je fais un peu trop sentir "ma supériorité intellectuelle". Crétins ! si seulement ils savaient !".

La 5ème batterie a tiré 16.000 obus, j'ai commandé presque tous les tirs. Le régiment a 21 tués, dont le colonel, 4 capitaines (dont trois commandants de batterie sur douze) etc ; de nombreux blessés dont le capitaine Rivié (3ème bié) et les jeunes lieutenants et aspirants PHILIPPE, RESCANIERE, ROCHE. Philippe, engagé comme 2ème classe, a obtenu la Croix de la Libération à Bir Hakeim, il est maintenant l'officier observateur du 2ème Groupe (mon Groupe) ; plus jeune que moi, éminemment sympathique, il n'a partout que des amis.

PAUSE all'italiana

Le 25 juin nous faisons une longue étape, cotoyant à nouveau Rome, pour faire halte à Sabaudia, dans les Marais Pontins. Au passage je remarque de grands bâtiments encore neufs, édifiés par l'ère fasciste, portant des devises orgueilleuses à leurs frontons et représentant les maisons du peuple etc ..., nombreuses dans cette région de plaine, où Mussolini avait fait faire une expérience pilote de "collectivisation" de l'agriculture par des "colons" (la région était jusque là insalubre, comme la plaine d'Aléria en Corse).

Le lendemain, nous longeons la côte, découvrant la belle pointe de Circé avant Gaète, pour nous retrouver près d'Albanova, dans les vastes champs aux peupliers élancés, en ligne, et aux treilles aériennes, d'où nous sommes partis début mai (sur la commune d'Aversa, directement à l'ouest d'Albanova).

Sentiment étrange que ce rebouclage de boucle après tant de violence, de mouvement. On essaie d'occuper les hommes, on se fait des visites de voisinage. Rougé écrit ses mémoires, - moi j'ai interrompu, je ne reprendrai qu'à Tarente fin juillet. Mais j'écris à Etienne, nous arrivons à maintenir notre contact par les Airgraphs, ce système anglais génial où un recto simple d'un formulaire de taille normale, est microfilmé, transmis par avion, puis remis, agrandi, au destinataire, à des milliers de kilomètres.

Le 30 juin, toute la Division est mise sur le pied de parade et prend la route de bon matin pour recevoir la visite extraordinaire du Général De Gaulle sur l'aérodrome de Caserta (non loin de Naples), - Caserta où se trouve le Grand Quartier Général de l'Armée Alliée.

Les régiments de toute sorte prennent position en formant un immense rectangle autour du terrain (la Division est à l'effectif d'environ 15 000 hommes). Le soleil tape, les heures passent, fausse alerte de temps en temps, on laisse les hommes s'asseoir et se coucher dans l'herbe sur place. Ce n'est que vers 15 heures que se pose, émouvant, le bimoteur ventru à Croix de Lorraine du Chef du Gouvernement Provisoire de la République.

Malgré six heures aboutissantes d'attente, on se sent galvanisé. Je n'ai pas revu De Gaulle depuis le jour où il est passé devant moi dans le vestibule de Carlton Gardens à Londres. Plus chanceux, quelques uns d'entre nous l'ont vu un instant, visitant le front pendant la campagne récente.

Il arrive de Normandie (Paris n'est pas encore libéré, et de loin) et se dirige sur Alger. Il a volé par dessus la France occupée, puis sans doute la mer (il a déjà à son actif bien d'autres vols mémorables et dangereux).

Sa visite est rapide. Une fière musique réglementaire d'accueil ("Aux champs !", puis "Marseillaise") me touche profondément. Oui, la France est ici en ce moment : un chef de gouvernement libérateur, une armée : la France, c'est ça. La musique continue à battre de son rythme impérieux pendant que De Gaulle, immense dans sa tenue ~~khaki~~, debout dans un command-car avec Brosset à ses côtés, fait lentement le tour de l'aérodrome, encadré par une escorte bourdonnante de motos de gendarmerie, pendant que les commandements rituels de "garde à vous" se succèdent partout à son approche, et qu'il salue chaque drapeau. Il remettra ensuite des décorations, dont la Légion d'Honneur au Capitaine Morlon (4ème Bié).

Quelques élus (officiers) ont été autorisés à aller visiter Rome. Je considère cela comme un rêve inaccessible quand Benoist, à ma surprise, me désigne pour une nouvelle tournée avec lui-même, Rougé et Schorestène, vers le 1er ou le 2 juillet.

Nous débarquons (200 km de route) de nos jeeps devant St-Pierre de Rome, où il y a un va-et-vient de foule militaire de tous les pays alliés. Mais un des nôtres tire notre groupe vers la porte d'angle de l'immense esplanade : "Vite, vite ! Il y a audience publique du Pape ! Il ne faut pas rater cela !".

Bousculade à l'entrée. Gardes suisses en tenue traditionnelle : casque médiéval, uniforme multicolore, hallebarde : "gardes nobles" en noir strict, petite cape et épée, à l'intérieur. On nous pousse vers une longue salle rectangulaire, une cathèdre vide trône à l'autre bout. Il y a plusieurs centaines de personnes, les gardes les maintiennent sur les côtés ; nous nous glissons derrière la foule de gauche, assez près de la cathèdre. Un garde noble nous découvre : "Mais vous être Français ! (1) "La France est la fille aînée de l'Eglise. Venez par ici". Et de nous placer en face, au 1er rang, au grand étonnement des Américains déjà placés, qui n'ont dès lors qu'à la boucler.

(1) Nous nous sommes mis pour une fois en tenue stricte d'Armée Française, avec képi, ceinturon et tout.

Brouhaha, ouverture de porte à deux battants et Pie XII apparaît dans toute sa pompe, escorté et porté dans la "Sedia Gestatoria" qui plane au-dessus des têtes. Figure émaciée, bien connue dès avant 39 par les photos, aux lunettes de myope cerclées de simple fer, il se penche à droite, et à gauche, bénissant sans arrêt. Des fidèles se sont reglissés devant nous ainsi que des journalistes, qui s'agenouillent à son passage.

Très vif, Pie XII monte les marches du podium et prononce deux allocutions, une en anglais, l'autre en français. Ses dons de langue sont connus, c'est néanmoins impressionnant. Mais je pense "in petto" - c'est le cas de le dire - aux audiences des Allemands toutes ces années dernières ! (Pie XII a été longuement noncé à Berlin avant de devenir pape en 1939). Un garde noble me le confirme innocemment : comme je lui dis "ça doit vous changer du temps de l'occupation allemande, ça devait être bien vide", il me répond "Détrompez-vous ! Nous avons toujours ^{eu} autant de monde que ça aux audiences !" - Pourquoi non, au fond ?

Pie XII passe maintenant devant notre premier rang ; beaucoup baisent son anneau au passage ; la journaliste américaine juste devant moi lui présente son carnet et son stylo pour ... un autographe ! Ce culot ! Il élude en passant avec un sourire lointain ... Nous autres, nous nous marrons, derrière.

On se bouscule après son départ, pour sortir, et c'est encore la cohue dans la salle suivante, où on finit par pousser pour avancer. Au moment où je suis enfin aspiré à mon tour dans le passage final, je reçois une série de tapes sur l'épaule. C'est Benoist qui me suit et qui montre du doigt, de façon insistante, le plafond.

Pourquoi ? je me demande, j'entrevois et hop, dehors.

- "Pourquoi vous me montriez le plafond ?" - "tiens, c'était la Chapelle Sixtine, espèce de rustre !" - Fichtre !!! quand on n'est pas du coin, on manque souvent les bons trucs.

Déjeuner sympa dans un restau en vue d'une grande artère, non loin de la place de Venise.

L'après-midi, Rouge, Schwitzler et moi, avec notre jeep, cherchons un peu nos marques sur le pavé, devant les grands monuments antiques. Un prêtre italien s'approche, grand, grand chapeau plat, ruban violet, excellent français. "Puis-je vous guider, j'ai un peu de temps, ça me ferait plaisir". "Mon Père, vous ne serez peut-être pas très bien dans une jeep". "Si ! Si ! ce sera nouveau, et puis vous savez, ces temps-ci, on a rarement l'occasion de monter dans une voiture, n'importe laquelle, ici à Rome!".

Et le voilà à la "place du mort", (très éventée) tenant son chapeau d'une main et s'agrippant de l'autre. Conversation très sympathique, il raconte comment au Vatican on écoutait Londres à la radio pendant toute l'occupation, etc... Il nous fait visiter, - très expert, St-Jean de Latran et St-Paul Hors les Murs. Un régal, on ne sent pas le temps passer. Pourtant il faut penser aux 200 km du retour. Nous le déposons en centre ville et lui demandons son nom pour nous en souvenir

- "Écoutez, on m'appelle Monseigneur Toma !" (la bande violette!!)

- "Oh ! pardon, excusez-nous, Monseigneur ... et merci encore!"

Nous rentrons par Anzio et Nettunio, les deux points clés de l'ex-tête de pont américaine qui a eu à tenir tout l'hiver dernier - parfois au bord de la déroute - jusqu'à la jonction finale de Mai. Partout, des débris de chars calcinés, des retranchements de siège, des dépôts énormes de munitions le long de la route ... Arrivée de nuit dans notre champ ..

Peu après, Benoist invite mon prédécesseur Schorstène (celui qui ressemble à l'acteur Georges Pitouff), maintenant dans un autre Groupe, et moi (!) à une sortie restaurant à Naples. Repas fin à une adresse déjà expertisée par des collègues, mandoline roucouillante à la table ... et j'en passe. Beaucoup de vin. On se sépare à la sortie, avec un rendez-vous en fin d'après-midi. En errant à la recherche d'une vue sur la baie et le Vésuve, je repère un promontoire séparant cette baie de celle de Pouzzoles et, dans le dédale des corniches, une vaste propriété avec un parc, gardé par des M.P. (1) américains. J'arrive à m'introduire. Là dedans on s'amuse en musique et je découvre un comptoir de distribution d'objets de loisirs pour la troupe, j'arrive à me faire donner deux superbes ballons de football, que je trimballe fièrement jusqu'à mon rendez-vous.

Benoist est très en retard, mais quand même il ne m'a pas oublié. Il prend le volant de la jeep des mains de son chauffeur Adjim Kounda, ce jeune centre-africain déjà nommé, prognathe aux nombreuses dents aurifiées (dont il est très fier). Adjim se met derrière. Tout le monde roule "pleins phares" (il n'y a que des véhicules militaires, phares blancs, très aveuglants). Nous gagnons la Nationale à la sortie nord de Naples, ça va être tout droit pendant quinze kilomètres. Benoist fonce, en face c'est une succession ininterrompue de camions etc... et on est vraiment aveuglés.

Il y a un carrefour principal, bien connu de nous, vers le 2ème kilomètre, avec un M.P. au centre, car la route transversale est tout aussi importante et encombrée.

Benoist juge mal et j'ai le temps de voir arriver sur nous, de la gauche, un camion GMC, trois fois haut comme nous, qui nous percute très vite, malgré un freinage désespéré de dernière seconde.

Une seconde de silence et de douleur incompréhensible. J'ai la tête et le dos à plat sur le pavé, les jambes immobilisées sur le plancher de mon ex-place du mort. Sur mes jambes, - quand j'arrive à me faire une idée (les lumières des phares qui s'accumulent autour de l'accident), - le corps d'Adjim Kounda, projeté de la banquette arrière et évanoui. Benoist n'a rien. La jeep est hors d'usage. Mais les ballons ~~sont~~ encore là.

Suit une énorme excitation, des Américains affluent, tout le monde parle. On me dégage - ma montre Oméga est cassée ce coup-ci (1) - et après avoir ~~parlé~~ de chercher une ambulance pour Adjim Kounda, l'équipage entièrement noir d'un des GMC américains arrêtés décide autoritairement de prendre en charge ce Noir blessé (il saigne de la tête) et moi je décide de ne pas le lâcher. Adjim est étendu sur le plancher du GMC, je monte sur une des banquettes latérales (ballons compris) et le camion file en direction d'un hôpital connu du chef de voiture.

Il fait plus que filer. Mes voisins crient au chauffeur dans un américain "noir" hystérique, d'aller plus vite, plus vite ... Le copain perd du sang, il n'a pas repris connaissance. Le GMC fonce comme un fou, double tout ce qui se présente avec des queues de poisson effrayantes. Enfin .. l'hôpital : urgences. C'est logé ! Ouf ! On découvre une plaie bénigne au cuir chevelu, radio rassurante. On me reconduit gentiment à mon unité (30 ou 40 km de route). Le lendemain,, toute la batterie joue au foot. Deux ou trois jours après, Adjim Kounda revient parmi nous, bien remis. Chance !

A partir de ce jour, Benoist m'a foutu la paix pour ce qui était de conduire ma voiture.

(1) Ça me donnera l'occasion d'acheter, à Naples, une autre fois, une montre suisse "à 9 rubis", qui aura un rôle très particulier vers la fin de cette histoire. Du même coup, un nouveau "box" Kodak et deux ou trois rouleaux de photos format 6 x 9, dont une partie s'avèrera voilée, hélas, dans un moment crucial. L'honnêteté commerciale des Napolitains envers les troupes alliées n'était pas au plus haut en 1944, si on voit ce que je veux dire.

Peu après, coup de fil (on a redéployé le téléphone dans les champs) de l'état major du régiment. Deux aspirants des FFL, amenés de Naples en jeep par des Américains, demandent les lieutenants Rougé et Mantoux. On les fait chercher. Joie : ce sont ~~Le Bihan et~~ Esquier, qui devenus aspirants après bien des déconvenues, ont été expédiés en Algérie à la limite du Sahara algérien (quelque chose comme Lagmat) pour un Service du Personnel de l'Armée encore totalement hostile aux Free French, pour les écarter du front où ils ont demandé à aller.

Comme bien d'autres traités de cette manière, ils ont fini par s'enfuir ensemble, leur odyssée passe par un embarquement clandestin à Bougie, Philippeville ou Bône sur un cargo ravitailleur du Corps Expéditionnaire. A Naples ils ont fait de l'auto-stop en cherchant la lère D.F.L.

Très simple. *Un peu plus tard, c'est Cany qui arrive de la même façon.*

Nous sommes immensément fiers de ces trois ex-cadets de Camberley et leur assurons d'abord la protection du régiment contre toute recherche provenant d'Alger, puis deux bons postes. Cany est pris tout près de nous à la 3ème Batterie, Esquier au 3ème Groupe. Leur tenacité, leur insigne "France Libre" et leurs bonnes mines personnelles font d'eux en un instant les chouchous de leurs capitaines respectifs.

Morlon emmène Rougé et moi visiter Pompéï. C'est fort gentil de la part de Morlon de me réunir à cette nouvelle sortie, cette fois très bien préparée sur le plan culturel. Nous sillonnons longuement ce site mondialement connu par un beau temps d'été (on est juste avant le 14 juillet) avec le Vésuve en premier plan. De ce côté, pas de circulation militaire, dans Pompéï, nous sommes pratiquement seuls ... Privilège inespéré ...

Le 14 juillet, on présente le régiment à un nouveau chef, le colonel Girolami. Le corps "Free French" des officiers fait une véritable éruption de boutons, sans tarder, à son encontre, et il se trouve muté ailleurs en peu de jours. Ceci dit pour donner une idée de l'esprit de corps très unique des unités de cette Division, issue directement, en somme, du 18 juin 1940.

Soudain, toute la division est mise en route en direction de Tarente, à l'extrémité sud de la "botte". Colonne sans fin sur des routes désertes, chaleur intense, postes de radio à l'écoute toute la journée, mais qui grésillent doucement sans qu'aucun trafic passe dans les haut-parleurs. Montée dans les Apennins. Villes sur les hauteurs (Benevento en premier), puis monotonie à l'infini, on dort si on ne conduit pas. Dans la soirée, on s'arrête pour dormir en vue de la plaine de Foggia, vers la côte Adriatique.

Le lendemain, le convoi se divise, la plus grande partie et tout le gros matériel vont sur Brindisi, - je suis avec l'autre partie, "le personnel", et la route reprend dans un paysage incendié de soleil, pierreux, les traversées de villages égayées par des files denses de grands lauriers roses arborescents, d'un rose éclatant. L'habitat se modifie dans cette région (Les Pouilles); beaucoup de maisons sont bâties comme des huttes en pierre sèche, ogivale de forme, presque sans ouverture, curieuses, et évidemment très pauvres. Dans les villages, il y a toujours une marée énorme de gosses à nous regarder passer. Natalité!

Je suis presque endormi quand vers 17 heures une voix lointaine jaillit de ma radio. C'est la voix traînante et nasillarde du lettré Morlon, qui en tête de convoi et ayant vu enfin la mer du golfe de Tarente devant lui, ressuscite Xénophon et sa "retraite des Dix Mille" en criant le mot fameux : "Thalassa ! Thalassa ...!"

Nous y sommes ... et nous établissons dans une oliveraie maigrelette, - au sol ingrat -, avec devant nous une grande étendue découverte, faiblement déclinée, avec la mer à l'horizon et Tarente, port militaire italien, sur la gauche.

On va s'y occuper comme on peut, plus de deux semaines, sans savoir du tout (secret oblige !) où nous allons. On emmène à pied la troupe se baigner dans la mer. Les Noirs s'ébattent avec une joie intense ; avec le luisant de l'eau sur la peau ils sont tous splendides à voir.

A bout de ressources le commandant par intérim du régiment, Maubert, organise un exercice de communications par radio, sans radio, (elles sont à Brindisi maintenant et Morlon est reparti avec ce qui restait du matériel, peu s'en fait). Les officiers s'asseyent gravement en rond sur les rochers ou l'herbe rase, chaque groupe et batterie est représenté, nous reprenons nos noms de code utilisés pendant la campagne (Laurent Champrosay, toujours ardent, était "Fièvre" ; Benoist est "Jecko", je suis "Courlis", c'est mignon).

"Allô Jecko, ici Courlis, m'entendez-vous ? A vous" - "Je vous entends 5 sur 5, Courlis" etc .. C'est complètement bouffon. Nous échangeons des clins d'oeil. Gérard Faul, officier "Transmissions" de notre Groupe, (frère de Michel) commence à introduire de subtiles pitreries dans son discours. Ça gagne ! Maubert, qui a essayé de garder son sérieux un moment, passe par toutes les couleurs, et tout finit rapidement dans une franche rigolade : exercice annulé.

On discute de notre destination. Les stratèges varient, les uns pour la Provence, d'autres pour la Yougoslavie en vue d'une percée vers Vienne. Tous les jours, de lourdes escadres de quadrimoteurs américains Libérators, éclatants d'aluminium neuf, nous survolent à moyenne altitude, partout bombarder "quelque part" dans cette direction. Mais rien de sûr ne filtre.

Un soir, nous allons à trois (Schore etène encore, très joyeux drille; et aussi Benoist, je crois) dîner à Tarente même, dans un restaurant formant toiture-terrasse d'un haut immeuble, peu en dehors des murailles de la vieille ville fortifiée qui borde le grand arrière-port militaire et son goulet de sortie.

L'endroit est très couru et les tables sont pleines. La vue est magnifique. Nous voyons avec surprise un grand cuirassé italien (battant pavillon vert blanc rouge aux armes royales) sortir de l'étroit goulet. Nous n'imaginions pas que les Alliés aient pu aller jusqu'à ce point de confiance envers nos ex-ennemis, redevenus ... alliés(!?) De fait l'animosité est grande entre français et marins italiens en ville et des rixes graves ont lieu. On finit par interdire la ville aux nôtres (la même chose en pire, se produit au même moment à Brindisi et Bari, où embarquera le reste de la Division).

A une table éloignée, un officier de notre Division est très occupé d'une jeune femme à la magnifique chevelure retombante, d'un ton cuivré chatoyant. Un de nos voisins, qui observe le jeu d'une mine malicieuse et qui connaît apparemment la dame, énonce d'une voix grave et sarcastique, avec un accent toulousain appuyé : "Il ne la gardera pas longtemps, le pauvre : C'est une blonde auburn" (il détache sentencieusement les deux dernières syllabes).

100 2000

100 2000

De mon carnet (début août 1944) :

" On signale maintenant que plusieurs croiseurs et contre-torpilleurs français sont
" arrivés dans la rade, ainsi que deux cuirassés américains. La pleine lune est proche
" et sans doute ce n'est qu'une question de jours maintenant. Tout indique le Midi de
" la France, sans doute à l'ouest de Marseille, Sète ?. Cependant les apparences et
" l'intensité de l'effort aérien peuvent maintenir l'incertitude jusqu'au dernier
" moment.

" Je reçois un airgraph d'Etienne, il entre dans l'Artillerie Divisionnaire de la
" 2ème D.B.. J'espère qu'enfin il fera de l'observation. Et aussi une lettre de maman,
" recopiée à Alger (par mes cousins Lehmann très certainement) du 13 juin : ce n'est
" vraiment pas mal."

Le 7 août, nous embarquons en rade de Tarente sur l'Empire Pride, ce même paquebot transport de troupes qui m'a amené de Gibraltar à Liverpool, voici seulement seize mois ! Alors, j'étais soldat de 2ème classe, à peine immatriculé. Aujourd'hui je jouis du traitement des officiers, et partage une cabine de 1ère classe (n°30 : 4 couchettes, draps ... hublot et vue imprenable) avec trois autres jeunes officiers sympathiques. Un aîné, lieutenant de Guyon (de Guyon de Pampelonne pour les grandes occasions), aristocratique mais simple quand même et cordial ; il a été aide de camp de De Gaulle quelque temps, De Gaulle renvoie toujours ses aides de camp dans les corps de troupe, passer un certain temps : De Guyon sert à la 3ème Batterie.

Et un contemporain, le ~~sc-It~~ Gérard Faul, officier de transmissions du 2ème Groupe, évadé de France comme moi, toujours en mouvement pendant la campagne avec la responsabilité de dépanneur des matériels radio et la distribution des précieux "quartz" qui valent nos postes, d'époque en époque, sur des fréquences nouvelles, en ondes courtes très "pointues". Roturier, Gérard Faul est un grand blond gouaillieur, nonchalant, rapide en toutes choses, et aussi aristocratique que s'il était né de sang bleu.

Enfin le sous-lieutenant Médecin Bongrand, médecin attaché à notre 2ème Groupe, jeune, l'air parfois endormi mais fûté et vif comme l'eau qui dort. C'est le cas type des jeunes officiers sans rivalité ni prétention, et nous faisons excellent ménage, car il y a d'abord plusieurs jours d'inactivité totale, notre Empire Pride tournant sur son ancre dans une atmosphère surchauffée d'été méditerranéen.

Le commandant Jonas, commandant du Groupe est à bord, mais Morlon, devenu son adjoint, est reparti sur Brindisi, et avec lui Rougé, Louboutin, Cany, etc ..

De mon carnet (noté le 11 août 44)

"De France, nouvelles excellentes. Les Américains s'emparent de la Bretagne, aujourd'hui ils ont pris Nantes, Angers, et hier Le Mans(1). Sauf une grosse surprise, ils seront sous peu maîtres de tout le terrain que leurs chars viennent de fouler. Que va devenir la charnière alliée à Vire - Mortain ?"

"Nous allons en France, c'est certain ; dire que nos familles, qui ne pensent pas à autre chose qu'au front ouest, apprendront d'ici une semaine que l'armée française débarque en Provence ou en Languedoc !"

"Dans la rade on compte vingt navires de guerre français, les croiseurs Georges Leygues, Montcalm, les contretorpilleurs Malin et Fantasque, cinq torpilleurs de la classe "Forbin", six escorteurs de la classe "Marocain" et cinq de la classe "Moqueuse".

"En rade il y avait hier dix transports de troupe et 38 liberty-ships, transportant deux divisions : la 1ère D.F.L. et la 3ème D.I.A. Où pouvons-nous aller, ailleurs qu'en France ? On pense à la 1ère et la 5ème D.B. qui embarquent en Afrique, à la 9ème D.I.C. en Corse, et à la 2ème et la 4ème Marocaines, qui embarquent à Naples. Qui d'autre viendra avec nous ?" (je ne sais pas d'où je savais tout ça ! C'était la liste exacte des Divisions du débarquement, qui était en train de devenir la 1ère Armée, confiée au Général de Lattre de Tassigny).

Parmi les dix transports, il y avait ... le Batory et le Jan Sobieski, rappelez-vous, ces deux paquebots polonais que je regardais, désespéré, du rivage de Saint Jean de Luz, le 22 juin 1940, sachant à bord mon ami Jean-Paul Slyper ... Ils avaient traversé quatre ans de guerre sous-marine. Cette fois, j'étais sur la même ligne de

(1)c'était la 3ème Armée U.S. de PATTON, dont l'itinéraire exceptionnel à travers la France est resté la "Voie de la liberté"
(2)Division d'Infanterie Coloniale : celle de Brauer et de Daubos

départ qu'eux pour rentrer chez nous ! A bord du Batory, il y avait notre commandant d'Armée, lui-même.

Le 10, tous les liberty ships sont partis.

"Aujourd'hui (11) tous les bateaux de guerre, sauf quelques petits. Il y avait avec eux deux cuirassés américains, le Texas et le Nevada, un gros croiseur à cinq tourelles triples et sept torpilleurs américains qui éclairaient devant ... Temps lourd, on étouffe partout sauf sur le pont. Dire qu'avant le 20, peut-être vers le 16, on serait en France !"

"Middleton(1) est à bord, un de mes rares compagnons. Nous évoquons Camberley, et sifflons, ou essayons au piano du bord d'innombrables motifs du 4ème concerto de Beethoven, de la 7ème Symphonie, de la 3ème, etc.."

"Je lis "The History of Europe"(2) par petites doses : "les croisades paraissent merveilleusement simples ..." ... Malgré cela on s'ennuie : on espère "le débarquement sud" à tous les bulletins d'infos, retransmis par les haut-parleurs des entreponts.

Le 12 Août, une vedette accoste et on hisse à bord de grandes caisses en bois. Elles contiennent des collections parfaites de cartes détaillées de toute la zone du débarquement et des instructions pour celui-ci.

"C'est bien pour la France, c'est même bien pour la côte des Maures, comme le suggérerait l'autre jour quelqu'un d'après un bruit selon lequel le nom du Lavandou aurait échappé au Général Brosset dans les derniers jours passés à terre."

"Les cartes sont splendides et surabondantes. Chaque unité pourrait encore fonctionner si les 3/4 de sa dotation tombait à l'eau. Il y a du 1/25000^e, du 1/50000^e en couleurs, normal, et d'autres planches des mêmes secteurs, portant en surimpression des renseignements sur les installations de défense et l'état des communications, avec mise à jour jusqu'au 23 juillet 1944 pour certaines !! Celles-là ont été imprimées le 1er Août(3).

(1) Aspirant d'Infanterie dont il a été plusieurs fois question : servait à la 2ème Brigade de ma Division

(2) Décidément, c'était une lecture par temps maritime (voir plus haut ...)

(3) J'ai toujours été sidéré par ce tour de force d'organisation et de transport. Qu'on essaie de se le représenter !!

"Les cartes au 1/100000^e et au 1/200000^e (des reproductions parfaites des cartes Michelin) couvrent le tout. Celles-ci sont distribuées à raison de 130 pour un Groupe d'artillerie (d'effectif inférieur à 500). Si on se perd avec ça !

"On a en plus des assemblages de photos verticales des régions côtières, et au dos de certaines cartes des croquis perspectifs de plusieurs points de vue des plages essentielles (pris d'altitudes de plus en plus basses comme les verraient des troupes aéroportées approchant en planeurs)".

Le 13 à l'aube, notre convoi gagnait le large.

POSTFACE A LA CAMPAGNE d'ITALIE

Qu'était-elle vraiment, cette campagne, remise dans la perspective de la guerre ? J'en dirai juste assez pour celui qui n'en saurait rien.

Elle était, d'abord, la suite la plus immédiatement faisable de la libération de l'Afrique du Nord. Après le débarquement allié de novembre 42 au Maroc et en Algérie et le retour dans l'Alliance des forces françaises préservées dans ces deux territoires, six mois avaient été nécessaires pour que la pince alliée créée autour de la Tunisie, opérant depuis l'Algérie mais aussi (8ème Armée Montgomery comprenant la 1ère DFL) depuis la Libye, liquide ce qui restait de forces allemandes. Dans cette campagne peu souvent citée, les Allemands perdaient au moins 50.000 tués et blessés et près de 250.000 prisonniers (dont 150.000 dans les derniers jours) soit presque autant qu'à Stalingrad, trois mois plus tôt ; de nombreux navires de guerre (plus de vingt) et plus de 430.000 tonnes de navires marchands - près du tiers de ce qui restait de la flotte marchande du Reich à ce moment là, selon les Anglais.

Mais l'approche générale des opérations en Méditerranée reposait sur une double idée :

- volatiliser la résistance de l'Italie fasciste, et provoquer le retrait de ce pays de la guerre, si possible ;
- menacer toute l'Europe du Sud, en obligeant l'Allemagne à se garder, de la France jusqu'à la Grèce, en passant par la Yougoslavie, déjà embrasée par deux insurrections de partisans (l'une royaliste avec le colonel Mihailovic, l'autre communiste avec Tito) ; cette idée-là venait tout droit des espérances stratégiques de Lloyd George (et d'Albert Thomas) durant la première guerre de 1915 à 1918 : l'attaque du "ventre mou" de l'Europe devait épargner des milliers de vies humaines sur le Front de l'Ouest, et donner des résultats, politiques et militaires, capitaux.

De là, tôt dans l'été 43, l'invasion de la Sicile sous le commandement, encore d'Eisenhower, puis celle de l'Italie métropolitaine avec un premier grand débarquement à Salerne, qui provoqua à Rome la chute effective de Mussolini et la fuite réussie du roi, V. Emmanuel III et d'un nouveau gouvernement, en territoire libéré, près de Naples (à Caserta).

L'armée anglo-américaine, renforcée d'un Corps d'Armée polonais et aussi, vers Octobre - Novembre 1943 de quatre divisions françaises (Corps Expéditionnaire Français en Italie - général Juin) avança difficilement, dans un terrain montagneux, de vallée transversale en vallée transversale, pour être immobilisée enfin, au seuil de l'hiver, sur une ligne fortifiée allemande, la ligne Gustav ; celle-ci longeait le petit fleuve Garigliano et passait au pied de Cassino, pour couper ensuite à travers les Apennins, en ligne à peu près droite.

Prévue depuis la dernière rencontre des "Grands" à Téhéran (fin novembre 1943) une opération supplémentaire de débarquement, dirigée sur les arrières allemands et sur Rome, fut exécutée en Janvier 1944 autour des petits ports d'Anzio et Nettunio, dans les Marais Pontins. Il en était résulté une tête de pont américaine clouée sur ses positions de départ, et dangereusement menacée sur un terrain plat sans défenses naturelles. Les Allemands y avaient concentré de grands renforts, et infligèrent de graves pertes aux Américains ; ceux-ci furent, par moments, près d'être anéantis. Seule l'offensive du 11 Mai 1944 sur le front principal, avec de très gros moyens et des divisions nouvelles (comme la 1ère DFL), permirent de percer la ligne Gustav, et dans la foulée une deuxième ligne fortifiée, dite ligne Hitler. Le haut commandement allié aurait sans doute aimé pouvoir manoeuvrer au secours d'Anzio avec la flotte spéciale de débarquement qui avait ouvert les opérations précédentes en Méditerranée, mais celle-ci, au reste faite de navires lents et tenant mal la mer, était déjà loin sur la route de l'Angleterre, où son affectation au prochain débarquement de Normandie était désormais irréversible, dans un compte à rebours déjà entamé.

L'ensemble de ces opérations italiennes visait d'abord à attirer et fixer un ensemble escompté d'une dizaine de divisions allemandes, qui manqueraient ainsi sur le front oriental, en attendant de manquer en Normandie.

Les Alliés voulaient aussi libérer Rome et sa plaine, moins pour le symbole que pour l'utilisation d'aérodromes meilleurs en vue de bombardements soutenus sur l'Allemagne du Sud.

Jusqu'à ce que ces objectifs soient atteints, il semblait impossible de libérer une partie des armées d'Italie pour servir à un nouveau débarquement, qui pourrait se concevoir soit en Provence, soit au fond de l'Adriatique, vers Trieste et l'Autriche.

Conscient dès l'hiver 43-44 de ces enjeux, Hitler lui-même donna un ordre général de résistance à outrance sur la ligne GUSTAV du Garigliano, de peur d'une jonction fatale entre ce front principal et la tête de pont d'Anzio, où s'accumulait en attente, un matériel considérable.

Fin Janvier, les Alliés interceptèrent le texte de cet ordre, que je reproduis, traduit de l'anglais (Mémoires de Churchill, Vol. V, p. 428) :

"La ligne GUSTAV doit être tenue à tout prix en raison des conséquences politiques qui résulteraient d'un succès total dans sa défense. Le Führer compte sur un combat à la limite des forces pour chaque mètre de terrain"
Et Churchill ponctue : "Il fut indiscutablement obéi".

L'opération alliée réussit finalement, et Rome fut prise, mais avec retard (4 juin) par rapport aux plans, ce qui différait d'autant les développements stratégiques suivants.

Tout cela avait donné lieu, naturellement à d'âpres demandes de Staline au fil des mois et des Conférences successives. L'URSS supportait depuis 1941 une part colossale des batailles terrestres, avec des effectifs plusieurs fois supérieurs à ceux de ses Alliés, et des pertes en proportion. Les Soviétiques accusaient ouvertement les Occidentaux de leur faire porter le poids des plus lourds sacrifices contre l'ennemi commun.

Si acharnés que nous aient paru nos combats, (si considérables que nous aient paru nos forces, nos moyens), ils ne pouvaient se comparer à ceux qui se poursuivaient continuellement sur le front de l'Est, où, dans certaines occasions, plusieurs milliers de canons, plusieurs milliers de chars d'assaut et d'avions opéraient à la fois.

Néanmoins, pour le temps - somme toute court -, où nous avons été engagés en Italie, nous avons vécu au rythme des plus grandes batailles de cette guerre. Si l'artillerie, dans une telle situation offensive, s'en tirait avec relativement peu de pertes, ses équipes d'observateurs, très à l'avant, furent éprouvées : quatre de nos 12 commandants de batterie (dont trois polytechniciens) furent tués,

en six semaines, en plus de notre colonel et d'au moins deux lieutenants ; je n'ai pas le renseignement pour les sous-officiers et soldats : il est heureusement probable qu'il n'est guère plus élevé. Mais les pertes de l'infanterie étaient beaucoup plus lourdes, et parmi elles, j'ai noté celles de quatre des tout jeunes aspirants qui avaient séjourné avec Rougé et moi à Camberley à l'automne 1943, à l'issue de leur instruction : Jéhanne, Landais, Lemarinel, Witt ; tandis que d'autres étaient blessés.

Notre grande chance fut que l'aviation allemande ait reçu sur les autres fronts des coups tels, qu'elle était pratiquement absente du ciel italien et occupée prioritairement ailleurs.

Bien sûr, ce fut aussi que les Allemands, jusqu'au bout, n'utilisèrent pas les gaz, ces gaz beaucoup plus meurtriers que ceux de 14-18 et contre lesquels nous avions - en dépit des masques individuels toujours près de nous -, très peu de protection possible

Il fait très chaud en ce milieu d'août et sauf pour la brise qui rafraîchit un peu sur les ponts découverts de l'Empire Pride, on a du mal à se détendre dans les cabines. Un après-midi, je retrouve dans la nôtre Gérard Faul, enfoncé dans un lourd sommeil, complètement nu sur sa couchette. Le soleil resplendit et la mer lisse à forte d'être calme, reflète l'image des navires du convoi : dix grands transports de troupes comme le nôtre, dont le Volendam de la Holland-Amerika et les deux fiers paquebots polonais, le Batory et le Jan Sobieski, que je regardais, désespéré, de la plage de St-Jean de Luz, voici quatre ans. Quel hasard qu'ils soient encore à flot tous deux, et naviguant ensemble, justement ici, après quatre ans de guerre sous-marine sans merci ! Quel hasard de naviguer côte à côte avec eux, au sein d'une Armée Française reconstituée !

Sur le Sobieski, nous apprenons qu'il y a notre propre général, Diégo Brosset. Et sur le Batory, notre nouveau commandant en chef, De Lattre de Tassigny, qui fera déployer au grand mât, le dernier jour, un très grand pavillon français, portant les cinq étoiles de son grade, et une grande croix de Lorraine au centre.

A bord de notre Empire Pride il y a de très forts contingents américains, mais pour la première fois je suis inséré dans une grande famille à moi - les hommes de mon régiment, surtout de mon Groupe et de ma Batterie -, et nous frayons peu hors de notre nationalité.

Le 13 on voit par moments à tribord la côte de la Calabre, et le 14 nous prenons la direction du nord ouest pour contourner la Sicile sans la voir.

De mon carnet :

"Nous serons sans doute arrivés après-demain. [Le débarquement] est donc absolument imminent. Eisenhower, ce matin, lance un ordre du jour disant que la plus grande des victoires est à la portée des Alliés. En Italie, Churchill rencontre Tito : suite de la feinte d'attaque en Yougoslavie où se battent (avec la Résistance yougoslave) quelques commandos anglais et où de grosses escadrilles de bombardiers Liberator, vues à Foggia et à Tarente, appuient les patriotes."

"La côte Varoise Cette côte si connue : Cavalaire où nous serons débarqués ; le Rayol, toujours parmi les souvenirs les plus chéris de vacances d'avant-guerre ; La Garde-Freinet, vu un jour de promenade en auto ; Gassin sur la colline ; Bormes, La Londe ; Carqueiranne, où nous avons vu le plus merveilleux coucher de soleil un soir d'orage, et Hyères, et plus loin Toulon, le cap Sicié, Bandol Quelles impressions bizarres cela va-t-il faire ?"

"Où peuvent bien être les Kont, les Charles Mantoux ?(1) ... Daniel, en tout cas, à Genève."

"Au Rayol, si j'avais une minute, j'irais, rien que par fantaisie, dans mille petits coins exquis. Que seront-ils devenus ? ... Comment pourra t-on faire la guerre dans un pareil pays ?"

(1) les premiers étaient à Nice, les seconds chez eux au Cannet, lors de mon départ

"Le 15 août, de bon matin, nous longeons la côte nord de la Tunisie. A 9 heures, nous faisons route au nord. A 15 heures, nouvelles du débarquement!!! nous débarquerons sans doute demain soir, alors que les premiers ordres nous faisaient débarquer à J + 3."

"A 16 heures, la pointe sud de la Sardaigne, que nous longeons à l'ouest, surveillés par trois chasseurs Spitfire."

"La 2ème D.B. est en France !!!!!"

"Je viens de compter que les Américains dotent une Division d'infanterie de 44.358 cartes et plans de toute sorte".

"16 Août : de bon matin, la Corse. A 9 heures, nous croisons un premier convoi (qui redescend) à vide. A midi, un autre, de 40 navires de débarquement environ. L'après-midi, tout le monde guette la côte. Le temps est incroyablement beau. Les navires voisins, notamment le Batory, se reflètent dans l'eau."

"Un peu après 17 h 30, un officier à côté de moi voit la terre, (au delà) d'un fourmillement de bateaux. Vers 18 heures le convoi se scinde en deux devant le Cap Lardier."

"Déjà plus au large que nous, et en direction de l'île du Levant (qui a été occupée paraît-il depuis hier), de gros navires de guerre croisent lentement: le cuirassé anglais Malaya, les croiseurs Ajax et Leander (1), d'autres croiseurs dont un français du type Montcalm, et une douzaine de navires de moindre taille. Plus à l'ouest, vers le Lavandou, un autre croiseur tire sur la côte, on voit les énormes panaches orange de fumée des départs de ses tirs."

"Vers 19 heures nous sommes à l'ancre au large de Cavalaire", dans un foisonnement d'autres grands paquebots et cargos, au milieu desquels circulent, comme des voitures de police, divers petits navires amphibies d'où des régulateurs lancent des ordres par des haut-parleurs tonitruants. D'autres navires, à fond plat et avant rabattables, les LST et similaires, sillonnent la baie sans cesse avec de larges sillages blancs.

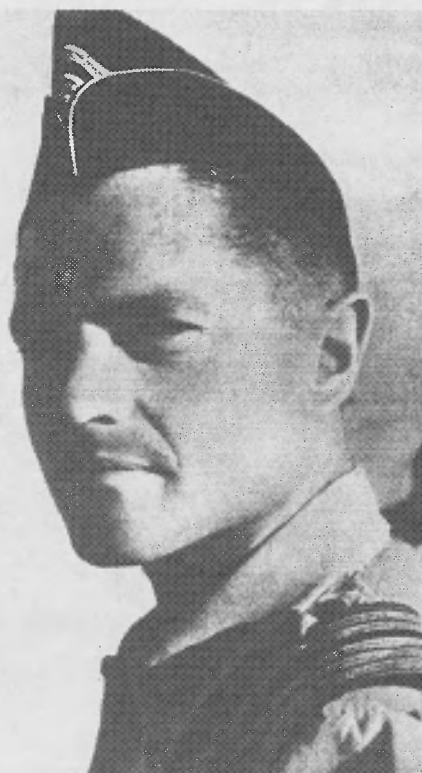
(1)célèbres dès 1939 pour leur participation dans la bataille victorieuse contre le cuirassé allemand Graf von Spee, coulé finalement dans le Rio de la Plata, devant Buenos Aires.

Survient une alerte aérienne et en un instant, la baie se couvre d'une épaisse fumée, produite à bord de tous les navires. La DCA tire massivement et on ne voit plus rien pendant une demi-heure. Dans ce moment arrive tout contre nous ce qui me paraît une jeep amphibie, très basse sur l'eau, microscopique à côté de nous autres : de son bord, deux Américains nous hêlent, en demandant où est la côte. "Par là", répondons-nous à l'estime, et aussitôt, avec un petit geste de remerciement, ils foncent dans la direction indiquée, et disparaissent aussitôt dans la fumée.

Vers 23 heures, on commence à débarquer notre navire, d'abord les équipements transportés dans chaque cale.

Chacun restant tout équipé pour pouvoir débarquer sur simple appel, nous passons à bord une nuit agitée. Au petit matin, les Américains d'abord, nous tous ensuite, nous débarquons de tout ce qui paraît superflu. En particulier, c'est à qui lancera, du haut du pont supérieur dans les puits de cales, le plus de rouleaux de papier hygiénique, qui se déroulent comme des serpentins dans un joyeux désordre, par dessus un capharnaüm d'objets hétéroclites.

Au moment de débarquer, je ne m'aperçois pas que j'ai laissé à bord un précieux portefeuille avec des cartes d'identité militaires, toutes mes photos de famille, une d'Audibert en "midship" etc . Je resterai sans m'en apercevoir, jusqu'à ce que(mais j'anticipe).



Lieutenant-colonel LAURENT-CHAMPROSAY
Commandeur de la Légion d'Honneur et
Compagnon de la Libération

ITALIE

LA campagne d'Afrique étant terminée, le Régiment passe l'été à Zouara en Tripolitaine, puis s'installe près de Tunis où il s'entraîne sans relâche en vue des combats futurs. Il est une fois de plus réorganisé ; il fusionne avec le 2^e R. A. C. et est équipé avec du matériel américain ; il s'est peu à peu augmenté d'éléments venus de tous les coins du monde : Mauriciens, Réunionnais, Pondichériens, Arméniens et Français d'Amérique Centrale ou d'Amérique du Sud ; sous les ordres du colonel LAURENT-CHAMPROSAY secondé par le lieutenant-colonel MAUBERT il se compose de trois groupes de 105 mm. commandés par les chefs d'escadron MARSAULT, JONAS et BRUNETON et d'un groupe de 155 mm. sous les ordres du chef d'escadron CRESPIN. Un détachement de liaison avancé qui s'avérera particulièrement efficace est placé sous les ordres du commandant RAVET. A la fin d'avril, il embarque à Bône et à Bizerte, faisant route vers l'Italie.

Le débarquement s'effectue à Naples, le regroupement à Albanova et le Régiment est prêt à déclencher avec le Corps Expéditionnaire Français du général JUIX la formidable attaque qui, des rives du Garigliano, va le porter à travers l'Italie, dans les plus rudes épreuves, sur un terrain hérissé d'obstacles.

Du 7 au 10 mai, le Régiment prend place derrière les premiers mamelons qui bordent la rivière ; le groupe lourd est à moins d'un kilomètre de l'ennemi : l'installation a lieu de nuit dans un grand silence.

Le 11 mai à 23 heures, une gigantesque préparation d'artillerie se déclenche de Cassino à la mer : la grande offensive, prélude du débarquement en France, commence.

Source: Plaque sur le 1^{er} R.A.
Draeger, Montouge, 1946

BY AIR MAIL



S/Lt MANTOUX

Dr. Etienne Mantoux
36 Clarges Street
~~17/14/1916/1/3/4/5/6/7/8/9/10/11/12/13/14/15/16/17/18/19/20/21/22/23/24/25/26/27/28/29/30/31/32/33/34/35/36/37/38/39/40/41/42/43/44/45/46/47/48/49/50/51/52/53/54/55/56/57/58/59/60/61/62/63/64/65/66/67/68/69/70/71/72/73/74/75/76/77/78/79/80/81/82/83/84/85/86/87/88/89/90/91/92/93/94/95/96/97/98/99/100~~

PAR AVION

London ~~1/1/1/1/1~~ W I



S/Lt. MANTOUX Jacques

Le 24 Avril 1944

EPMS ; S I. 82016.

reçu 31 Mai

Mon vieux frère,

J'ai vaguement l'impression d'avoir perdu mon stylo tout à l'heure mais ne vais pas encore une fois remettre le moment de t'écrire. Je te télégraphie aujourd'hui même, quoique les télégrammes ne soient encore garantis que pour l'Afrique du Nord. Je bivouaque maintenant depuis quatre jours dans un champ de fèves un peu poussiéreux, mais je commence à avoir de l'entraînement, après un bivouac de quatre jours aussi, juste avant notre traversée.

La batterie fait toujours popote commune avec la voisine de sorte que je prends tous mes repas avec Rougé, dont la tente est du reste à trente mètres de la mienne. La nourriture est excellente et abondante, les fruits existent beaucoup plus nombreux qu'en Tunisie : oranges, citrons, noix, pommes même. Je commence à connaître bien mes noirs, malgré la diversité des races; les soudanais, derniers arrivés, semblent les plus en train et parlent le mieux français. Ils ont déjà sur ma requête chanté et dansé une ou deux fois entre eux, il y en a un qui est absolument endiablé et d'une souplesse stupéfiante. En général ils sont très intéressés de savoir où est Marseille ! Ils n'y ont jamais été du reste. En dehors du service je les ai trouvés déjà en train de faire des exercices de lecture; ceux qui savent aident, paraît-il, ceux qui ne savent pas encore. Peut-être vais-je m'en mêler aussi.

Tu seras gentil de m'envoyer des nouvelles de Tita. Pourquoi n'avait-elle pas répondu à ma lettre? Elle n'a pas coutume de laisser choir la correspondance, et sa dernière lettre a dû être écrite vers décembre. Je me demande vraiment ce qu'il y a.

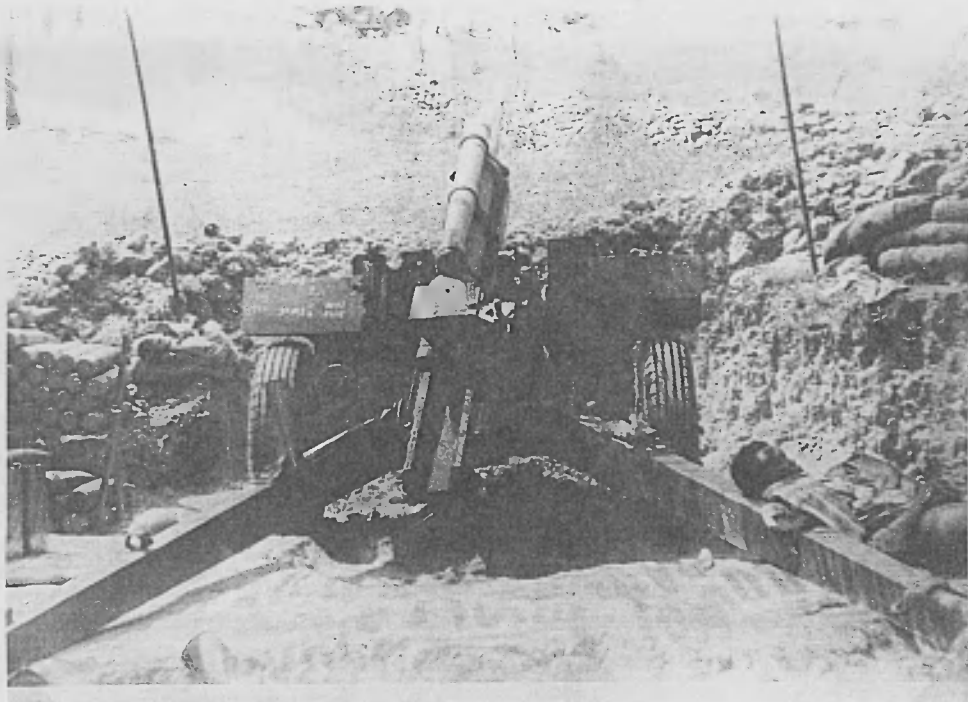
Il y a peu à faire ici excepté surveiller l'installation du bivouac, qui est facile. Mes propres notions de camping me guident du reste, mon dernier camping en effet se situe en 42. Mais celui-ci est encore plus confortable car nous avons de grandes tentes, et entre temps j'ai été durci par mon passage pyrénéen. Après tout, il ne date jamais que de l'an dernier.

Je t'embrasse

Jacques

Fac simile d' Airgraph, avec message décodé :

" Dernier passage situe bivouac : A vers a
(localité proche d' Albanova, au nord de Naples)



Un de nos canons en position, avec un de ses servants se reposant (à droite).



Le Cdt Jonas posant pour la galerie, soi-disant à son observatoire, dans les pics dominant la position des batteries et surplombant la vallée du Garigliano (en bas à gauche).

(coll. Jonas)

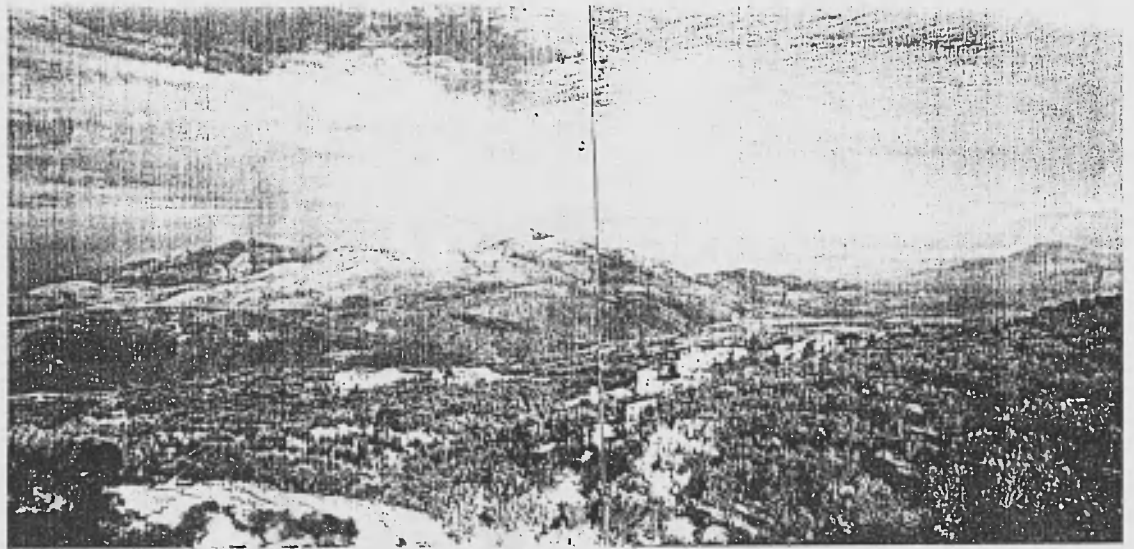
Petrella
↓

Le Faito
↓

Monte Majo
↓

San Ambrogio
↓

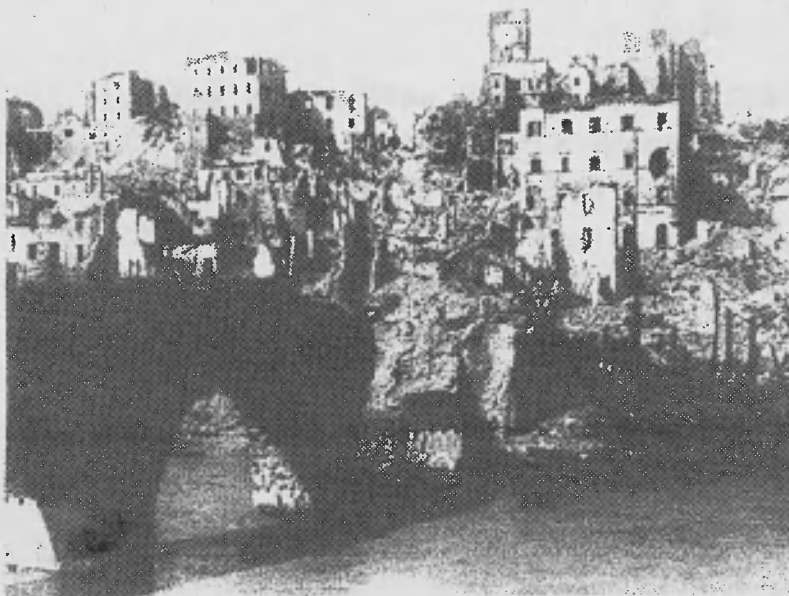
Cassino
↓



La Vallée du Garigliano, vue de Cescheto et le massif des Monts Aurunci

(1) sur la rive la plus éloignée

Vue très semblable à celle découverte lors de ma reconnaissance

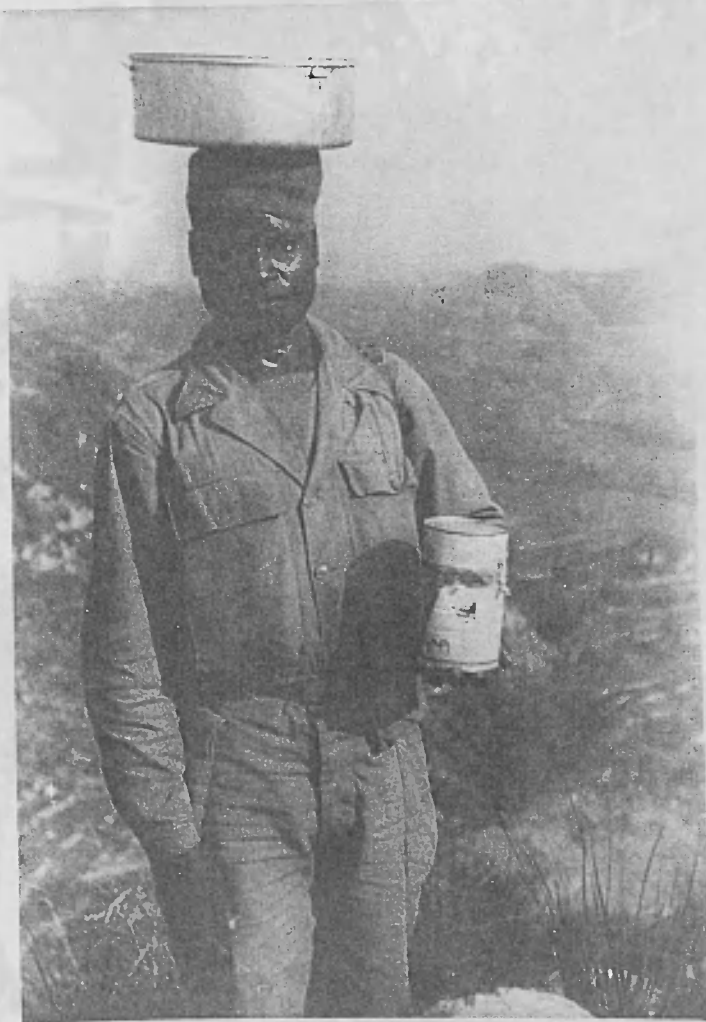


Pontecorvo après les combats (Photo Jonas)



Trois figures de ma 5ème Batterie, sur fond de canon. De dr. à g.: Maréchal des Logis Gabor (Sara du Tchad) sous-officier de carrière, chargé de la discipline des troupes "indigènes" selon le règlement des unités "coloniales"; - Brigadier Diguin' N'Dolo (probablement originaire d'Afrique Equatoriale); - Canonnier de 1ère classe Faman Diaora (Soudanais, on dit aujourd'hui Malien, jeune appelé de la "classe quarante-deux", originaire de Bougouni), mon ordonnance jusqu'en Septembre, de la Tunisie à la Franche Comté.

(Photo J. Mx.)



L'ordonnance du Cdt. Jonas lui apportant un repas chaud à son observatoire (au fond la vallée du Gari-gliano sauf erreur).



L'observatoire de Monte Capuccini (p. G-9), avec [redacted] au second plan le Cne Rivié de la 3ème batterie qui y fut blessé, trois minutes plus tard, et au premier plan le ss. lieutenant Ravix (cf. pp. G-7, G-20, G-143), son second.



VOIR AU VERSO

17 Mai 1944:

Visite au front d'Italie du Général de GAULLE
après la percée de la ligne GUSTAV

De g. à dr.:

Lt de GUYON de PAMPELONNE, aide de camp du G¹ de GAULLE,
affecté dès le lendemain à la 3^e Batterie du 1^{er} R. A.

Général BROSSET, Commandant la 1^{re} D. F. L.

Général de GAULLE

Général Sir Henry MAITLAND WILSON, Commandant en chef
du Théâtre d'Opérations d'Italie

Général GUILLAUME

(Source: "Le 1^{er} D. F. L.", Editions A. M. G., Paris 1946)



La ligne Gustav a été enlevée de haute lutte : le 17 Mai le Général de Gaulle vient récompenser ses vieux compagnons.

Il remet la croix de la Libération au Cne Morlon, Cdt la 4^e Batterie.

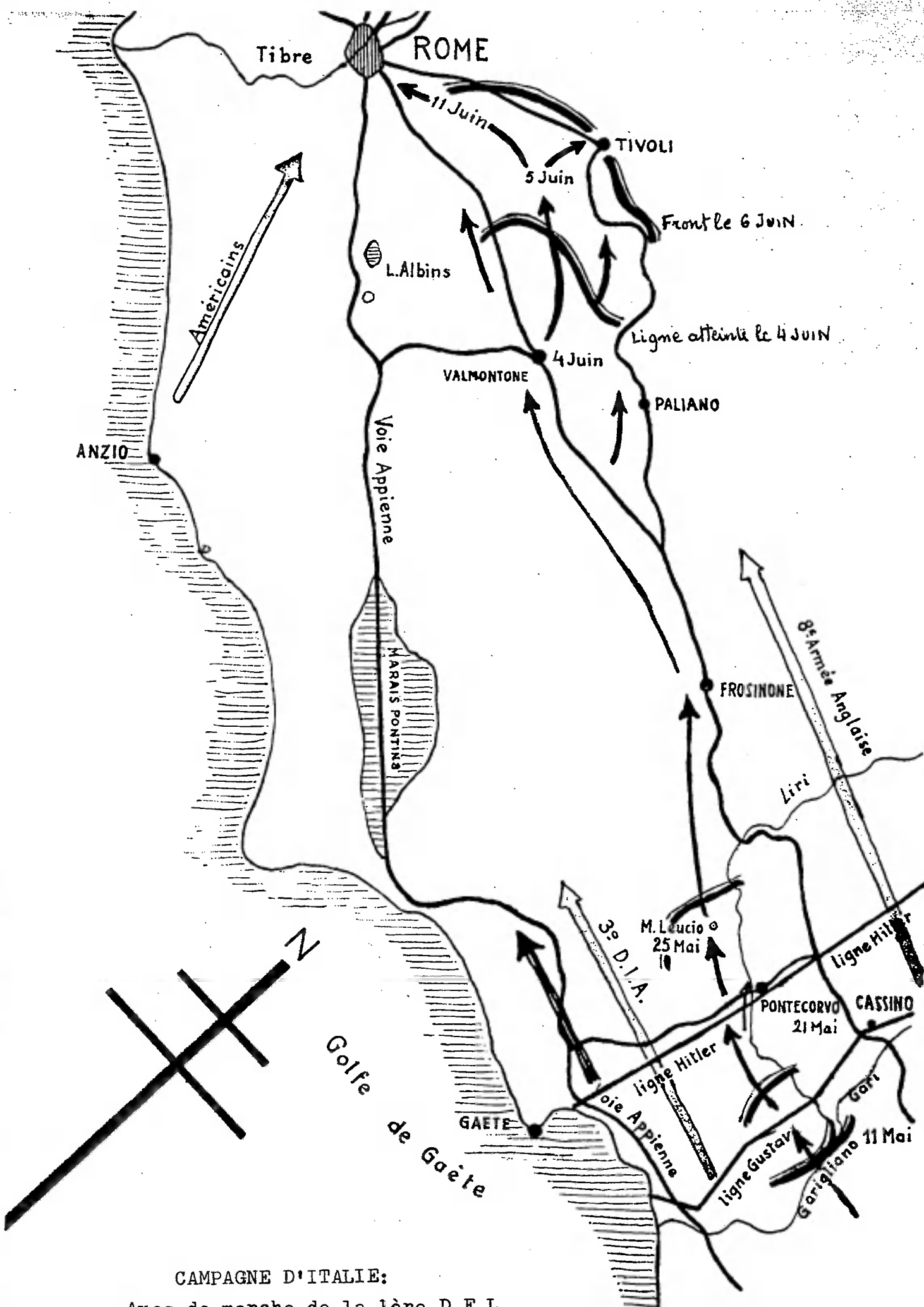


Et l'avance continue dans les villages en ruines.



La race des Seigneurs gardée par le « Sauvage » d'Afrique.
(Casa Chitaa, 17 mai 1944.)

(Source: Plaquettes du Bataillon B.M. 11
Photo: Commandant Jonas)



CAMPAGNE D'ITALIE:
 Axes de marche de la 1ère D.F.L.
 du Garigliano jusqu'à Rome

ITALIE - MAI/JUIN 1944:



Prisonnier allemand
capturé dans nos lignes
et convoyé vers le P.C.
du Groupe par un canon-
nier.



9 Juin sur la N.2 à l'entrée de Vetralla (p. G-16).
(Photos Jonas)

ITALIE - 1944:



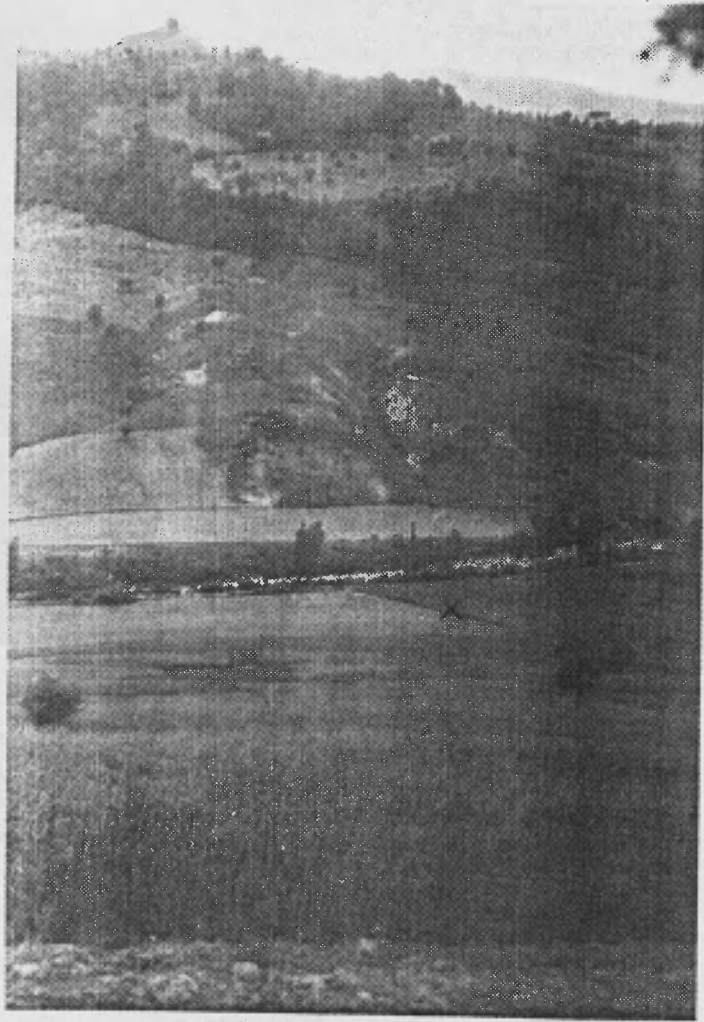
Position éphémère
pendant la poursuite.



16 Juin: le gué "arrosé" par les "88" allemands près de Centeno
(p. G - 18)

(Photos Jonas)

Ma dernière position de batterie
en Italie

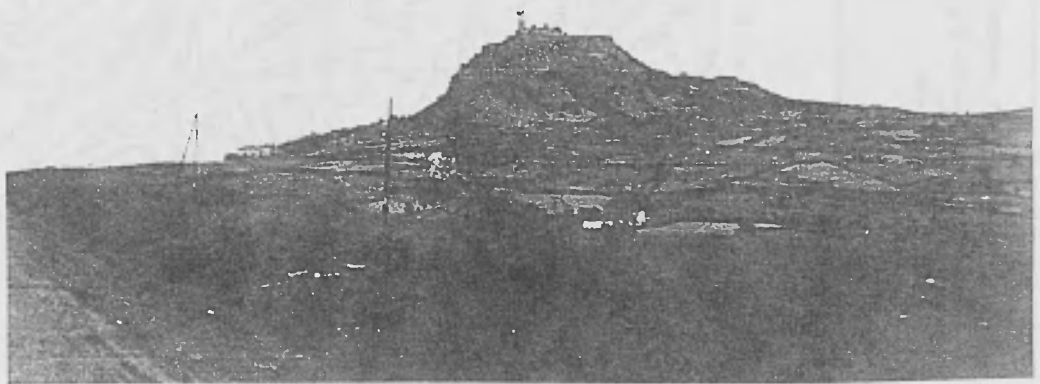


Cette position était au N-O. du petit village de Celle, sur la petite rivière Trigo, juste au sud de Radicefani, où nous avons dû abattre la plupart des peupliers bordant la rivière, malgré que un tir inopiné exécuté vers la droite a causé l'explosion d'un obus dans un de ceux qui avaient paru pouvoir être épargnés. La croix indique ma position approximative lors de cet accident. (Photo prise en mai 1952, du haut de la petite route en terre descendant vers la rivière en lacets serrés). On voit encore les emplacements des peupliers manquants dans le rideau, juste devant le cours d'eau. Tout au fond, la butte et la tour de Radicefani. (x) Ma position approximative

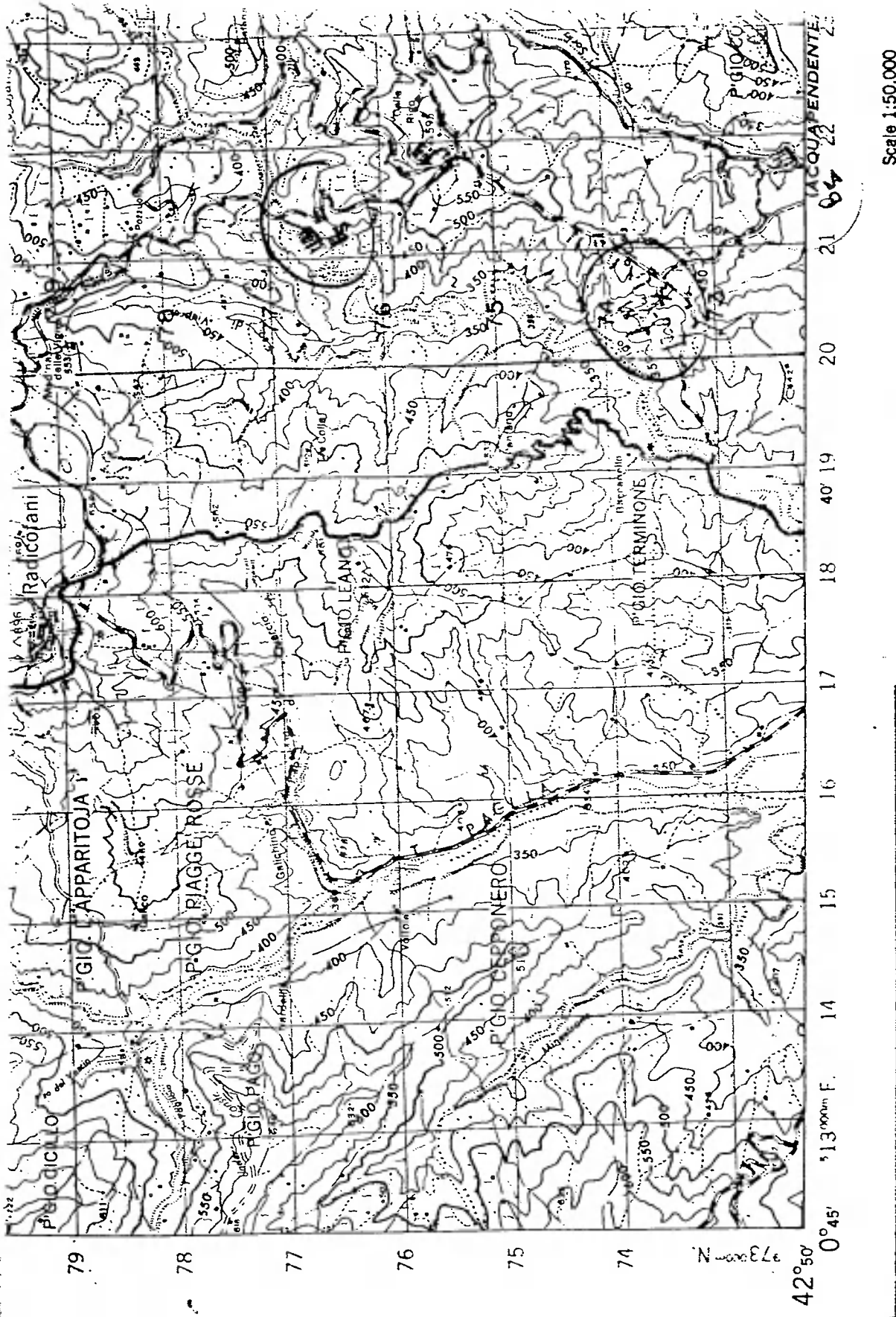
ITALIE - JUIN 1944:



Vers le 21 Juin: La tour de Radicofani, limite entre le Latium et la Toscane, et point extrême de l'avance de la 1ère D.F.L. (ici vue d'un observatoire et encore aux mains de l'ennemi).



La même, approchée de près après sa capture.



Scale 1:50,000

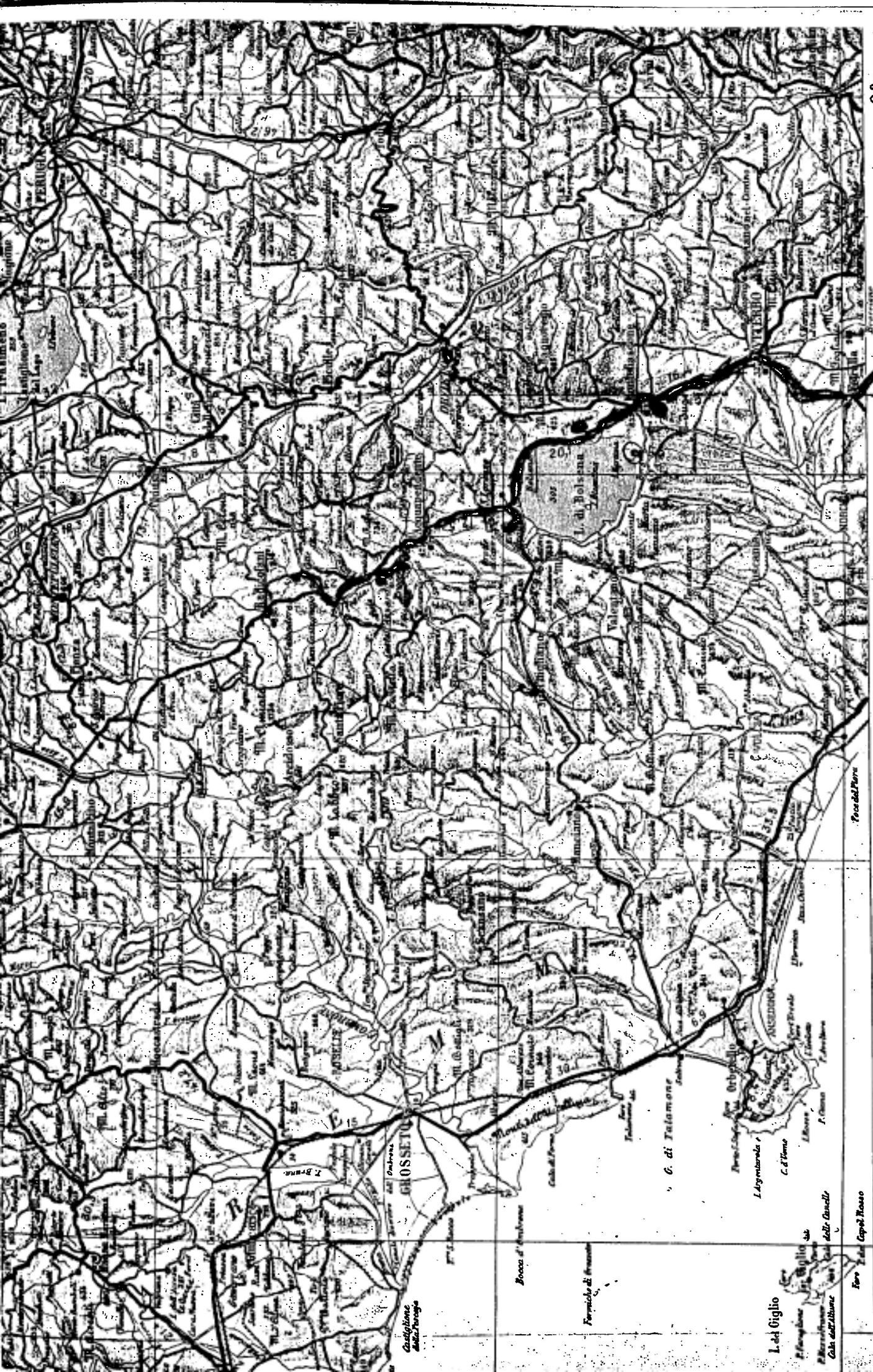


HIGHTS IN METERS

Provisional G. S. G. S. 4229
 First Edition, 1943.
 Second Edition, 1943.
 Prepared under the direction of the
 Chief of Engineers, U. S. Army,
 by the Army Map Service, Washington, D. C. 1943.
 Third Edition, 1944
 Revised by 649th Engineer Battalion, U.S. Army, 1944

REFER TO THIS MAP AS :-
 ITALY 1:50,000 Sheet 129 I RADICOFANI





1°

0°

○ Campement de repos en descendant vers le 20-25 Juin 44
 / au N. l'airait dans la L. Les arpentiers de Saint Adames)

Nota Au point extrême nord dans la ville marquée "To Rigo" (une photo prise en 1945)

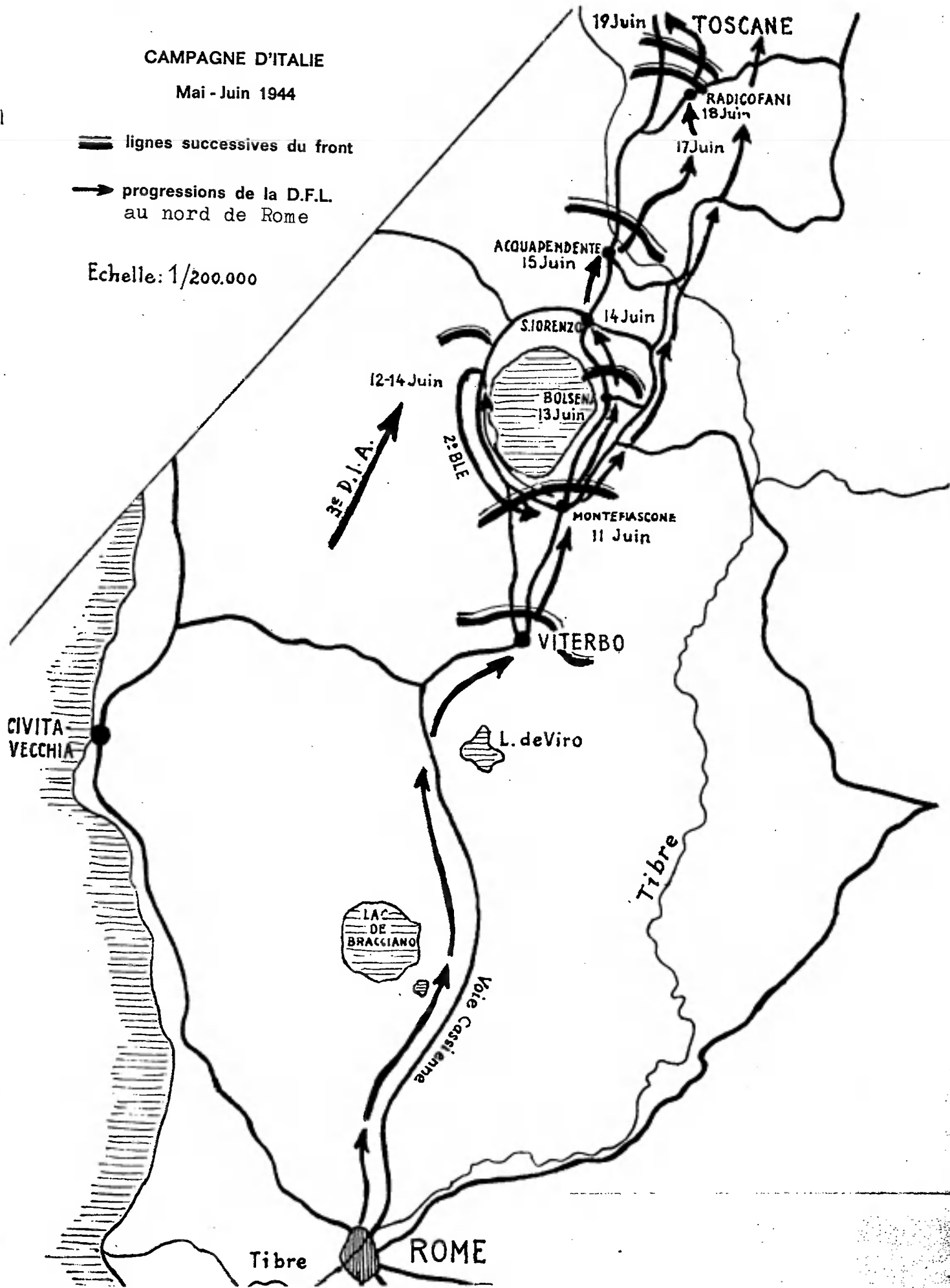
CAMPAGNE D'ITALIE

Mai - Juin 1944

== lignes successives du front

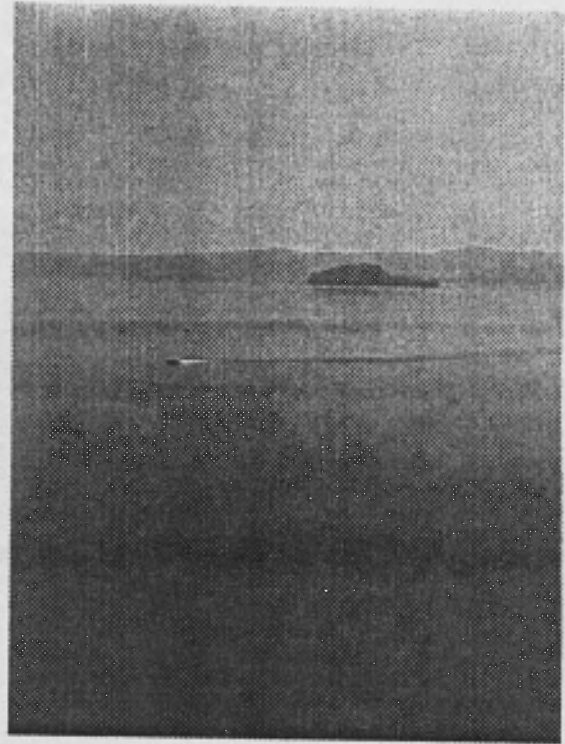
→ progressions de la D.F.L. au nord de Rome

Echelle: 1/200.000



LAC DE BOLSENA

Appelé Lacus Volsiniensis ou Lacus Tarquiniensis au temps des romains, Orvieto était déjà le centre le plus important de la zone au temps des étrusques. C'est le plus grand Lac du Lazio, avec ses deux îles, Bisentina et Martana, où sur cette dernière fut emprisonnée et tuée en l'an 534, Amalasueta, fille de Theodoric roi des Goths. Dans le village de Bolsena (Volsinii) ont été mises à jour les ruines d'une cité étrusque et d'une cité romaine: le forum, les thermes, l'amphithéâtre. Intéressant également le château médiéval. Aujourd'hui encore la route départementale "cassia" qui forme un demi-cercle autour du lac, relie Sienne au nord à Viterbo et Rome au sud. Cette route, née comme artère principale pour la vie de la Rome antique, de nos jours permet de traverser une merveilleuse campagne privée de trafic. Sur un coteau voisin surgit Montefiascone, renommé pour son vin rouge Est Est Est. Les petites routes qui portent au lac traversent des vignes et des villages de pêcheurs. Le bourg de Marta, particulièrement tranquille, est situé sur les rives du lac et l'on peut y déguster du poisson frais, accompagné de l'excellent vin local. De fraîches brises permettent de pratiquer la voile et le windsurf.



▼ Lac de Bolsena



216

L' "Isola Martana", proche de la rive sud du lac et ainsi de notre campement de repos en redescendant de Radicofani, vers le 22 Juin 1944 (Brochure de tourisme italienne, 1988)

ITALIE - 30 JUIN 1944:

La 1ère D.F.L. toute entière se rend à l'aérodrome de Caserta pour y voir atterrir le Général de Gaulle dans son bimoteur Lockheed personnel aux grandes Croix de Lorraine, et lui rendre les honneurs militaires.



Longue attente au soleil et répétition générale...



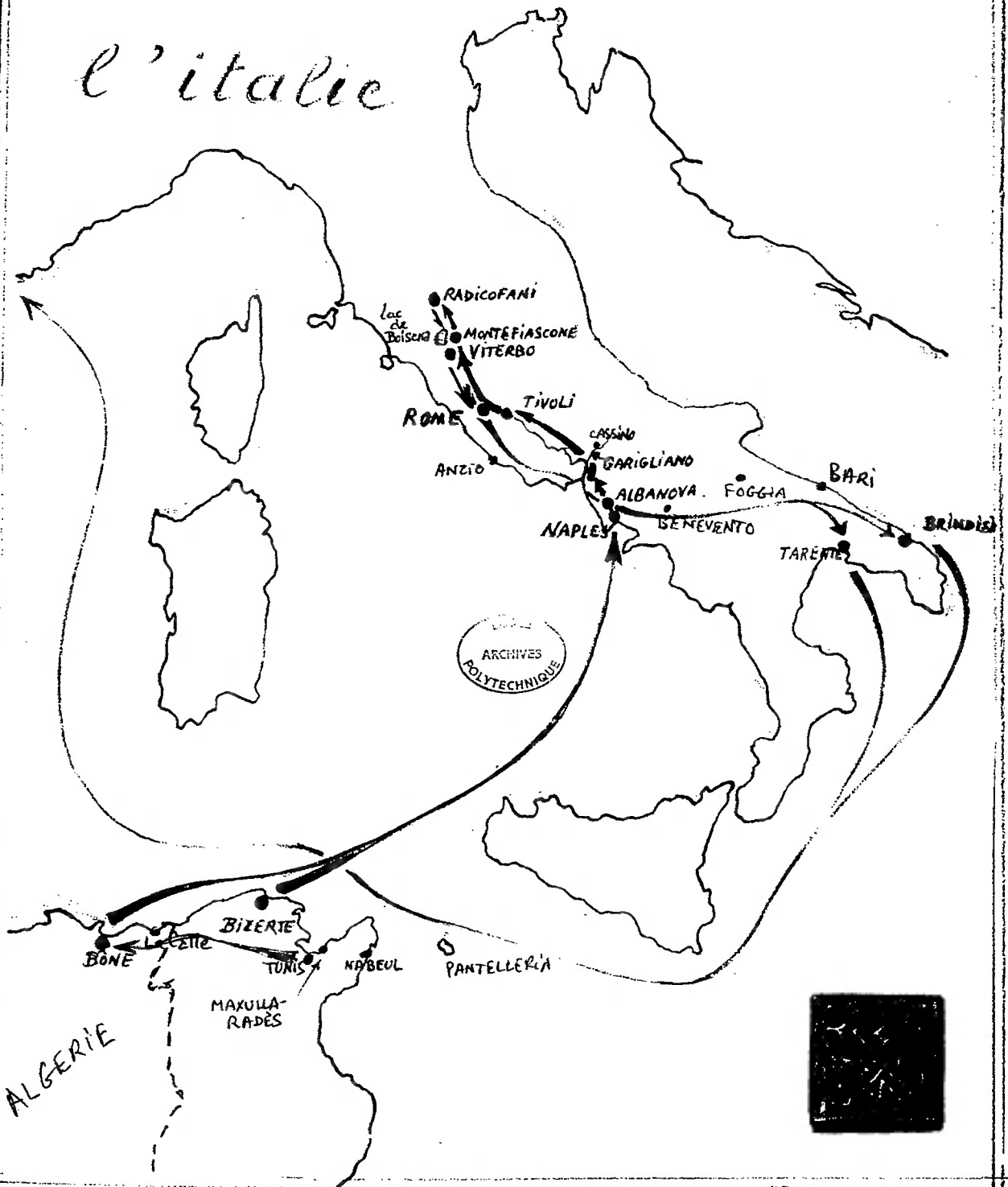
Le Grand Charles enfin ! Il salue l'étendard du 1er RA



Permission à Rome, devant le monument à Victor Emmanuel II:

Michel Faul, lieutenant de tir de la 4ème Batterie,
Compagnon de la Libération (tué à Sand le 7 Janvier 1945),
premier à gauche; au centre, Guy Louboutin, officier ob-
servateur à ma 5ème Batterie.

l'italie



LA CAMPAGNE D'ITALIE DU 1ER R.A.
(croquis établi pour la plaquette de 1946)